



La cousine d'Amérique



Mme Déchristé et le sapin de Noël



Autel Fête Dieu

Extraits du Sommaire :

- *L'ancienne abbaye de Pairis d'après les fouilles.*
- *La justice, la vie religieuse sous l'Ancien Régime.*
- *Récits autour de la seconde Guerre Mondiale.*
- *Activités de la Société d'Histoire.*
- *Poésies et récits patois.*

- *Un contenu riche et varié.*
- *Du Moyen Age à l'Époque Contemporaine.*
- *Guerre et Paix.*
- *Prakè patwè.*



Conseil Général

**Haut
 Rhin**



ICMA ST-DIE

Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey



BULLETIN N° 23 - 2004

**BULLETIN DE LA
SOCIETE D'HISTOIRE
DU CANTON DE LAPOUTROIE
VAL D'ORBÉY**

N° 23 - 2004

**SIEGE SOCIAL
50, rue Charles de Gaulle
68370 ORBEY**

*La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey est inscrite au
Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Kaysersberg, Volume 5, Folio n° 40.
Elle est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace.*

Le présent Bulletin n° 23 – 2004 a été tiré à 370 exemplaires.

*Le Code de la propriété intellectuelle (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992) interdit les
copies ou reproductions destinées à une utilisation collective (art L 122-5) Toute
représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce
soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une
contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

**Dépôt légal : 3e trimestre 2004
N° ISSN 0753-8413**

SOMMAIRE

Page	Titre	Auteur
2	Sommaire	SIMON Armand
3	Éditorial	SIMON Armand
4	En souscription Les lieux dits du Val d'Orbey au XVIII ^{ème} Siècle	
5	Assemblée Générale du 25 avril 2004	DEMANGEAT Jacques
8	Membres de la Société d'Histoire et Comité	DUPONT Rose-Blanche
11	Bernadette Schéhin (1924-2003)	SIMON Armand
12	Pairis : essai de reconstitution du bâti d'une abbaye cistercienne	MURER Axelle - WOLF JJ
22	Les sépultures dans l'abbaye de Pairis	JECKER Lucien
26	Anges et angélisme ... les tracas du curé Balthazar en 1724	MULLER Claude
32	Réception d'un prélat à Labaroche en 1748	JEHIN Philippe
38	Rendre la justice dans le Val d'Orbey au XVIII ^{ème} siècle	BARADEL Yvette
47	Un métier à risque : l'office de sergent seigneurial au XVIII ^{ème} siècle	BARADEL Yvette
49	Frère Joseph et le canton welche	MICHEL Gilbert
52	Un projet de réservoir d'eau à l'étang du Devin .	JECKER Lucien
55	Festivités religieuses à Orbey et Lapoutroie en 1904	JÉHIN Philippe
58	Les Frélandais morts dans la tourmente de 1914-1918	PETITDEMANGE Henri
61	La chronique du curé Voegeli de Fréland, 1938-1952	WIRRMANN Benoît
70	Souvenirs d'enfance à Orbey pendant la guerre (1942-1943)	ERNY Pierre
75	Les « patois welches » dans l'armée allemande : souvenirs (1942-1944)	MATHIEU Jean
79	Il y a 60 ans : la libération de Lapoutroie	MULLER - MICLO Irène
81	Le monument aux morts de Labaroche Église	BOULEAU Alain
85	Fréland, notre village à l'heure de la Libération (vers 1945-1950)	GUÉRIN Guy
89	Les événements dans le canton de Lapoutroie en 1904	JÉHIN Philippe
91	Notes de lecture : - Chasse et braconnage dans le Val d'Orbey - Relevé des mariages du Bonhomme (1722-1790) - L'incorporation de force, Colloque de l'AMAM - Les incorporés de force d'Orbey - Le sel de la langue ; Gilbert Michel.	JÉHIN Philippe SIMON Armand
93	Sauvegarder le patois roman : pourquoi?	MARTIN Yvon
94	L'accent - L'aksang	MATHIEU Jean - ZAMACOÏS Miguel
95	La légende de Saint Nicolas - Lo kont dé Sèn Nicolas	MICHEL Gilbert
96	Noël - Nwey	BAUMANN Gaby
97	Une farce d'autrefois - Èn fars d'èn sekwang	PETITDEMANGE Henri
98	La cousine d'Amérique - Lè kouzinn d'Amérique	BAUMANN Gaby
100	La Fête Dieu de ma jeunesse - Lè Féyt Dù de mè djènas	HERMANN Maurice
104	2003 - 2004 : une année féconde pour le patois roman	MATHIEU Jean - SIMON Armand
107	Les publications de la Société d'Histoire	SIMON Armand

ÉDITORIAL

Ce vingt-troisième bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey présente une grande diversité, diversité qui est un de ses objectifs et de ses attraits. Il a toujours également le souci de convenir à tous les publics.

2004 est une année d'anniversaire et de commémorations.

90^{ème} anniversaire du début de la Grande Guerre 1914-1918 : un séisme qui bouleversa le monde et notre région. L'article de M. Petitdemange nous rappelle la saignée humaine et le lourd sacrifice de nos communes. Mais l'année 2005 aura encore plus de retentissement pour notre secteur avec l'évocation de la bataille du Linge.

60^{ème} anniversaire de la Libération de la France. Un événement qui réveille bien des souvenirs et de nouvelles recherches. Notre Bulletin se fait largement écho de cette époque, avec des témoignages de spectatrice de la Libération, d'enfant vivant cette période, d'incorporé de force loin de son foyer, de prêtre soucieux de sa communauté.

Le XVIII^{ème} siècle a aussi la faveur de nos chercheurs. Une époque qui est à la fois l'apogée et le déclin de l'ancien régime, le renouveau de notre petit pays et le germe d'une nouvelle ère, celle de la nation souveraine et de l'industrialisation.

ILLUSTRATIONS

Page 1 de couverture :

• *Armoiries de Pairis, d'après l'Armorial de 1697*

Page 4 de couverture :

• *La cousine d'Amérique : photo G. BAUMANN*

• *Mme DÉCHRISTÉ : photo G. BAUMANN*

• *Autel de la Fête Dieu à Orbey avec le petit Alain Wihlm (1972) : photo P. SIMON*

• *Les "patois welches" dans l'armée allemande : photo J. MATHIEU*

• *Abbaye de Pairis, détail d'un tableau de 1785*

Notre cher patois welche connaît lui aussi une belle année : deux tables de patois, le colloque de Steige organisé par nos dynamiques amis du Val de Villé . Et une floraison de textes dans notre Bulletin.

La prochaine parution de l'ouvrage sur les noms de lieux dans le Val d'Orbey en 1760, à l'occasion du Salon du livre de Colmar, sera un nouveau fleuron de notre édition. Ouvrage mis sur pied par la remarquable équipe qui s'active autour de Mme Yvette Baradel, notre présidente honoraire toujours aussi efficace et dynamique. Une œuvre qui éclairera notre riche toponymie où s'entrecroisent les racines gallo-romaines, françaises et germaniques. Vous trouverez dans ce Bulletin un bulletin de souscription pour ce nouveau livre.

Fidèles membres de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, nous vous souhaitons une bonne lecture. **Lecteurs de ce Bulletin, n'hésitez pas à adhérer à notre Société** : vous montrerez votre soutien et votre intérêt pour notre beau pays.

Pour le Comité,
Le Président
Armand SIMON

EN SOUSCRIPTION

LES LIEUX-DITS DU BAILLIAGE DU VAL D'ORBÈY AU XVIIIÈME SIÈCLE

En 1760, pour des raisons fiscales, l'intendant d'Alsace ordonna l'arpentement général des terres de la province. Dans chaque communauté l'arpenteur était chargé de lever les cantons de même nature de culture : terres, prés, pâturages, bois particuliers et bois seigneuriaux. Il y ajoutait le réseau des chemins, les rivières et les ruisseaux, le contour des villages et les constructions isolées.

Pour chacune des cinq communautés du bailliage du Val d'Orbey, Le Bonhomme, Fréland, Labaroche, Lapoutroie et Orbey, nous avons un plan d'une échelle d'environ 1/5000. Les cantons sont colorés suivant la nature des cultures. Ils comportent des numéros qui correspondent à des lieux-dits que l'on trouve dans la légende du plan.

Les cinq plans contiennent environ 800 noms de lieux-dits dont, pour beaucoup d'entre eux, il a fallu rechercher le sens qui s'est perdu.

Nous avons tout d'abord établi un dictionnaire de ces noms. En les étudiant, nous avons vu apparaître les rapports que les habitants entretenaient avec leur environnement et nous les avons regroupé par thèmes.

Ces thèmes nous révèlent non seulement la profonde connaissance que ces habitants avaient de leur terroir mais aussi leur attachement pour lui. L'ouvrage comporte donc deux parties : les thèmes et le dictionnaire. On y a joint la reproduction des plans et une carte des lieux-dits pour chaque communauté.

Prix de souscription : 25 €uros (jusqu'au 30/09/2004).

Vous trouverez un bulletin de souscription dans ce numéro, ou bien auprès de Rose-Blanche Dupont ou Armand Simon.

Prix public , après souscription : 28 €uros.

ASSEMBLEE GENERALE DU 25 AVRIL 2004

à la Mairie du BONHOMME

Jacques DEMANGEAT

Mme FLORANCE , représentant M. le Maire du Bonhomme et le président, Armand SIMON accueillent les membres et les représentants des municipalités, parmi lesquels M SCHUSTER conseiller général maire d'Orbey, M. CLAUDEPIERRE de Lapoutroie, MM JACKY et STOFIQUÉ de Fréland.

Pour la Société d'Histoire sont excusés : Pierre BEDEZ, trésorier adjoint, Philippe JEHIN, vice-président. Le président salue la mémoire des membres et sympathisants disparus. L'assemblée observe une minute de silence.

Le secrétaire, Jacques DEMANGEAT, donne lecture du **compte rendu** de l'assemblée générale du 4 mai 2003, qui est approuvé à l'unanimité.

Le rapport d'activité est exposé par le secrétaire :

- **les faits marquants de l'année 2003** : sortie du bulletin annuel, sortie de l'ouvrage « Du Val d'Orbey au canton de Lapoutroie, Histoire du Pays Welche » en novembre 2003, présence à diverses manifestations publiques (salon du Livre à Colmar, Fête du Hoge, rencontres d'historiens, présentation du livre de Gilbert Michel, présentation des Actes d'État Civil du Bonhomme par les généalogistes du Val de Lièpvre), organisation de la messe en patois au Bonhomme et Lapoutroie du 4 juin 2003, participation aux journées du Patrimoine à Paris et à l'Étang du Devin, Réunions de travail autour d'Yvette Baradel, Tables de Patois avec Jean Mathieu et plusieurs associations,

Réunions des généalogistes autour de Jean Claudepierre et Bertrand Munier. Grâce à leur travail, Les actes d'état civil d'Orbey jusqu'en 1810 sont désormais disponibles sur supports informatiques et les actes jusqu'en 1871 ont été photocopiés.

- **les travaux en cours** menés par l'équipe d'Yvette Baradel : le Dictionnaire des noms de lieux du Val d'Orbey au 18^e siècle, dont la sortie est prévue pour le salon du livre de novembre 2004. L'étude des croix rurales avance bien.

La trésorière, Rose Blanche Dupont, présente **le rapport financier**. L'exercice se caractérise par une perte apparente suite aux dépenses importantes de publications, mais qui est largement compensée par le stock d'ouvrages, notamment en librairies (environ 19000 €uros).

Jean CLAUDEPIERRE et Roger CLAUDEPIERRE, **réviseurs aux comptes**, ont vérifié la comptabilité, et soulignent la valeur du stock d'ouvrages ; ils donnent quitus à la trésorière qu'ils félicitent pour la tenue des comptes.

Les comptes financiers sont adoptés à l'unanimité.

De nouveaux réviseurs aux comptes sont élus à l'unanimité : Annie BALTHAZARD d'Orbey et Claude JACQUES de Fréland.

Élection du Comité : l'ensemble des membres du comité se représente pour une période de 3 ans. Le comité sortant est réélu à l'unanimité.

Le Président présente son **rapport moral**. Les publications se succèdent à un rythme soutenu. La société participe activement à la vie locale et à des échanges extra - cantonaux. Il se félicite de la bonne ambiance de travail et souligne les grandes orientations :

- **Poursuivre l'œuvre de sauvegarde du patois welche**, en liaison avec des associations amies. Une **charte des patoisants** vient d'être signée lors de la belle Rencontre des patoisants à Steige, pour une action concertée avec les pouvoirs publics : soutien des initiatives pour la défense du patrimoine linguistique, mise en place d'une structure d'intervention. Les tables de patois regroupent de 40 à 60 personnes.
- **Continuer le dialogue et la collaboration avec les associations voisines et les collectivités locales** : la Société d'histoire entretient des relations régulières avec diverses associations et les municipalités, la Communauté de Communes. Exemple : projet de rénovation de la croix de Bermont.
- **Rassembler les personnes** : c'est l'objet des différentes rencontres de généalogistes, historiens, groupes de travail, liaison avec des jeunes chercheurs...
- **Des projets à creuser** : notamment la rédaction de monographies par communes ; on y réfléchit.

La partie statutaire de l'assemblée se clôture et rendez-vous est pris pour la prochaine assemblée générale qui se tiendra à Orbey.

Le président passe la parole à Yvette BARADEL, présidente d'honneur, qui est cette année notre conférencière, sur le thème :

LES CARACTERES ORIGINAUX DU CANTON DE LAPOUTROIE

Le canton a toujours fait partie de la province d'Alsace, mais sa langue romane le rattache à la Lorraine.

1. Comment se sont accordés ces deux caractères ? Par une route...

La route du Col du Bonhomme est empruntée dès le néolithique. D'autres passages sont possibles, mais c'est l'itinéraire le plus court pour rejoindre Saint-Dié et Épinal. Cependant cette route n'a pas les faveurs du royaume de France : le chemin n'est entretenu que par les collectivités riveraines. Ce n'est qu'en 1723 que sera construit un pont en pierre au dessus de Hachimette et en 1763 au Bonhomme

2. Les caractères lorrains du canton

On appelle les habitants du canton « **welche** », d'un terme germanique « **welsc** » qui désigne les gens parlant une langue dérivée du latin, en particulier les Français et les Italiens. Des textes lorrains du 9^e siècle font état d'un parler roman, notamment dans la communauté de SÉVOMONT (aujourd'hui SIGOLSHEIM) en relation avec des abbayes vosgiennes, particulièrement l'abbaye de St DIE, propriétaire de plusieurs terres en Alsace.

En 1049 apparaît la première mention d'ORBEY, sous sa forme romane : ORBEIZ.

D'où venaient ces Welches ?

Il faut se rappeler que les seigneurs d'Eguisheim sont alors en rapports étroits avec la Lorraine. Ils ont probablement fait appel à des Vosgiens pour défricher leurs domaines.

Ces Welches construisent des fermes dont la structure rappelle les fermes lorraines et adoptent l'habitat dispersé comme dans les Vosges lorraines.

Le caractère roman est très marqué ; **la frontière linguistique** semble être fixée à Alspach au moins depuis l'an 1000.

Ce sont les curés et maîtres d'école lorrains qui introduisent le français « classique » parmi la population au 16^e siècle.

3. Un pays alsacien

La seigneurie du Hohnack au 11^e s. appartient aux **Comtes d'Eguisheim**, seigneurs germaniques, comme par la suite les comtes de Ferrette, et enfin les sires de Ribeaupierre. Jusqu'en 1630, les comptes du bailliage seront établis en allemand.

4. La population

Une étude de **l'immigration** faite à partir de l'étude des mariages de 1722 à 1791 montre que le village du Bonhomme était le plus welche : la majorité des époux étaient originaires de Fraize, Gérardmer et le Valtin. En revanche à Fréland, la majorité des époux est d'origine alsacienne. La situation est équilibrée à Orbey, Lapoutroie et Labaroche.

Les mouvements migratoires entre 1722 et 1791 montrent aussi l'arrivée de Suisses, Italiens et Allemands mais très peu de Français de « vieille France ». L'immigration lorraine va se réduire par la suite.

La population est acquise au catholicisme. La réforme n'a pas trouvé écho dans nos vallées. Au 18^e s. la communauté entière se rend en pèlerinage près de Munster, à Kientzheim et aux Trois-Epis.

La population régresse au 20^e s. 13314 habitants sont recensés dans le Val en 1866, contre 7900 en 1962.

5. L'économie est tournée vers l'Alsace.

Une partie de la production agricole du Val d'Orbey est écoulee sur le **marché de Kaysersberg**. On exploite les **carrières** de grès, pour des constructions à Neuf-Brisach, Colmar, Kientzheim. Les charretiers sont souvent de Labaroche.

Le rôle économique de l'abbaye de **Pairis** semble s'être limité à l'introduction de l'élevage dans la région.

Au 19^e siècle, **début de l'industrie textile**. Les apporteurs de capitaux sont alsaciens : Hertzog, Kress, Birckel ...

L'économie est de plus en plus tournée vers la plaine.

6. Conclusion : la langue est le ciment du canton

Pendant longtemps, le patois roman a été intégré par les personnes venues d'ailleurs. Des apports germaniques existent cependant mais demeurent faibles.

La langue romane est l'expression de la vie rurale du canton et aujourd'hui elle en est son témoin.

7. Le débat.

La conférencière se tient à la disposition des auditeurs et répond à de **nombreuses questions**. M. COLIN évoque l'existence dès le Haut Moyen-Age et le maintien d'une population permanente d'origine gallo-romaine dans la vallée, à laquelle se seraient heurtés les envahisseurs germaniques. Les avis sont partagés ; toujours est-il que les mouvements migratoires des Vosges vers les vallées de la Béhine et de la Weiss à partir du 9^e-10^e siècle constituent l'essentiel du potentiel démographique des siècles qui suivent.

Madame Baradel est chaleureusement remerciée par l'ensemble de l'assistance.

→ *L'intégralité de sa conférence sera publiée dans le Bulletin 2005.*

MEMBRES DE LA SOCIETE D'HISTOIRE

Rose Blanche DUPONT

MEMBRES BIENFAITEURS 2003

1	BARLIER-PIERRE 68230 Soultzbach/Bains	6	JAGER Jeanne 68910 Labaroche
2	CLAUDEPIERRE Roger 68920 Wintzenheim	7	JEHIN Gérard 67170 Wingersheim
3	DEL GRANDE Pierre 68240 Fréland	8	PETITDEMANGE Cécile Lapoutroie
4	DUPONT Rose-Blanche 68370 Orbey	9	TOSCANI Armand 68650 Le Bonhomme
5	GERY-RIETTE Jacqueline 87100 Limoges	10	STELLY Michel 91190 Gif-sur-Yvette

MEMBRES ACTIFS 2003

11	AFER Catherine 78570 Chanteloup/Vignes	35	BONIFACI André 68650 Lapoutroie
12	ALBRECHT Aimé 68110 Illzach	36	BOPP Jean-Paul 68370 Orbey
13	ANCEL Bernard Femey Voltaire (Suisse)	37	BOULEAU Aurélie 68040 Ingersheim
14	BALDINGER Jean-Marie 68370 Orbey	38	BRICHLER Benoît 92160 Antony
15	BALDINGER Thierry 68650 Lapoutroie	39	BRUNI Michel 51470 Saint-Memmie
16	BALTHAZARD Annie 68370 Orbey	40	Centre Dép. d'Histoire des Familles , Guebwiller
17	BANNWARTH Stéphanie 68650 Lapoutroie	41	CHANEL Gilles 95170 Deuil-la-Barre
18	BARADEL Yvette 68240 Fréland	42	CHARTON François 54600 Villers les Nancy
19	BARADEL Yvette 68240 Fréland	43	CHIODETTI Suzy 68370 Orbey
20	BATOT Jean-Pierre 68370 Orbey	44	CLAUDEPIERRE Jean 68370 Orbey
21	BATOT Marguerite 68370 Orbey	45	COLIN Pierre 88100 Coinches
22	BATOT Pierre 68370 Orbey	46	COPPE Bernard 68370 Orbey
23	BATOT Roger 68360 Orbey	47	COUZINET Françoise 68650 Le Bonhomme
24	BAUMANN Gaby 68370 Orbey	48	CABOCHE Roland 68650 LAPOUTROIE
25	BEAULIEU Laurent 68370 Orbey	49	CRENNER Pierre 68370 Orbey
26	BEDEZ Jacques 68650 Lapoutroie	50	DANIEL François 68370 Orbey
27	BEDEZ Pierrot 68370 Orbey	51	DEFRASNE Gaby 68650 Lapoutroie
28	BEDEZ Serge 27420 Cahaignes	52	DEMANGEAT Jacques 68370 Orbey
29	BELLOT Jean-Marc 60800 Crépy-en-Valois	53	DIDIERJEAN Jeannine 68370 Orbey
30	BERBACH-WIRRMANN Fr. 67 Niederaltdorf	54	DODIN Gilbert 68650 Lapoutroie
31	BERTHIER Marie-Christine 68370 Orbey	55	DUPONT Alice 68370 Orbey
32	BILHAUT Gilles 68920 Wettolsheim	56	DUPONT Gérard 68370 Orbey
33	BLAISE Léon 68370 Orbey	57	DUPORTAIL Guy 67100 Strasbourg
34	BLAISE Paul 68370 Orbey	58	DURAIN Clément 68910 Labaroche

59	EBERLE Paulette 68370 Orbey	105	MAIRE Raymond 68370 Orbey
60	EICHLER Alfred 67120 Molsheim	106	MARCHAL Jean-Marie 68500 Issenheim
61	EYCHENNE Christiane 09420 Rimont	107	MARCHAL Marcel 68650 Lapoutroie
62	FLORANCE Jean Noël Le Bonhomme	108	MARCHAND Christian 68040 Ingersheim
63	FRANCESCHI Virginie 68650 Lapoutroie	109	MARCHAND Louis 78230 Le Pecq .
64	FREBOURG Odile 68910 Labaroche	110	MARCO Marie-Thérèse 68650 Lapoutroie
65	GAY-REMY Jeanne - Bollwiller	111	MARTISCHANG Éric 68370 Orbey
66	GAUDEL Gérard 54700 Pont à Mousson	112	MASSON Michel 68650 Le Bonhomme
67	GEISSLER Robert 68650 Lapoutroie	113	MASSON Roger 68370 Orbey
68	GHERSI Roland 06500 Menton	114	MATHIEU Jean 68650 Lapoutroie
69	GIRARDIN Philippe 68650 Lapoutroie	115	MATTERN Stéphane 17137 Nieul sur Mer
70	GREVILLOT Alexandra 67 Strasbourg	116	MEYER Dominique 68770 Ammerschwahr
71	GRIMM Vincent 68370 ORBEY	117	MICHEL Anne-Marie 68230 Walbach
72	GRUNENWALD Dominique , Colmar	118	MICLO Jean Pol 88520 Ban-de-Laveline
73	GRUNENWALD J.Michel 67 Reittwiller	119	MILLION Gérard 68370 Orbey
74	GSELL Fernand 68370 Orbey	120	MILLION Roland 68360 Ste Marie aux Mines
75	GUERIN Guy 68240 Fréland	121	MINOUX Jean 68650 Hachimette
76	GUIDAT Henriette 68370 Orbey	122	MULLER Irène 68650 Lapoutroie
77	GUIDAT François 68370 Orbey	123	MUNIER Lucie 68240 Fréland
78	GUIDAT Jean-Paul 68370 Orbey	124	MUNIER Jean-Marie 06800 Cagnes sur Mer
79	GUILLEMAIN Jean-Luc 13009 Marseille	125	OLRY Simone 68370 Orbey
80	HELDERLE Daniel 68370 Orbey	126	PARFAIT François 75116 Paris
81	HELPER Claude 68240 Fréland	127	PARMENTIER Clotilde 68910 Labaroche
82	HELPER Roland 67450 Lampertheim	128	PARMENTIER Denis 68910 Labaroche
83	HENRY Christine 68370 Orbey	129	PARMENTIER Gilbert 68650 Hachimette
84	HERMANN Joseph 68370 Orbey	130	PARMENTIER Michel 68370 Orbey
85	HERMANN Maurice 68370 Orbey	131	PATRY Hervé 68970 Guémar
86	HERQUE Raymond 68370 Orbey	132	PERRIN Joseph 68370 Orbey
87	HUG Joséphine 68370 Orbey	133	PERRIN Gilbert 68659 Lapoutroie
88	HUSSON Christopher Pittsford USA	134	JULLIARD Maria 68650 Lapoutroie
89	JACKY-MARION Claude Lapoutroie	135	PETITDEMANGE Henri 68240 Fréland
90	JACKY Marcel 68240 Fréland	136	PIERRE Jean-Jacques 68370 Orbey
91	JACQUES Claude 68240 Fréland	137	PIROLA Jeanne 68370 Orbey
92	JAEGLER Bernard 67220 Triembach au Val	138	POMMOIS Lise 67110 Niederbronn
93	JEANNETTE Daniel 67000 Strasbourg	139	PRUD'HOMME André 68370 Orbey
94	JECKER Lucien 68370 Orbey	140	PRUD'HOMME Denise 68370 Orbey
95	JEHIN Guy 68920 Wintzenheim	141	RETTIG Denise 68240 Fréland
96	JEHIN Irène 68000 Colmar	142	SAUR Pierre 68000 Colmar
97	JEHIN Marie Alix 68000 Colmar	143	SCANDELLA Alexandre 68370 Orbey
98	JEHIN Philippe 68000 Colmar	144	SCHOENECKER Patrick Lapoutroie
99	JOANNES Jean 84490 St Saturnin	145	SCHUSTER Cécile 68370 Orbey
100	KILLY Yvette 68000 Colmar	146	SCHUSTER Suzy 68370 Orbey
101	LAMOUCHE Thérèse 68370 Orbey	147	SIMON Armand 68370 Orbey
102	LIDY Jean 68370 Orbey	148	SIMON Georges 67330 Dossenheim
103	MAIRE Claude 68650 Lapoutroie	149	SIMON Gérard 68370 Orbey
104	MAIRE Marcel 68370 Orbey	150	SIMON Paul 68370 Orbey

151	TARIN Geneviève 68100 Mulhouse	159	WALTER Odile 68370 Orbey
152	THIRIET Jacques 68650 Lapoutroie	160	WALTZER Paul 68370 Orbey
153	THOMANN Jean Bertin 68370 Orbey	161	WETTERER Marguerite 68370 Orbey
154	TISSERAND Jean-Pierre 68370 Orbey	162	WIRRMANN Benoît 68240 Fréland
155	TISSERAND Paul 68370 Orbey	163	WITT Pierre 67000 Strasbourg
156	ULMER Marie-Louise 68000 COLMAR	164	ZANN Jean-Paul 68370 Orbey
157	VOINSON Etienne 68370 Orbey	165	STOFLIQUE Roger 68240 Fréland
158	VOINSON Maurice 68370 Orbey	166	MUNIER Bertrand 68370 Orbey

MEMBRES DU COMITE

BUREAU

Présidente Honoraire	Yvette BARADEL
Président	Armand SIMON
Vice-Président	Philippe JEHIN
Secrétaire	Jacques DEMANGEAT
Secrétaire adjoint	Maurice HERMANN
Trésorière	Rose-Blanche DUPONT
Trésorier adjoint	Pierre BEDEZ

ASSESEURS

Gaby BAUMANN
Gérard DUPONT
Jean MATHIEU
Gérard MILLION
Irène MULLER
Henri PETITDEMANGE



Réunion à la Société d'Histoire février 1985

*De gauche à droite : M Maurice Hermann, M Raymond Maire, Soeur Beatrix, M Wulf Muller et Madame, Mme Bernadette SCHÉHIN (1924 - 2003)
(voir l'article page suivante)*

BERNADETTE SCHÉHIN (1924 - 2003)

UNE FONDATRICE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE

Armand SIMON

En septembre 2003 s'éteignait notre amie Bernadette SCHÉHIN, à l'âge de 79 ans. Elle était née le 26 juin 1924 à Orbey, fille de Joseph GRIVEL et de Joséphine MINOUX, ouvriers d'usine.

Après l'école primaire, elle suivit les cours de l'École Ménagère de Strasbourg. Durant la guerre, elle revint à Orbey puis entra à l'usine. A la fermeture de celle-ci en novembre 1944, elle travailla dans le petit atelier de couture ouvert dans les locaux de l'actuelle bibliothèque. Elle continua des activités professionnelles jusqu'à son mariage.

Le 9 août 1954, elle épousa Germain SCHÉHIN, sous-lieutenant de marine à Toulon. Le couple s'établit à Toulon, puis à Saint-Mandrier jusqu'en 1979, date de la retraite du capitaine de frégate Schéhin. Mais celui-ci décéda le 19 août 1981.

Bernadette et Germain eurent deux filles : Pascale, épouse de Jean SCANDELLA, et Marie-Claude, épouse de François GUIDAT. Ses filles lui donnèrent cinq petits-enfants.

Bernadette vécut de nombreuses années Place du Marché, puis Rue de l'Église, avant de rejoindre l'hôpital de Pairis. Elle aimait beaucoup participer aux animations, raconter ses souvenirs, des histoires ou légendes, et chanter de belles chansons, en français et en patois.

Ce vif intérêt pour le pays welche et sa culture poussa Bernadette à faire partie de la Société d'Histoire dès sa création. Elle tint pendant longtemps le poste de Secrétaire, aux côtés de la présidente Sœur Beatrix.

Elle apporta ses connaissances et ses

souvenirs pour la rédaction des premiers ouvrages de la Société : Pals de Lours et Autrefois en Pays welche.

Bernadette participa avec enthousiasme aux Soirées Pals de Lours organisées sous la houlette de Sœur Beatrix tout au long des années 80. Elle ne manquait jamais de participer à l'organisation et de chanter en patois.

Elle a également donné à notre Bulletin beaucoup d'articles décrivant la vie des années passées.

Fine érudite des coutumes et objets du passé, comme de la culture religieuse, elle était souvent d'un précieux secours.

La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey est reconnaissante à Bernadette Schéhin de son inlassable action durant plus de vingt ans au sein de l'Association.



*Mme Bernadette SCHÉHIN
à la sortie de la Société d'Histoire
du 16 Juin 1996
Photo G. DUPONT*

PAIRIS

ESSAI DE RECONSTITUTION DU BÂTI D'UNE ABBAYE CISTERCIENNE

Axelle MURER et Jean-Jacques WOLF

1. Pairis dans l'histoire

Fille de l'abbaye cistercienne de Lucelle (Haut-Rhin), l'abbaye de Pairis, fondée en 1138, fut une puissance spirituelle et temporelle majeure en Alsace centrale jusqu'au milieu du XVe siècle. Après une période de décadence, le monastère connut un âge d'or au XVIIIe siècle, moment clé au cours duquel l'église et les bâtiments claustraux furent reconstruits.

L'année 1791 signe la perte de Pairis, ses bâtiments étant revendus comme biens nationaux et laissés quelques années plus tard à l'abandon. L'église, les bâtiments conventuels et les dépendances sont rasés, le mobilier dispersé. En 1849, la propriété échoit à l'hospice d'Orbey.

Aujourd'hui ne subsistent de cet imposant ensemble architectural que quelques vestiges, dont une partie du mur d'enceinte, le portail principal, le bâtiment abritant l'hôpital actuel et les murs de terrasse des jardins à la française du XVIIIe siècle. À cela s'ajoutent de nombreux restes lapidaires.

2. Les fouilles de sauvetage de 1996.

En 1996, un projet d'extension de l'hôpital donne lieu à des fouilles de sauvetage entre le bâtiment principal et la buanderie de l'hospice. Le sauvetage des vestiges est assuré par Jean-Jacques Wolf, archéologue départemental du Haut-Rhin, avec la participation de l'AFAN (actuelle INRAP). Cette opération de sauvetage a permis de mettre au jour le point de

contact entre l'église et le cloître, un sol pavé de galets, différentes sépultures ainsi qu'un dallage de grès raccordé à l'ancien drain de l'église (fig. 1).

En complément du sauvetage ont été menés deux types de prospections : un relevé microtopographique destiné à l'étude des terrasses de culture dans la zone amont de l'église, et une prospection géophysique réalisée par l'Ecole et l'Observatoire de Physique du Globe de Strasbourg, en vue de caler le cloître du XVIIIe siècle, de repérer le chœur de l'église et de vérifier l'existence de la tuilerie au XVIIIe siècle. Les détectations ont été réalisées au magnétomètre à protons, au récepteur électromagnétique VLF et au radar

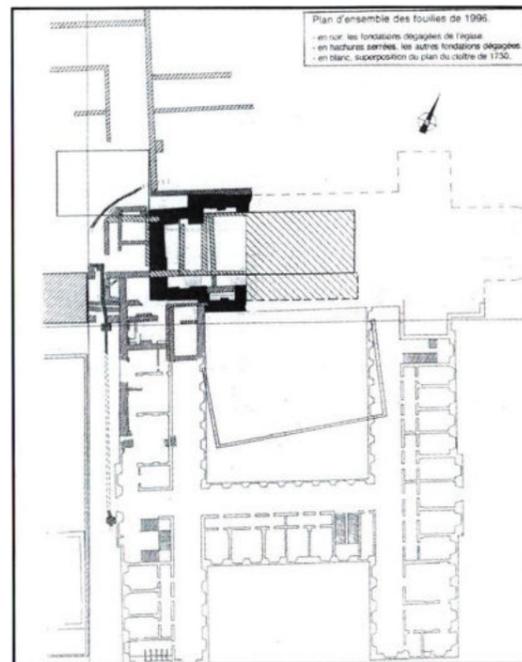


Fig1 - Plan d'ensemble des fouilles de 1996

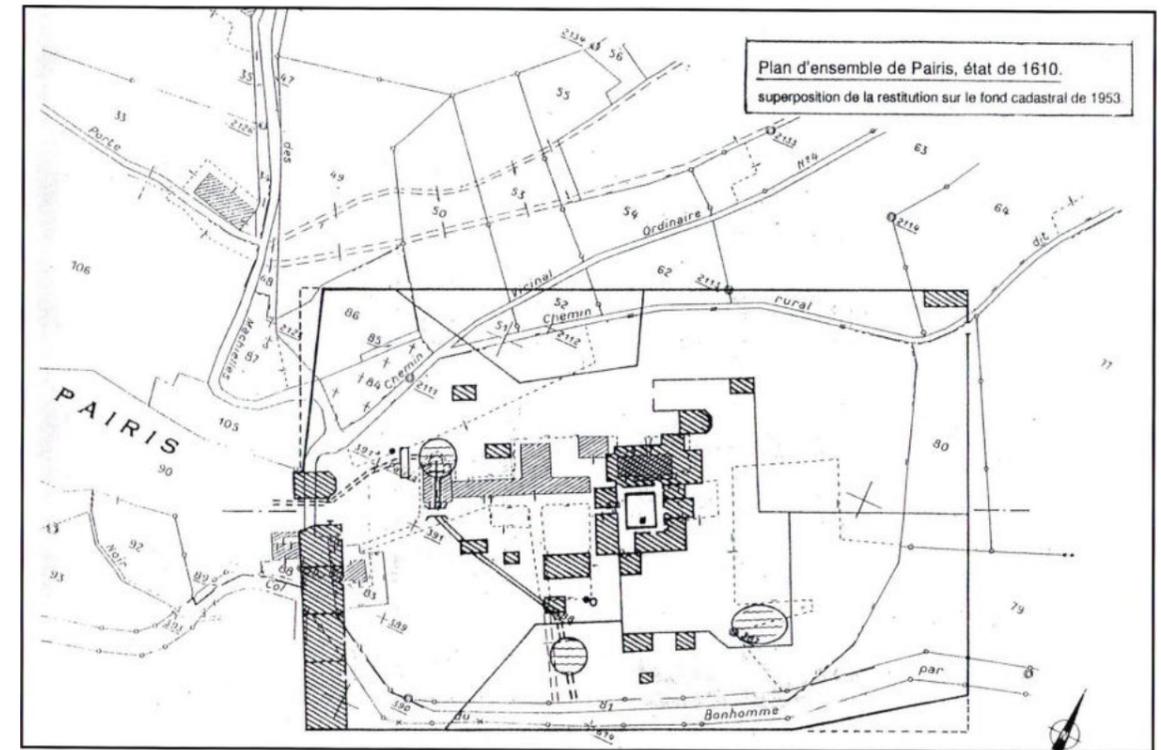


Fig2 - Plan d'ensemble de Pairis, état de 1610

3. Comment interpréter ces trouvailles ?

Suite à la fouille de 1996, les éléments de bâti découverts ont fait l'objet d'une tentative d'interprétation et de restitution. Pour faciliter cet essai, il a fallu effectuer une comparaison entre le complexe monastique de Pairis et d'autres abbayes cisterciennes, dont le plan est généralement issu d'un prototype qui varie peu, mais aussi et surtout replacer ces éléments de bâti dans le contexte historique afin d'essayer de retracer une évolution architecturale des bâtiments dans le temps.

Dans cette optique ont été utilisés deux documents d'archives autour desquels a été centrée l'analyse :

- un plan conservé aux Archives Départementales du Haut-Rhin, représentant l'abbaye en 1610, exploité par superposition sur le cadastre de 1953 (fig. 2).
- un plan partiel de 1730, complété par

le plan de la clôture monastique en 1832, cohérent avec les installations du XVIIIe siècle, également superposé au cadastre de 1953.

À ces deux supports ont également été adjoints les résultats des découvertes réalisées en 1984, 1996 lors des fouilles, et des prospections géophysiques de 1997. Enfin d'autres sources secondaires, graphiques et iconographiques des XVIIIe et XIXe siècles ont pu être utilisées.

La mise en parallèle des deux plans de Pairis et des vestiges du sauvetage de 1996 a permis de mettre en évidence l'existence d'au minimum trois phases d'évolution de l'enclos. Afin d'élargir le champ de l'histoire architecturale de Pairis et de ne pas se réduire aux éléments connus par l'archéologie, le choix a été fait d'intégrer aux recherches les données sur les bâtiments du complexe monastique situés hors de l'emprise des fouilles, mentionnés dans les archives et repérés par l'investigation géophysique.

3.1. La plan de 1610

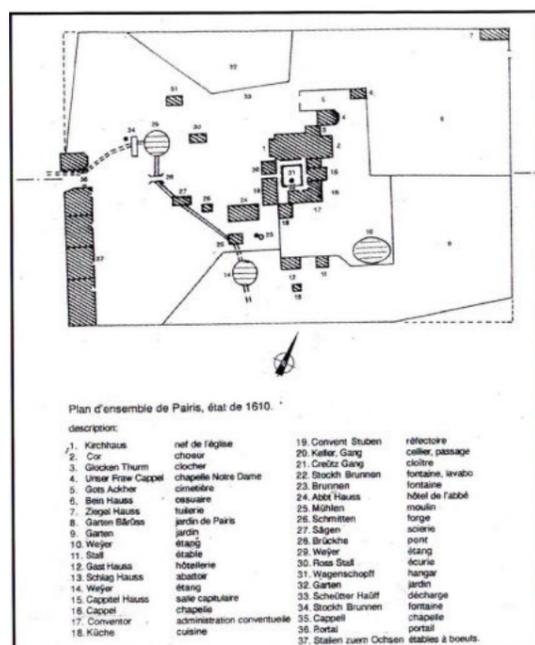


Fig3 - Plan d'ensemble de Pairis 1610

3.1.1 Le porche de l'église

La fouille de sauvetage de 1996 a mis au jour les restes du porche de l'église, vestiges les plus anciens retrouvés lors de la campagne. Ce porche est constitué de la première assise de fondation ne contenant que des blocs d'origine. On peut vraisemblablement avancer l'hypothèse que ce tracé est identique au tracé roman primitif de l'église abbatiale de Pairis, des similitudes ayant été constatées dans les stratigraphies entre le mur gouttereau nord et l'ancien drain qui contournait l'édifice. Comme il n'existe dans le sol aucune trace de fondation indiquant un quelconque remaniement du plan primitif, on peut admettre que l'église du XVIIIe siècle a bien été reconstruite sur les fondations romanes. La largeur du porche est réduite, et son dispositif d'entrée en décrochement est quasi identique à celui de Lucelle, la taille mise à part, ceci s'expliquant par le fait que l'église de Pairis ne possédait qu'une seule nef alors que celle de Lucelle avait trois vaisseaux.

On notera que le plan de 1610 ne fait pas état de ce décrochement, pourtant retrouvé en fouilles, puisque la nef y est représentée en perspective cavalière et le clocher en perspective rabattue. Les murs constituant l'assise du porche sont très mal conservés, en grande partie endommagés par le pillage des fondations au XIXe siècle lorsque l'abbaye est transformée en carrière. La partie la mieux conservée est le mur gouttereau sud, accolé au cloître. Un bloc comportant une croix gravée y a été retrouvé à la base du parement externe, peut-être en lien avec la pose de la première pierre de l'édifice. Enfin, les restes d'une dalle de seuil ont été retrouvés sur les fondations de la façade du porche, seuls vestiges du portail d'entrée.

3.1.2 La cave ou cellier

Cette pièce apparaît sur le plan de 1610 au sud-ouest du porche dans l'aile claustrale occidentale. Un espace rectangulaire excavé et pavé de galets a été exhumé à son emplacement, interrompu au sud-ouest par la limite du chantier.

Les observations faites sur le terrain permettent de supposer que cet espace a suivi une **double évolution** : ainsi, de la fin du XIIe siècle à 1610 approximativement, se trouvait à l'emplacement de cette aire un cellier, parfaitement identifié par le plan de 1610 (fig.3). Puis au XVIIIe siècle, la pièce a été divisée en deux.

On peut déduire, de la localisation du cellier, que le cloître de 1610 était construit au même endroit que le cloître primitif, et que celui du XVIIIe siècle a réutilisé les fondations antérieures avec des réaménagements mineurs. Le mur nord-ouest de ce cellier est percé de deux ouvertures, vraisemblablement des soupiraux ou des portes, chacune de part et d'autre du mur séparant le cellier en deux pièces. Des blocs de grès réguliers témoignent d'une élévation soignée sur la façade donnant sur la porterie de l'enclos monastique.

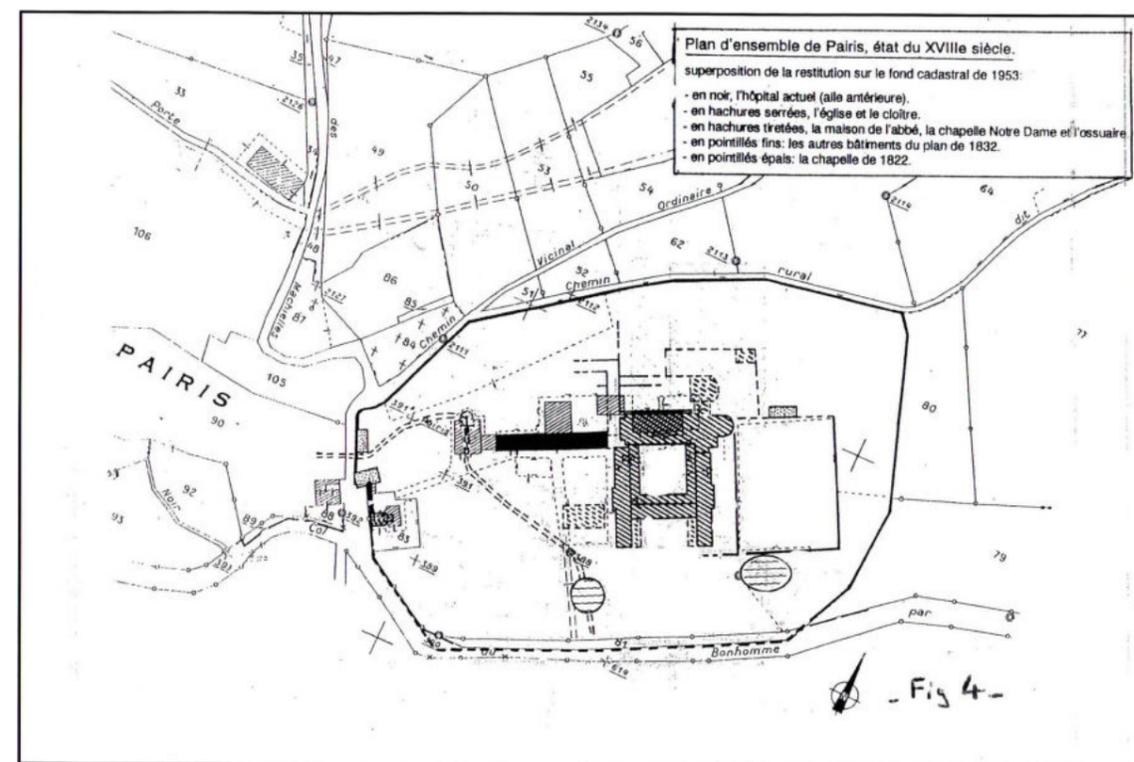


Fig4 - Plan d'ensemble de Pairis, état du XVIIIe Siècle.

3.1.3 L'aile conventuelle occidentale

Les **sépultures** les plus anciennes ont été découvertes dans ce secteur de la fouille. En raison de leur mauvais état de conservation, les analyses paléontologiques n'ont pu être d'aucun secours. La trace d'un seuil de porte a été retrouvée, ouverture donnant de l'intérieur de l'église à la galerie du cloître. Une observation approfondie des fondations des trois murs principaux formant les restes de cette aile claustrale occidentale montre que leur épaisseur est identique. Le mur mitoyen entre la galerie et le bâtiment ayant été ramené plus tardivement à la même épaisseur que les deux murs extérieurs de l'ensemble, ce qui permet de dire que tout comme pour l'église, il y a bien eu une phase romane et une phase XVIIIe siècle pour le cloître.

3.2. Le plan de 1730 (fig. 4)

Au XVIIIe siècle, Pairis entre dans un **âge d'or** qui se traduit essentiellement par la **reconstruction** du cloître et de l'église, ainsi que par l'adjonction de grands jardins à la française. De nombreuses informations sur cette période sont conservés aux Archives Départementales du Haut-Rhin, mais pourtant, elles restent silencieuses sur les bâtiments d'exploitation à vocations agricoles et artisanales présents en 1610.

3.2.1 Le porche de l'église

Les fouilles ont montré l'absence de tracé de fondations antérieurs, donc que la portion de nef de l'église du XVIIIe siècle mise au jour était absolument identique à celle de 1610, et probablement à celle de l'état roman primitif. On a en effet constaté que l'élévation du XVIIIe siècle comportait



*L'Abbaye de Pairis
Huile anonyme, 1785*

à la fois des blocs d'architecture de grès dur, récupérés du bâtiment précédent, ainsi que de grès plus fin avec des motifs décoratifs tardifs. Cette économie faite sur les matériaux de construction est évoquée dans un devis passé entre l'abbé de Pairis et un entrepreneur d'Ammerschwih pour la reconstruction de l'église en 1736

. Le même cas de reconstruction de l'église sur ses bases antérieures se retrouve également à Lucelle d'après les travaux de Marcel Francey.

En ce qui concerne le **décrochement du porche**, tout comme sur le plan de 1610, les documents iconographiques représentant Pairis à cette époque (essentiellement deux huiles anonymes de 1785 et une lithographie de Rothmüller datée de 1863) n'en montrent aucune trace. Il est tout à fait possible que l'auteur des deux huiles, puis Rothmüller plus tard, se soient inspirés d'un plan du cloître datant de 1730, resté à l'état de projet, document sur lequel ne figure pas le fameux décrochement. De même, il est presque impossible qu'un remaniement tardif ait eu lieu entre le milieu du XVIIIe siècle et 1785 au niveau du porche et du cloître, les moines disposant alors de locaux neufs. Enfin, la largeur de la nef retrouvée en fouilles correspond exactement à la largeur indiquée par le devis de l'abbé de Pairis en 1736, puisqu'elle est délimitée au nord par le nouveau drain commandé par ce même abbé et au sud par l'ensemble conventuel.

3.2.2 Le cloître

Les recherches ont montré que le cloître de Pairis a subi une reconstruction au cours du premier tiers du XVIIIe siècle, puisqu'un document daté du 11.07.1735 relate la visite de l'abbé de Morimond, premier Père de l'Ordre de Cîteaux, lequel trouve le chœur refait à neuf. L'aile occidentale retrouvée en partie en 1996 était probablement achevée l'année suivante, au moment du lancement de la reconstruction de l'église et de l'aile conventuelle orientale. En 1753, nous savons par un manuscrit que la maison de l'Abbé, l'aile antérieur et l'aile occidentale du cloître sont touchées par un incendie.

Les prospections géophysiques de 1997 ont permis de repositionner l'ensemble des bâtiments claustraux par rapport à l'église.

3.2.3 Une phase intermédiaire ?

La confrontation du plan des fouilles et des plans archivés montre l'existence d'une phase intermédiaire entre le plan du début du XVIIe siècle et celui du XVIIIe siècle. Les changements sont peu visibles puisqu'ils ne concernent qu'une petite portion des constructions : il s'agit du **rajout d'une antichambre tripartite** accolée au nord-ouest du porche. Cet espace recouvre les sépultures anciennes situées devant le

porche et n'est évoqué dans aucune des sources en notre possession. En revanche, des similitudes ont été constatées sur d'autres plans d'églises cisterciennes en Allemagne, Belgique et notamment pour les abbayes de Maulbronn et de Lucelle.

En effet un **parallèle** peut-être fait entre la structure tripartite de Pairis et le célèbre portail d'entrée de l'église abbatiale de Maulbronn. De même un plan de l'église abbatiale de Lucelle daté de 1750 présente des similitudes avec Pairis au niveau du porche : on y retrouve un agencement particulier de murs à l'avant du portail. D'autres illustrations, une peinture à l'huile de 1747 et une lithographie de 1749 représentent le portail de l'église de Lucelle précédé d'une structure en hémicycle qui ne va pas sans rappeler les atriums permettant de rassembler les fidèles devant les édifices paléochrétiens.

Dans le cas d'une abbaye cistercienne, l'utilisation d'un tel espace pose problème et ne peut se traduire de la même façon, les moines ne pratiquant l'accueil des visiteurs que dans la région de la porterie, et non pas au sein de l'église. Par conséquent, la question de la fonction d'un tel espace se pose toujours, tant à Pairis qu'à Lucelle ; mais il est certain que dans le cas de Pairis, il fut contesté et probablement détruit au cours de 1736 lors de la restructuration des bâtiments monastiques.

3.2.4 Un plan récurrent

L'analyse des vestiges principaux de l'ancienne abbaye a permis de réaliser une comparaison avec les formes architecturales types que l'on rencontre dans les abbayes cisterciennes avec plus ou moins de constance.

3.3. La clôture et la porterie

À Pairis subsistent encore par endroits des tronçons de l'ancienne **clôture**

constituée de blocs de pierre assemblés. L'enceinte du plan de 1610 est de forme trapézoïdale, presque quadrangulaire ; on pense qu'elle était très proche de sa forme originelle qui devait être parfaitement symétrique.

La **porterie**, qui a pour but d'assurer le contact entre les mondes séculier et régulier, est le plus souvent composée de deux passages : un étroit pour les piétons, un plus large pour les attelages ; elle est assortie d'une chapelle réservée aux pèlerins et visiteurs.

La porterie de Pairis et sa chapelle datent du XVIIIe siècle. Elle suit le schéma classique développé ci-dessus.

Les aspects de la clôture et de la porterie du début du XVIIe siècle nous sont connus par le plan de 1610. À cette époque, la chapelle était située au nord-ouest du portail et céramique dernier s'élevait dans l'axe même du centre des bâtiments claustraux.

Au XVIIIe siècle, lors de la reconstruction du complexe église-cloître, la clôture est réduite, prenant sa forme irrégulière actuelle, le portail étant déplacé plus au sud, de façon à se trouve directement dans l'axe du fronton de la nouvelle aile claustrale occidentale. Le chapelle est reconstruite dans un même temps au sud-ouest du portail.

3.4. Le porche de l'église

L'entrée d'une abbatiale cistercienne se situe toujours sur la façade occidentale de l'édifice ; elle est souvent précédée d'un porche plus ou moins élaboré, la fonction d'apparat et d'accueil des visiteurs et pèlerins n'étant pas, voire très rarement recherchée par les cisterciens.

Le porche de Pairis est en décrochement par rapport à la façade de l'église, aspect validé par la fouille, comme nous l'avons déjà vu, mais pas par les sources iconographiques.

Cette particularité se retrouvant sur un plan de l'église de Lucelle daté de 1750, on pourrait penser qu'il s'agit là d'un **héritage architectural** particulier, signe d'une reconnaissance de Pairis envers **Lucelle**. Cette similitude va même plus loin, puisque des ressemblances frappantes ont été constatées entre l'élévation extérieure du porche de l'église de Pairis, telle qu'elle est représentée sur les illustrations du XVIII^e siècle, et celle du porche de l'église de Lucelle encore conservé à l'église de Raedersdorf où il a été remonté après la Révolution.

La forme particulière du porche de Pairis se retrouve donc rarement ailleurs, sauf peut-être sur le plan primitif de l'abbaye d'Herrenhalb en Allemagne, où des fouilles ont montré les traces d'un porche similaire, quoique plus allongé. Enfin, cette forme particulière se retrouve à **Maulbronn**, autre fille de Lucelle, qui possède aussi un porche en décrochement, ce qui conforterait l'hypothèse d'une sorte de «marque de fabrique» qu'aurait apposé Lucelle à ses filles.

3.5. Le cellier

En principe, cet espace est très souvent établi dans l'aile dite «des convers», et plus précisément, séparé du réfectoire par un passage qui donne à la fois sur les galeries du cloître et la cour des communs. Ce schéma se retrouve sur le plan de 1610, à l'emplacement où a été exhumé la cave pavée de galets. Une rigole d'écoulement, ainsi que des supports de calages de tonneaux confirment aisément l'appellation de «cellier». On se rappellera que la cave à vins de Pairis n'a pu être dégagée en entier : ainsi, le passage allant de la cour antérieure vers le cloître n'a pu être mis au jour.

3.6. La tuilerie

Et autres bâtiments révélés par la prospection géophysique. D'autres

bâtiments, situés hors de l'emprise des fouilles, ont pu être repérés grâce aux prospections géophysiques menées en 1997, et repositionnés grâce aux plans de 1610 et du XVIII^e siècle, recalés sur le fond cadastral de 1953. Ainsi a été localisé un espace situé dans l'aile conventuelle australe, la **cuisine**, d'après le plan de 1610, et qui n'apparaît plus par la suite. Certains murs porteurs des bâtiments claustraux ont pu être mis en évidence, de même qu'une construction située à l'emplacement exact de la **tuilerie** de 1610. Enfin, les méthodes de prospection ont révélé d'autres éléments de murs, dont un ensemble qui pourrait bien appartenir à la **maison des hôtes** du plan de 1610, et qui se situait au sud du cloître.

4. Une sidérurgie monastique ?

La sidérurgie monastique est un sujet évoqué et approfondi depuis une cinquantaine d'années, et plus particulièrement, la sidérurgie développée par les moines cisterciens au cours de la première moitié du XII^e siècle.

Les recherches les plus récentes, basées sur la combinaison de l'étude des cartulaires et de l'archéologie, ont montré que la métallurgie du fer s'était développée très tôt dans le berceau de l'Ordre cistercien, en Bourgogne septentrionale et en Champagne. De l'établissement de ce lien, les recherches ont été élargies à l'ensemble de la France, afin de vérifier la constance d'une activité sidérurgique cistercienne.

Ainsi, les cisterciens de la région Pyrénées, par rapport à d'autres ordres religieux, se seraient fort peu intéressés à développer le travail du fer, malgré un potentiel réel en matière première, de même qu'en Normandie où les moines blancs, à l'inverse d'autres ordres monastiques, n'ont pas joué de rôle décisif dans la production

du métal.

À ces premiers constats, il est certes possible d'arguer que les sources témoignant d'une hypothétique activité du fer n'aient pas été retrouvées, soit que les moines n'aient pas jugé utile de coucher par écrit les témoignages techniques de leurs activités économiques, soit que ces activités aient bel et bien existé un temps, mais qu'elles ne se soient pas prolongées au-delà, voire aient fonctionné à une période de l'histoire encore peu documentée...

Tel semble être le cas à Pairis, où une **forge** est mentionnée en 1610. Sa situation sur le canal issu de la dérivation par les moines du ruisseau du Lac Noir, à l'instar de la scierie, montre qu'elle utilisait l'énergie hydraulique. La marge est grande cependant, comparée à une installation métallurgique d'envergure, sauf à croire que la forge artisanale de 1610, pour l'entretien du domaine et de ses proches environs n'est que le pâle reliquat d'une industrie antérieure ?

Quoi qu'il en soit, les études actuelles, montrent qu'a priori, les moines cisterciens n'ont joué de rôle important dans la production du métal que dans l'Est de la France. On s'interrogera encore sur une éventuelle activité métallurgique pour l'abbaye de Pairis : en effet, les prospections ont révélé la présence, à 500 m en contrebas de l'abbaye, de **la plus étendue des fonderies des Vosges Centrales**, atelier fréquenté à partir de la fin du XVI^e siècle, d'après les spécialistes en archéologie minière. Il est toutefois logique de penser qu'au vue de l'étendue des haldes de scories, on puisse avoir à faire à une occupation bien antérieure à 1578, qui se serait développée sur une longue durée et aurait débuté en des temps encore peu renseignés.

Une fois de plus, un parallèle pourra être établi entre les abbayes de Pairis, de Lucelle, et celles du bassin de l'Ajoie, les fouilles de la [route] transjurassienne ayant mis au jour en 1994 des ateliers

sidérurgiques aux alentours des possessions de Lucelle dans le Jura alsacien. Ces travaux ont également mis en lumière le fait que dans les régions du bassin de Develier et de Porrentruy cohabitaient dans un même espace des lieux d'extraction minière déjà en activité dès le Haut Moyen-Age et tout un chapelet d'anciennes abbayes.

Le cas de Lucelle est assez bien renseigné, pour les époques les plus récentes, par des documents écrits confirmant qu'en 1679, l'abbé de Lucelle éleva une usine pour exploiter les mines de pyrite de fer environnantes, ceci afin de relever l'économie de l'abbaye qui était au plus mal.

Pour **Pairis**, la question reste en suspend, l'archéologie minière ayant montré des traces de ce type d'activité à proximité du site, sans pour autant nous renseigner sur le statut et la situation des exploitants de ces fonderies. On sait seulement que la famille des Ribeaupierre se mit à exploiter les filons argentifères non loin de l'abbaye aux environs de 1524 à cause d'une rivalité avec le duc de Lorraine.

À propos de l'association a priori atypique de zones d'extraction et de transformation du minerai avec des retraites monastiques, l'on se surprend à **douter du lieu commun qui attribue au mouvement cistercien une prédilection pour les lieux écartés**

La sélection de sites conventuels n'obérait-elle pas plutôt aux canons du profit économique qu'à l'observance du clergé régulier ?

5. Bibliographie et abréviations

- ADHR : Archives départementales du Haut-Rhin.
- AFAN : Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales (depuis le 01.02.2002 : INRAP).
- INRAP : Institut National de Recherche Archéologique Préventive (autrefois AFAN).
- A. CHEVRE, Lucelle, histoire d'une ancienne abbaye cistercienne, Délémont, 1973.
- J. LATOUILLE, Prospection géophysique appliquée sur le site archéologique de l'abbaye de Pairis, mémoire projet de recherche (Strasbourg I), 1997, non publié.
- A. MURER, L'évolution architecturale de l'abbaye cistercienne de Pairis (Haut-Rhin) entre 1138 et 1791, mémoire de maîtrise (Strasbourg II), 2001, non publié.
- C. VERNA, Les mines et les forges des Cisterciens en Champagne méridionale et Bourgogne du Nord du 12e au 15e siècles, Paris, 1994.
- P. VIDAL, Orbey-Pairis, étude paléo-anthropologique, Strasbourg, 1996.
- A. WOLF, Un chantier de fouilles archéologiques : l'abbaye d'Orbey-Pairis, mémoire Langue et Culture Régionales (Lycée Montagne Mulhouse), 1997, non publié.
- J.-J. WOLF, Orbey-Pairis, Notice Bilan scientifique, Service Régional d'Archéologie, Alsace, 1997.
- J.-J. WOLF, «L'archéologie, outil de

l'histoire [...] de Pairis» in : Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie et du Val d'Orbey 16, 1997, p. 48-61.

- J.-J. WOLF, J. LATOUILLE, «L'archéologie et la géophysique, outils de l'histoire [...] de Pairis à Orbey (Haut-Rhin)», in Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art et d'Histoire 40, 1997.

6. Illustrations.

- Figure 1 : Plan d'ensemble des fouilles de 1996.
- Figure 2 : Plan d'ensemble de Pairis, état de 1610.
- Figure 3 : Plan d'ensemble de Pairis 1610
- Figure 4 : Plan d'ensemble de Pairis, État du XVIIIème siècle.

Ces quatre figures sont extraites des articles de J.J. WOLF cités plus haut.

- Photo : L'abbaye de Pairis, Huile anonyme de 1785, Hôpital du Canton Vert.

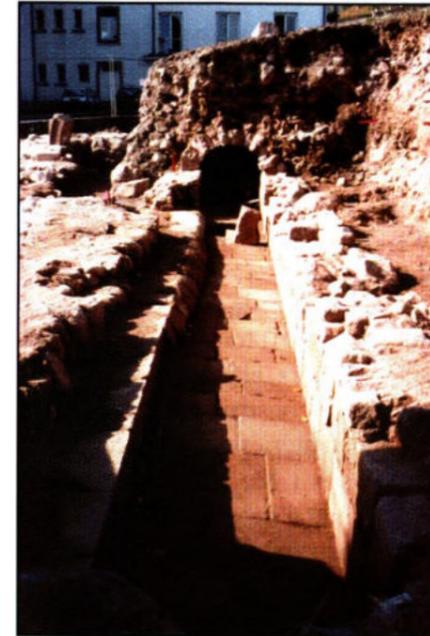
- Photographies - Les fouilles de Pairis Automne 1996 - Photos de Gérard DUPONT.

Vue 1 : la magnifique galerie souterraine de drainage réalisée au XVIIIème siècle

Vue 2 : état des fouilles ; au fond les restes de l'ancienne ferme de l'hôpital.

Vue 3 : M. Philippe VIDAL, anthropologue exhume les sépultures trouvées lors des fouilles.

Les fouilles de Pairis Automne 1996 (Photos Gérard DUPONT)



Vue 1 : La magnifique galerie souterraine de drainage réalisée au XVIIIème Siècle.



Vue 2 : État des fouilles, au fond les restes de l'ancienne ferme de l'hôpital.



Vue 3 : M. Philippe VIDAL, anthropologue, exhume les sépultures trouvées lors des fouilles

LES SÉPULTURES DANS L'ABBAYE DE PAIRIS

Lucien JECKER

1. Les fouilles de 1996

Lors des travaux d'humanisation de l'hôpital d'Orbey-Pairis un nouveau bâtiment était prévu. Des fouilles de sauvetage furent alors entreprises en 1996, conformément à la législation sur le patrimoine archéologique.

Ces fouilles ont nécessité la démolition de l'ancienne grange de l'hôpital, renfermant en dernier lieu la buanderie de l'établissement. Elles ont aussi fait apparaître **des vestiges de l'ancienne abbaye** : porche et une partie de la nef de l'abbatiale, cellier et début du cloître... Il est bien regrettable que l'ensemble de l'abbatiale n'ait pas été fouillé. On aurait alors retrouvé les vestiges de la crypte des abbés de Pairis qui avait été redécouverte en 1888.

Comme l'écrit Jean-Jacques Wolf dans son rapport fort détaillé des fouilles : « l'archéologie, outil de l'histoire ... de Pairis », on mit au jour « un grand enchevêtrement de fondations ... des soubassements fort divers ... des assemblages soigneux de grand appareil finement apprêté » ... et des sépultures. M. Wolf en signale 26 au total.

2. Les sépultures à Pairis

Or, un manuscrit (Ms 884) non daté, conservé à la Bibliothèque de la Ville de Colmar révèle une liste de plus de cent vingt personnes enterrées dans l'église de Pairis, surtout aux 13e, 14e et 17e siècle. Il est vrai que l'ensemble de l'abbatiale n'a pas été découvert et bien des tombes auraient été

retrouvées, particulièrement dans le chœur. Le sol acide a aussi influencé quant à la conservation des restes humains.

Mais le contrat de 1736 de l'abbaye avec l'architecte Antoine MALBERT nous apporte d'autres éléments. En effet, l'abbatiale a été reconstruite entre 1736 et 1741 sur le plan antérieur après arasement des superstructures (M. Wolf) Le contrat stipule : « ... il ôtera de l'église toutes les tombes et pierres dont elle est pavée ... il fera dans l'église un caveau pour enterrer les religieux ... » Ce caveau n'a pas été retrouvé, tout comme le caveau des abbés qui fut comblé en son temps lors des travaux de construction de la ferme de l'hôpital - hospice

Le manuscrit précise les différents lieux d'inhumation :

- Chapelle de la Vierge
- Chapelle des 11 000 Vierges (à côté de la précédente)
- Chapelle près de la sacristie
- Église des frères convers
- Dans le chœur
- Derrière l'autel St Antoine
- Près du clocher
- Devant le Chapitre
- Devant les marches du chœur
- Dans le cloître

La foi de nos ancêtres fut grande et l'église resta fort puissante et respectée. Cette foi agissante encouragea les chrétiens d'autrefois à bâtir églises et splendides cathédrales mais aussi des hôtels-Dieu pour accueillir et soigner malades et vieillards

. C'est elle aussi qui poussa les croyants à entreprendre de longs pèlerinages à Rome, Jérusalem, St Jacques de Compostelle... et pour notre région : Notre-Dame de la Pierre (Mariastein), N.D. des Ermites (Einsiedeln)...

Pour le repos de leur âme, nobles et bourgeois faisaient des dons à l'église et aux monastères, dons en argent ou en biens immobiliers. Beaucoup d'entre eux, pour assurer leur salut et bénéficier des prières des moines, demandaient à être inhumés dans le couvent.

Pairis, fondée en 1138, n'échappa pas à cette habitude ... bénéfique au couvent. C'est ainsi qu'on trouvera dans la liste des sépultures les noms :

- d'anciens prieurs de Pairis
- d'anciens moines de Pairis ou d'ailleurs
- de prêtres, de chanoines
- de nobles (chevaliers, écuyers et leurs dames et enfants)
- des bourgeois de Colmar, de Brisach, de Kaysersberg, Rouffach, Saint-Dié ...

3. Les sépultures dans le chœur.

- Jean de Ribeaupierre le jeune et son épouse Elisabeth de Geroldseck, 1341
- Léonard Jos de Ilisfeld, prieur de Bebenhausen, chassé par le duc de Wurtemberg. Il se rendit à Pairis où il devint prieur, 1562
- Jacques Beitter, religieux de Pairis, 1566
- Thomas Henselmann, prieur à Bebenhausen et à Pairis, 1594
- Jean Benoît Relier de Uberlingen, religieux de Pairis, 1604
- Bernard Maffré de Thann, prieur à Pairis, placé dans la tombe de Léonard Jos de Bebenhausen, 1662
- Benoît Lorillart de Porrentruy, 1676

Les sépultures dans le couvent

Autre exemple : des sépultures dans le couvent (sans date de sépulture)

- Walther Landose, chevalier, Schultheiss de Colmar et Hedwige son épouse.
- Odile dite Buckin de Sigolsheim
- François Sigfrid dit Burgnome, chanoine de Lautenbach.
- Agnès, épouse du seigneur Albert d'Aveline.
- Rudolph dit an den Werde
- Anne, épouse du seigneur Jean Cimeteri(?)
- Albert, chevalier de Hattstatt, prévôt de Colmar, mort pendant son noviciat à Pairis
- dame de Hageneck
- Anne de Bolen, épouse du chevalier Conrad de Hattstatt.
- Jean dit Köfelin, de Koenigshoffen, bourgeois de Strasbourg.
- Adélaïde, fille de Conrad de Wintzenheim, chevalier.

4. Les sépultures dans l'église des frères Convers

Elles fournissent un dernier exemple.

- Gertrude, épouse de Sigfrid Rebman, bourgeois de Colmar, 1287.
- Adélaïde de Kaysersberg, épouse en secondes noces de Jean Koëber, chevalier, 1300.
- Hedine dite Schönerin, de Munster, 1317
- Ulric de Balgau, chanoine à Colmar, 1333.
- Henri Toritz de Leonberg, prieur à Pairis durant 25 années, reconstruisit le couvent qui avait été incendié, 1504.
- Jacques Wyd de Brettheim, frère profès de Maulbronn, prieur à Pairis, 1514.
- Mechtilde, épouse de Berthold Koenig

de Rouffach , sans date.

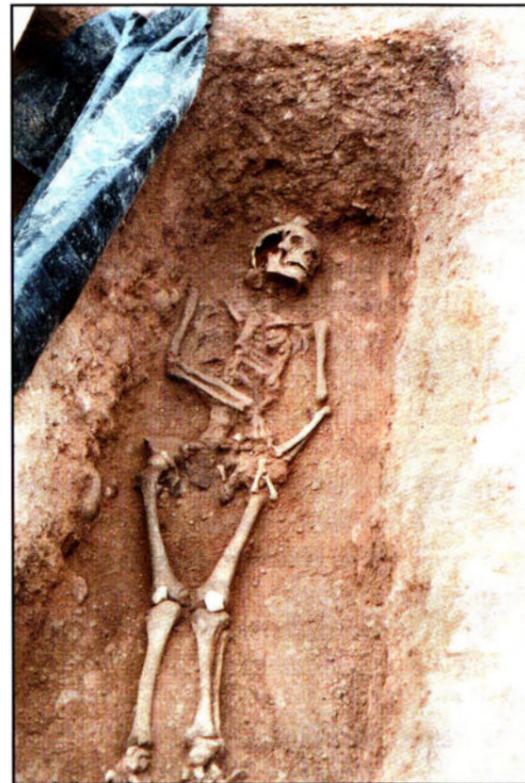
- Le chevalier Wignanne (?) de St Grégoire, sans date.

- Conrad Meginheim surnommé le scribe, sans date.

- ...
Ces nombreuses sépultures démontrent, outre la foi des familles de l'époque, le rayonnement de l'abbaye de Pairis.

Pouvoir reposer en paix dans le vallon de Pairis, secourus par les prières et les chants sacrés des moines et -très important alors- à l'ombre des saintes reliques rapportées en particulier par l'Abbé Martin LITZ , lors de la Quatrième croisade qui prit Constantinople, c'était une véritable faveur.

Mais qui se souvient encore d'eux ?



Squelette découvert dans le sol de l'abbatiale
Photo Lucien JECKER 1996

5. Illustrations

- Monument Funéraire à Pairis.
Bibliothèque municipale de Colmar,
cabinet des Estampes.

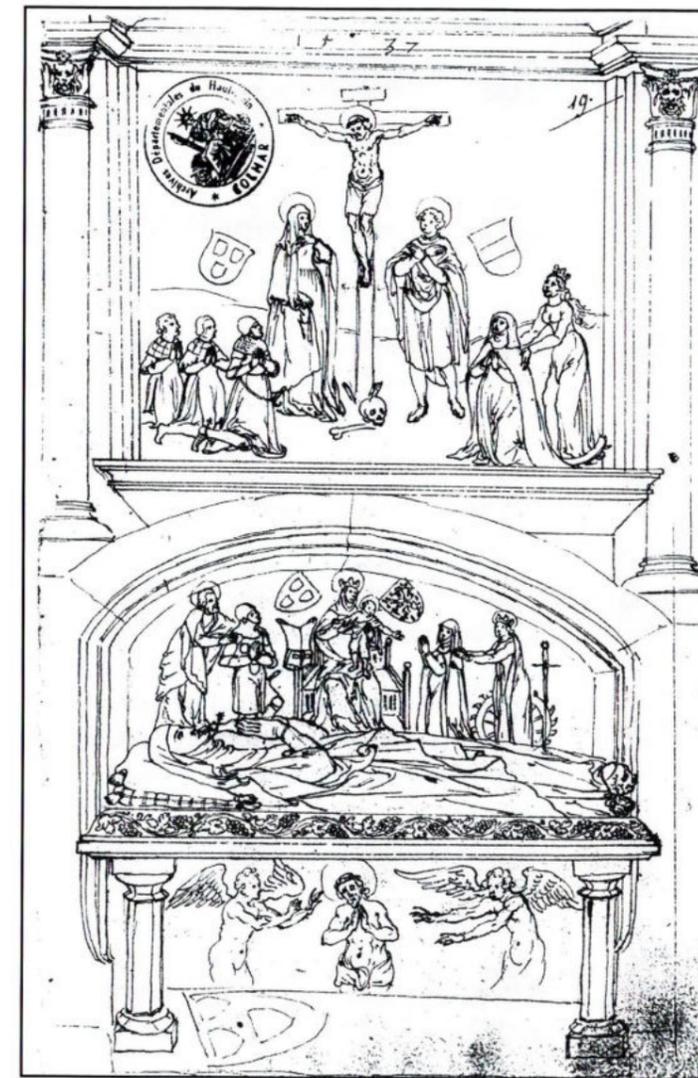
- Pierre tombale d'Elisabeth de Geroldseck,
épouse de Jean de Ribeaupierre, 1341.
Bibliothèque municipale de Colmar,
cabinet des Estampes.

- Squelette découvert dans le sol de
l'abbatiale. Photo Lucien JECKER, 1996

- Fête de Pairis, 20 juillet 2003. Stand
de la Société d'Histoire, avec M Lucien
JECKER et M Armand SIMON. Photo
Jecker.



Pierre tombale d'Elisabeth de Geroldseck,
épouse de Jean de Ribeaupierre, 1341



Monument Funéraire à Pairis
Bibliothèque municipale de Colmar,
cabinet des Estampes



Fête de Pairis, 20 Juillet 2003
Stand de la Société d'Histoire
avec M Lucien JECKER
et M. Armand SIMON
Photo Jecker

ANGES ET ANGÉLISME DANS LE VAL D'ORBÉY AU XVIII^{ÈME} SIECLE

LES TRACAS DU CURE BALTHAZAR EN 1724

Claude MULLER

De l'avis de bien des historiens, le XVIII^e siècle est celui du triomphe de la Croix (1) Constructions d'églises, consécration d'édifices(2), processions interminables, foule à l'office, familles donnant sans compter de leurs enfants à l'Église(3) abbayes (4) et couvents pleins à ras bord, clergé séculier (5) en surnombre, tous les indicateurs confirment cette appréciation. Si l'importance de la religion ne fait aucun doute, pour autant l'atmosphère générale dans le Val d'Orbey est-elle religieuse, sans oser écrire mystique ?

Bien des indices donnent à croire le contraire. Que penser de Jean- François GORIUS, marié par le curé Jean Baptiste Coudre (6) à Lapoutroie le 8 juillet 1754, qui, la même année 1762, est le père de triplés illégitimes mis au monde à Fréland par Marguerite Fréhard, d'une autre fille illégitime née d'une servante et d'une cinquième fille engendrée par son épouse légitime Marie Ève Hamberger (7) ? Et que penser d'Antoine HÉROLD, qui cambriole en 1770 l'abbaye d'Alspach (8), volant non seulement des vivres, mais aussi des petites croix en étain et des images de la Vierge ? Si la vie n'est pas lisse, la vie religieuse ne l'est pas davantage. En témoignent les tracasseries encourus par Noël Guillaume BALTHAZAR, curé du Bonhomme, en 1724.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, rappelons brièvement la biographie de ce prêtre. Prémisnaire à Orbey le 17 janvier, Noël Guillaume BALTHAZAR est curé du Bonhomme de 1707 à 1730 (9). Il décède au Bonhomme le 23 juin 1730.

Notons que deux de ses frères exercent aussi le ministère dans le Val d'Orbey au début du XVIII^e siècle : Jean BALTHAZAR, «luxembourgeois» est curé d'Orbey de 1696 à 1724. Il décède à Orbey le 29 mars 1724. Nicolas BALTHAZAR est vicaire à Orbey de 1714 à 1722 (10).

1. Une enquête au Bonhomme

Du 3 au 5 août 1724, deux ecclésiastiques se trouvent au Bonhomme et effectuent une enquête. Le premier est Philippe Ignace ERNST (11), curé de Turckheim de 1698 à 1741, doyen du chapitre rural Ultra Colles Ottonis.

Le second est Joseph CHAXEL (12), curé de Lapoutroie de 1723 à 1733 ; il sert de secrétaire au premier.

Les deux prêtres sont envoyés par le prince-évêque de Bâle, lequel avait reçu le 26 mai 1724 une pétition signée de Pierre Joachim Husson et Joseph Simon. Les pétitionnaires estimaient que le curé Balthazar « ne vivait pas dans le devoir attaché à son caractère et donnait un mauvais exemple à ses paroissiens ». Et de conclure : « il faut abolir le scandale pour que la foi catholique soit mieux cultivée dans leur village » (13)

Ernst et Chaxel écoutent douze personnes dont les déclarations sont scrupuleusement notées. Paraît d'abord Jean-Claude MARCHAND de Lapoutroie, 40 ans, qui dit : *pendant l'octave de la Fête Dieu dernière, s'étant arrêté au cimetière du Bonhomme vers le Sir, pour y recevoir la bénédiction, il avait ouï le sieur curé*

répéter deux à trois fois le Da pacem Domine et avait laissé incliner le soleil sur l'autel. Plusieurs personnes ont dit que le curé était gris.»

Joseph COLLIN de Hachimette, 60 ans, souligne un litige opposant le prêtre à des paroissiens. Un jour, Balthazar déclare « *qu'il ne dirait point de messe, ce qui causa grand bruit dans l'église, le curé riant tout haut.* » Propos confirmés par Jacques PETITCOLAS, 72 ans, qui précise *que l'incident a eu lieu de jour de la purification de 1723 et que le curé se fâche avec un fabricien à cause d'un cierge.*

Quatrième témoin, Joseph COIX de Lapoutroie, 35 ans : *étant allé à la bénédiction du Bonhomme, le curé a renversé le vénérable que l'autel en ouvrant la porte du tabernacle. Il chantait d'une voix si cassée qu'il paraissait cuvé (sic).* L'épouse de Balthazar PETITDEMANGE, 30 ans, « *a ouï dire que le curé a laissé tomber le vénérable.* »

Jacques SIMON du Bonhomme, 32 ans, charge davantage : « *il y a environ douze ans qu'il a vu le curé se battre avec un paysan étranger dans le grand chemin du village... Il y a environ dix ans à la messe de minuit, il était cuvé (sic)... Lors d'un baptême, il a répété plusieurs fois les mêmes choses.* » Doit-on croire que le vin est la religion de ce prêtre ?

Les témoignages, qui se veulent accablants, se poursuivent. Jacques GALLARD, «Suisse» (14) résidant au Bonhomme, 26 ans, maçon, déclare que « *pendant l'office, il a ouï du bruit et ayant demandé ce que s'était on lui dit que ciboire était tombé et cassé.* » Si Noël ROBERT, du Bonhomme, 60 ans, confirme la brouille du curé avec le fabricien, Pierre SIMON du Bonhomme, 33 ans, rappelle les difficultés de la pastorale de montagne (15) : « *il a vu le curé revenant de Lapoutroie avec son habit plein de boue, paraissant cuvé... Assistant le curé pour*

porter les sacrements à un malade, il lui avait paru cuvé et il avait de la boue sur le col. »

Arrivent enfin les témoignages de tous ceux qui ont un compte à régler avec l'ecclésiastique. Joseph LOUIS, du Bonhomme, 61 ans, « *ayant un enfant de treize ans, bien instruit,* » se plaint d'avoir dû présenter au curé le garçon « *pendant deux ou trois ans consécutifs au temps de Pâques.* » C'est surtout Joseph MARCO(16), fabricien, qui exhale sa rancœur : « *Le curé le traita hautement dans l'église de fripon... Il n'est pas capable de remplir son emploi... Il part, revient dire une messe basse sans procession. Le curé s'est souvent fâché avant la messe contre ceux qui devaient le servir à l'autel, même un jour de solennité... Il ne peut souffrir aucun maître d'école et inquiète toujours la communauté pour les changer (17)... On ne comprend rien à ses catéchismes et il fait des questions ridicules aux enfants... Il lui est arrivé de vouloir consacrer le jeudi saint sans vin dans le calice... Le jour de Quasimodo, il a fait l'aspersion avec de l'eau pas bénite.* » En somme, une déclaration venant d'un homme plus compétent et plus instruit que les témoins précédents, mais partial.

Ultime déposition, celle d'Élisabeth THIÉVAT, sage-femme, 67 ans : « *elle a remarqué qu'en présentant les enfants à l'église pour être baptisés, le curé avait oublié à deux ou trois enfants les cérémonies de l'Église, une fois les onctions, une autre fois le sel, autre fois la saline... Il a aussi laissé tomber le vénérable, a juré tout haut contre le custodier a menacé de ne point dire la messe, se déshabilla, sorti de l'église et rentra environ une heure après pour la dire ce qui fut cause que plusieurs personnes n'entendirent la messe.* »

A peine l'enquête finie, Pierre Joachim HUSSON et Joseph SIMON se plaignent de la commission, qui a omis d'écouter trente six autres témoins. « *Depuis l'enquête,*

il est arrivé dans leur église plusieurs autres cas qui les fait frémir. Les chefs de famille souffrent, les enfants et des domestiques sont sans instructions et ont devant les yeux des exemples qu'ils auront de la peine à effacer de leurs mémoires". Et d'exiger une deuxième enquête.

2. La défense du curé Balthazar

Les abbés ERNST et CHAXEL n'entendent pas seulement les plaignants laïcs, ils écoutent aussi l'abbé Noël Guillaume BALTHAZAR. Ce dernier avait écrit aux deux ecclésiastiques avant leur venue au Bonhomme : "j'apprends avec étonnement que vous auriez été commis pour venir faire information contre moi, à la demande de Pierre Joachim Husson et de Joseph Simon". Comme "le procédé est infiniment injurieux", il présente une requête.

"Il a donné toute son attention pour remplir le plus dignement qu'il lui a été possible les fonctions du ministère" Surtout Balthazar dévoile le fonds de l'affaire. "Ils se vengent de l'action qu'il a attenté à la communauté en 1709, à l'occasion de la dîme de la pomme de terre. L'arrêt du Conseil souverain d'Alsace portait condamnation de la communauté de faire les réparations de la maison curiale." Surtout "les quatre particuliers, Joseph Husson, Jean et Joseph Simon, père et fils, Jean Petitcolas, ont été condamnés de chanter la Palinodie comme des calomnieux avérés, à faire au curé une réparation d'honneur" et payer toutes les dépenses.

Après avoir stigmatisé "l'opiniâtreté des ces particuliers", le curé estime "les nouvelles accusations aussi calomnieuses que la première. Ce n'est point à deux simples particuliers que la censure des mœurs d'un ecclésiastique est confiée.

Ce serait abolir et renverser l'ordre que d'avoir égard à ce que leur caprice ou leur animosité peut leur suggérer". Enfin il donne sa version des faits, quant à la messe célébrée avec un temps de retard : "il sentit ému dans le moment et déclara qu'il ne pouvait célébrer sur le champ. Pour se recueillir, il s'est retiré l'espace d'un quart d'heure et ensuite il remplit ses fonctions".

Dans son conflit, le curé obtient le secours de l'abbé de Pairis (18). C'est ainsi que le prieur SIMONNOT (19) écrit au suffragant et vicaire général HAUS le 13 août 1724 : "J'arrivai hier ici et ma première attention fut d'y faire venir le curé du Bonhomme pour le porter à finir son affaire à l'amiable, mais je l'ai trouvé dans la disposition de la soutenir", en suivant la recommandation "d'un des fameux avocats du Conseil souverain (20) qui veut à ses risques et péril le soutenir contre la persécution de ses calomnieux". SIMONNOT estime le curé "plus digne de compassion que de blâme". Et affirme : "je ne le vois pas dépourvu de raison pour pouvoir remplir les fonctions de son ministère. C'est que rien au monde ne serait plus triste que de voir un ecclésiastique qui a servi trente ans l'Église dans notre diocèse et dix sept ans la cure du Bonhomme se voir réduire à aller mendier son pain pour n'avoir commis d'autre crime que de n'avoir pas su se concilier une partie de sa communauté."

SIMONNOT se fend d'une seconde missive, le 16 septembre 1724, au grand vicaire HAUS, official. "Je fus hier à Lapoutroie où je vis Balthazar. C'est serait lui faire faire des frais inutiles pour l'obliger à comparaître une seconde fois. Le bonhomme y serait allé volontiers sans ses indispositions et les malades qu'il a dans sa paroisse. Il m'a prié de vous écrire en sa faveur pour le dispenser de ce voyage. Il envoie son neveu pour défendre ses intérêts et demande une réparation d'honneur. Chaxel m'a dit qu'il n'est pas hors d'état

de faire ses fonctions, comme on a voulu le faire entendre à son Altesse". Puis le prieur s'en prend "à une action insensée menée par les deux plus misérables" de la commune et demande à l'évêque "à être bon père de ses ecclésiastiques et m'assurer que vous ne souffriez pas qu'on le tourmente mal à propos". Et de conclure : "l'abbé me charge de vous recommander de sa part les intérêts de ce pauvre curé".

3. Épilogue

A la suite de ces événements, le curé BALTHAZAR est maintenu en poste. L'épisode, localement circonscrit, peut cependant être replacé dans un contexte d'ensemble : la montée du curé qui, de personnage sans prestige au XVIIIe siècle, devient un notable au XVIIIe siècle, s'appuyant sur des revenus (21). Une situation qui perdure jusqu'au XIXe siècle. Le curé ne dépend plus de la communauté, il la dépasse, voire la dirige, au même titre que le seigneur (23), du berceau jusqu'à la tombe (24).

Désormais ce n'est plus la communauté qui cherche à s'opposer au curé, mais celui qui dispose d'une parcelle d'autorité, ainsi le prévôt de Lapoutroie avec le curé FLOTTAT (25), épisode relaté par André SCHAER (26) En 1765, le prévôt de Lapoutroie accable le curé FLOTTAT de griefs, contre lesquels celui-ci se défend âprement. Il lui reproche de ne pas dire l'office à heures régulières. A cela le prêtre répond, faisant état de sa santé déficiente. Surtout le prévôt reproche à l'ecclésiastique d'organiser des quêtes à domicile sans son autorisation. FLOTTAT lui fait savoir que l'emploi de cet argent est réservé au culte. Quant au vicaire, il n'hésite pas à traiter le prévôt de "misérable, méritant une bonne fessée".

Inévitablement le conflit dérape. En 1771, le prévôt de Lapoutroie écrit que "le

sieur Flottat et son vicaire ont chacun un chien qu'ils amènent avec eux à l'église. Ces chiens vont pisser contre les bancs et les autels, même jusque dans l'eau bénite que l'on pose devant le chœur pour servir à ceux qui vont aux offrandes des anniversaires".

Dans le Val d'Orbey, la à la fin du XVIIIe siècle (27), tout le monde ne ressemble pas à un ange et l'angélisme ne peut être de mise.

4. Notes

(1) Louis CHÂTELLIER, *Tradition chrétienne et renouveau catholique dans l'ancien diocèse de Strasbourg* (1650-1770), Paris 1981, 530 pages ; et *Religion et piété en Alsace et Lorraine* (XVII^e-XVIII^e siècles), Annales de l'Est, 2003, 303p

(2) Voir le texte de la consécration de l'église de Lapoutroie le 30 juin 1760 par l'évêque de Bâle, publié par Yvette BARADEL dans le Bulletin, n° 22, 2003, p 31.

(3) Nous avons publié quelques exemples de ces familles dans Annuaire de Munster, 1998 (BAUDINOT) Annales des Amis de la Bibliothèque Humaniste de Sélestat, 2000 (DIELL), 2001 (KARCHER), 2003 (Fuchs).

(4) Benoît JORDAN et collaborateurs, *L'abbaye de Pairis dans la haute vallée de la Weiss*, Saint-Dié 1995; 157p et l'article précurseur d'Armand SIMON, "Pairis : 1138-1988", dans Bulletin n° 7, 1988, p 20-40 .

(5) André SCHAER, *La vie paroissiale dans un doyenné alsacien d'Ancien Régime (1648-1789) : le chapitre rural Ultra Colles Ottonis*, Strasbourg 1971, 241 p

(6) Claude MULLER, "Le ciel et les familles.

Le mariage Coudre-Dreux à Lapoutroie le 4 octobre 1756” dans Bulletin, n° 22, 2003, p 33-39. Sur les GORIUS, cf Charles SCHILLINGER, “Joseph Gorius, Comptes de tutelle” dans Bulletin n° 10, 1991, p 49-51

(7) Jacqueline GERY-RIETTE, “Des triplés à Fréland en 1762” dans Bulletin n° 22, 2003, p 18

(8) Francis LICHTLE, “Des forêts du Kalblin aux galères de roi. Vols et larcins dans la vallée de la Weiss au cours de l’été 1730” dans Bulletin n° 22, 2003, p 40-45

(9) Louis KAMMERER, *Répertoire du clergé d’Alsace sous l’Ancien Régime (1648-1792)* Strasbourg 1983, p 11 n° 182. Sur l’église, cf Curé HABIG, “L’église Saint Nicolas du Bonhomme”, dans Bulletin, n° 3, 1984, p 48-58 (l’église de 1757 est consacrée le 4 mai 1787 par le prince-évêque de Bâle en présence des curés Delort et Burger et des cisterciens de Pairis) et Benoît JORDAN, “Les édifices religieux dans le Val d’Orbey de la guerre de Trente Ans à la Révolution Française”, dans Bulletin n° 15, 1996, p 39-51 (incendie de l’église de Lapoutroie de 1750, p 43)

(10) Louis KAMMERER, *Répertoire*, n° 180 et 181

(11) Louis KAMMERER, *Répertoire*, n° 1318

(12) Louis KAMMERER, *Répertoire*, n° 793. Pour comparaison, Jean MATHIEU, *Jean de Martimpresz, curé de Lapoutroie*”, dans Bulletin, n° 22, 2003, p 19-21

(13) A.D.H.R., 2 G1 (dossier de l’officialité d’Altkirch)

(14) ou Savoyard ? Voir Armand SIMON “Les Savoyards du Val d’Orbey au 17 et 18e siècle”, dans Bulletin, n° 2, 1983, p 25-30 (notamment Noël Besson de Mieussy, qui épouse Barbe Miclo en 1691)

(15) Pour comparaison, Claude MULLER, “Les difficultés de la pastorale dans les paroisses de montagne au XIXe siècle : l’exemple du Val de Villé”, dans *Annuaire de la Société d’histoire du Val de Villé*, t15, 1990, p 153-154

(16) Francis LICHTLE, “Les Marco notaires et receveurs seigneuriaux dans le Val d’Orbey”, dans Bulletin, n° 17, 1998, p 19-23 (Joseph Marco, né à Sainte-Marguerite près de Saint-Dié le 12 janvier 1668, prévôt de Sainte-Marie-aux-Mines vers 1700, greffier tabellion du Val d’Orbey en 1713, décédé à Lapoutroie le 29 Mars 1747, époux de Barbe Française Guggenberger).

(17) Catherine et Armand SIMON, “Les maîtres d’école du Val d’Orbey aux XVIIe et XVIIIe siècles”, dans Bulletin, n° 6, 1987, p 34-39 et “Maîtres et maison d’école aux XVIIe et XVIIIe siècles” dans Bulletin, n° 7, 1988, p 45-57. De manière plus générale, voir André SCHAER, *La vie paroissiale...*, p 48-59 (maîtres d’école) et p 59-61 (sacristains)

(18) Sur l’abbaye, citons André HERSCHER, “Des armoiries dans le canton welche”, dans Bulletin, n° 1991, p 17-28; surtout p 27-27 (Pairis et abbés) : Francis LICHTLE, “Les propriétés foncières de l’abbaye de Pairis dans la vallée de la Weiss à la fin de l’Ancien Régime”, dans Bulletin, n° 9, 1990, p 69-73 ; Jean-Luc EICHENLAUB, “Sur les sceaux et cachets de l’abbaye et des abbés de Pairis”, dans Bulletin n° 19, 2000, p 23-31 ; Jean-Jacques WOLFF, “L’archéologie outil de l’histoire de Pairis”, dans Bulletin, n° 16, 1997, p 48-62, surtout p 53-55 (XVIIIe siècle)

(19) Sur le prieur, voir Claude MULLER, “L’abbaye de Pairis dans la première moitié du XVIIIe siècle”, dans *Annuaire de Colmar* 1994, p 77-96

(20) Yvette BARADEL, “Les habitants du

Val d’Orbey et le Conseil souverain d’Alsace (1658-1789)” dans Bulletin, n°12, 1993, p 37-55 et Note de lecture, dans Bulletin, n° 18, 1999, p 116-118

(21) Louis CHÂTELLIER, “Société et bénéfices ecclésiastiques. Le cas alsacien (1670-1730)”, dans *Revue Historique*, t 495, juillet septembre 1970, p 75-98 et “Curé et communauté rurale en Alsace aux XVIIe-XVIIIe siècles”, dans *Les Communautés rurales. Recueils de la société Jean Bodin pour l’histoire comparative des institutions*, Paris 1984, p 471-483

(22) Ainsi l’abbé Charles Jacques Chevallier évoqué par Alexandra GREVILLOT dans Bulletin, n°18, 1999, p 38-46 ; n° 19, 2000, p 66-73 et n° 22, 2003. De manière générale, voir Claude MULLER, *Dieu est catholique et alsacien. La vitalité du diocèse de Strasbourg au XIXe siècle*, Strasbourg 1986, 1209p

(23) Philippe JÉHIN, “Les Seigneurs du Val d’Orbey du Moyen Âge à la Révolution”, dans Bulletin, n° 21, 2002, p 16-21 ; Yvette BARADEL, “Les administrations seigneuriale et royale dans le Val d’Orbey à la fin du XVIIe siècle”, dans Bulletin, n° 22, 2003, p 24-29

(24) Philippe JÉHIN, “Vivre et mourir au XVIIIe siècle à Labaroche”, dans Bulletin, n° 17, 1998, p 12-18 ; “Naître à Labaroche aux XVII et XVIIIe siècles”, dans Bulletin n° , 1996, p 52-64 ; “Se marier à Labaroche aux XVIIe et XVIIIe siècles”, dans Bulletin, n° 16, 1997, p 39-47 “Prénoms et tradition à Labaroche au XVIIIe siècle”, dans Bulletin n° 18, 1999, p 10-18 ; “L’alphabétisation dans le Val d’Orbey au XVIIIe siècle”, dans Bulletin, n° 20, 2001, p 25-29

(25) Jean Georges FLOTTAT, ordonné prêtre

le 10 juin 1724, originaire de Froidefontaine, vicaire à Lapoutroie de 1727 à 1733, curé du Bonhomme de 1731 à 1768 où il succède à Noël Guillaume Balthazar évoqué dans cet article, curé de Lapoutroie de 1768 à 1774, décédé à Lapoutroie le 4 mai 1774, cf Louis KAMMERER, *Répertoire*, p 92, n° 1475. Voir aussi Maria JULLIARD, “Aspects de la vie à Lapoutroie avant la Révolution”, dans Bulletin n° 8, 1989, p 40-44 ; Pierre BALLY, “Les églises de Lapoutroie”, dans Bulletin n° 7, 1988, p 62-64 (reconstruction du chœur par Coudre, p 63) ; pour une période postérieure Fabienne DENIS, “Les peintures de Maurice Denis (1870-1943)” à l’église de Lapoutroie, dans Bulletin, n° 18, 1999, p 93-110

(26) André SCHAER, *La vie paroissiale*, p 149-150

(27) Armand SIMON, “Quelle était la population du Val d’Orbey aux XVIIe et XVIIIe siècles” dans Bulletin n° 1, 1982, p 17-23 (7316 habitants pour le Val d’Orbey en 1776, soit un tiers de la population du comté de Ribeaupierre) ; Hervé PATRY, “Vivre à Orbey aux XVIIe et XVIIIe siècles : Les Patry” dans Bulletin, n° 1, 1982, p 6-16 ; Philippe JÉHIN, “L’agriculture dans le Val d’Orbey au début du XVIIIe siècle”, dans Bulletin n° 11, 1992, p 45-53 ; Lucien JECKER, “Le Val d’Orbey en 1789”, dans Bulletin, n°8/1989, p 45-50 (cite l’hostilité du Conseiller Radius) ; Yvette BARADEL, “Les curés des paroisses du Val d’Orbey dans la révolution (1789-1802)”, dans Bulletin, n°15, 1996, p 65-72

RÉCEPTION D'UN PRÉLAT À LABAROCHE EN 1748

Philippe JÉHIN

Parcourant les registres paroissiaux, le généalogiste trébuche parfois sur un passage qui dénote parmi les monotones actes de baptêmes, mariages ou sépultures. Généralement le chercheur franchit allègrement cet obstacle qui ne lui permettra pas de compléter son arbre généalogique. Il néglige ainsi un fait divers, une anecdote, qui ferait la joie de l'historien qui lui, dédaigne trop souvent ce type de document. Ces textes rarement inventoriés peuvent pourtant constituer une source riche en informations pour l'histoire locale.

C'est ainsi que la longue liste des baptêmes dans les registres paroissiaux de Labaroche (1) est subitement entrecoupée d'un long texte de deux pages rédigé entre le 11 août et le 6 septembre 1748. Le texte se compose de deux parties très inégales : en une demi-page, le curé Maurice MAXIT fait le récit en latin de la visite d'un ecclésiastique et des réjouissances populaires qui l'accompagnent ; puis sur une page et demie, il retranscrit son discours de bienvenue prononcé en français.

Labaroche, un des cinq villages du Val d'Orbey, constitue en effet une enclave francophone de Haute Alsace. Situé à sept cents mètres d'altitude, il surplombe les bourgs viticoles de Turckheim, Ammerschwihr et Kaysersberg. Labaroche est composé essentiellement de fermes dispersées. Le centre du village se blottit autour de l'église Saint Michel, dans un vallon, au pied d'un plateau dominé par les ruines du château du Hohnack. La paroisse de Labaroche se trouve à quelques

kilomètres du pèlerinage de Notre-Dame des Trois-Epis. Sous l'Ancien régime, elle fait partie du chapitre rural Ultra Colles Ottonis qui relève du diocèse de Bâle.

1. Un illustre ecclésiastique

Le 28 août 1748, un hôte de marque vient interrompre les activités quotidiennes des habitants de ce village de montagne. Le curé et ses paroissiens accueillent en grandes pompes Etienne GALLAND (2), abbé du monastère Saint Antoine de Vienne dans la vallée du Rhône, et supérieur général des chanoines réguliers de Saint Antoine, les Antonins. Cet illustre ecclésiastique n'est pas un inconnu pour les habitants. Quinze ans plus tôt, en 1733, il quittait sa fonction de curé de la paroisse de Labaroche qu'il occupa pendant quatre années.

Etienne GALLAND est né à Grenoble en 1689 dans une famille de notables, son père était conseiller et procureur du roi. Il n'a pas encore dix-sept ans quand il prononce ses vœux en l'abbaye de Saint Antoine. En 1720, il demande à son supérieur l'autorisation de se rendre à Marseille, touchée par une terrible épidémie de peste, pour y soigner ses confrères.

De 1729 à 1733, il est curé de Labaroche, paroisse administrée par les Antonins qui desservent le pèlerinage des Trois-Epis voisin. Les habitants auraient préféré un curé résident qui puisse plus facilement visiter les malades et assister les mourants, mais leur demande auprès du curé

doyen en 1684 resta sans effet (3).

Après son départ de Labaroche, Etienne GALLAND est nommé supérieur de la maison de Strasbourg avant de rejoindre la maison-mère de Vienne. En 1747, il devient supérieur général des Antonins et passe les deux années suivantes à inspecter les abbayes de l'ordre. C'est à cette occasion qu'il revient aux Trois-Epis et qu'il effectue cette visite à Labaroche. De retour à Vienne, il décide de réformer l'ordre afin d'y ramener la prospérité morale : *“ faire de l'abbaye une maison de science où se formeront en même temps des prédicateurs, des théologiens, des mathématiciens [...] pour se répandre ensuite dans les diverses maisons de l'ordre ”*. Il fait édicter un nouveau bréviaire pour son ordre, entreprend la reconstruction de l'abbaye de Vienne. Etienne GALLAND rend son âme à Dieu en 1767, mais, malgré son œuvre de réforme, l'ordre des Antonins est supprimé en 1773.

2. L'accueil chaleureux de la population

Le jour choisi pour sa visite n'est pas une date quelconque, il s'agit de la fête de Saint Augustin, patron secondaire des chanoines réguliers de Saint Antoine qui suivent la règle de Saint Augustin. Etienne GALLAND a choisi de célébrer cette solennité dans son ancienne paroisse qui s'est préparée à le recevoir.

Le curé MAXIT et les habitants de Labaroche sont venus à sa rencontre *“ avec une croix allumée et d'autres manifestations de joie comme il convient dans une semblable occasion ”*. L'auteur de ce récit ne détaille pas tous ces signes de fête. Comme il s'agit de démonstrations habituelles, il ne prend malheureusement pas la peine de les décrire. Il est vraisemblable que les paroissiens

endimanchés ont sorti les bannières et ont formé un cortège pour le prélat. La réception se déroule dans une ambiance chaleureuse et surtout bruyante : les cloches de l'église sonnent à toute volée et des hommes tirent des coups de feu en l'air, comme dans un western (4). En revanche, le curé ne précise pas la présence de notables, de représentants seigneuriaux, d'une délégation de moines de l'abbaye cistercienne de Pairis toute proche ou d'habitants des villages voisins.

Cette fête constitue donc un événement surtout local. Elle témoigne aussi des liens privilégiés, d'un certain tropisme de Labaroche vers les Trois-Epis et donc d'une certaine originalité par rapport aux autres communautés du Val d'Orbey, moins dans l'orbite du célèbre pèlerinage alsacien, tout au moins au XVIII^e siècle. Tout le cortège se rend ensuite à l'église Saint-Michel pour la messe.

3. Un discours de bienvenue sous forme de panégyrique

Avant le début de la cérémonie religieuse, le curé MAXIT prononce l'allocution de bienvenue, un véritable panégyrique à l'égard de son prédécesseur qui se trouve être aussi son supérieur général car, comme tous les curés de Labaroche jusqu'en 1773, Maurice MAXIT appartient à l'ordre des Antonins. Il occupe la cure de Labaroche à la suite d'Etienne GALLAND, de 1733 à 1738, puis de nouveau de 1747 à 1750. (5).

“ Quelle joye Mon Révérendissime pour ces habitans de revoir dans votre honorable personne leur ancien pasteur, qui daigne encore se ressouvenir d'eux au milieu des dignités et des honneurs qui l'entourent. Quelle gloire dis-je pour eux, de voir que tandis que les plus grands seigneurs

des premiers prélats du royaume, des gouverneurs de provinces, s'efforcent de vous marquer leur considération et leur estime, vous voulez bien encore honorer vos anciens paroissiens de votre chère présence, et malgré vos travaux et vos plus sérieuses occupations traverser des montagnes pour leur donner cette douce consolation, et cette précieuse marque de votre bienveillance [...]”.

Le discours de bienvenue commence par une belle envolée lyrique, mêlée d'éloges pour le très révérend Etienne GALLAND. Le procédé paraît cependant bien normal envers un supérieur hiérarchique dont on veut souligner l'importance et la notoriété à travers le royaume. Contrairement à ce que laisse supposer le curé MAXIT, le supérieur général des Antonins ne vient pas spécifiquement à Labaroche pour revoir ses anciens paroissiens. Il effectue l'inspection générale de toutes les maisons de l'ordre et séjourne alors au couvent des Trois-Epis.

“ Des larmes de joye couleront aujourd'huy de leurs yeux en reconnaissance d'une telle bonté ; et graveront à jamais dans leur cœur la plus étroite obligation de former des vœux au ciel pour votre prospérité ; et de repandre leurs prières pour votre conservation au pieds de ces autels ou vous avez si souvent prié et peut-être gémy sur leurs propres besoins ... ”.

Le curé MAXIT décrit ainsi de façon emphatique les sentiments et les démonstrations de joie de la population. En revanche, il paraît plus probable qu'Etienne GALLAND ait effectivement montré de la compassion face à l'indigence de ses paroissiens. Labaroche et tout le Val d'Orbey forment une région réputée pour sa pauvreté. En effet, la nature ingrate des montagnes impose trop souvent la misère à ces « Highlanders alsaciens » (5).

“ S'ils n'ont pas eu le bonheur d'être les témoins de tout ce qui vous a rendu

recommandable dans plusieurs provinces, s'ils ne vous ont pas vu comme moy prest a exposer votre vie, donner votre nom et votre signature pour aller confesser les pestiférés dans les lazarets, lorsque la contagion sembloit menacer pour la seconde fois une des plus grandes villes de France [...] ”.

Le curé MAXIT rappelle ici le départ spontané du frère GALLAND en 1720 pour Marseille où sévissait alors la dernière vague de peste d'Europe occidentale. L'épidémie était arrivé par le navire « le Grand Saint Antoine » en provenance de Syrie. Les autorités ne lui avaient pas appliqué de façon rigoureuse la quarantaine réglementaire. La peste frappe à partir du 20 juin mais les médecins ne l'identifient que le 9 juillet. Des fuyards la répandent dans toute la Provence et dans le Languedoc tandis que la ville de Marseille est bloquée trop tardivement. La peste y sévit jusqu'en août 1721 provoquant le décès de la moitié des habitants. Au péril de sa vie, Etienne GALLAND soigne, confesse les pestiférés, mais lui échappe à la contagion contre laquelle on ne savait pas se prémunir.

Après l'évocation de ces hauts faits, de cette abnégation, le curé MAXIT évoque rapidement les fonctions occupées par son supérieur : *“ S'ils ne vous ont pas suivi dans tous les exercices du ministère pastoral pendant plusieurs années partout où votre zèle vous a porté pour le service d'une des premières paroisses de Strasbourg parmi les malades épidémiques : si enfin vous avez tenu voilés à leurs yeux ces rares talents, et ces éminentes vertus qui ont engagé un ordre très distingué à vous choisir pour leur prélat et digne chef : au moins n'ont ils pas perdu de vue cette prudence, cette douceur, ce désintéressement, cette charité, cette candeur d'âme, qu'ils ont autrefois admirée en vous ; ils en font mention parmi eux encore tous les jours et avec bien du respect ; et je puis assurer qu'ils*

raconteront à leurs voisins comme une flatteuse merveille, l'honneur qu'ils reçoivent en ce jour, et que ce dernier trait de votre tendresse transmettra à la postérité la plus reculée le récit de vos vertus et de votre mérite. ”

Le curé MAXIT ne manque pas d'énumérer toutes les qualités qu'il reconnaît à son supérieur : zèle, éminentes vertus, prudence, douceur, désintéressement, charité, candeur d'âme, tendresse. Il en profite aussi pour honorer l'ordre auquel il appartient « un ordre très distingué ». En contrepartie, le curé ne peut offrir que des sentiments qu'il prête à ses paroissiens : respect, reconnaissance et surtout le souvenir perpétuel de leur ancien curé. C'est peut-être pour soutenir leur mémoire qui se montre assez vite défaillante qu'il prend la peine de mettre par écrit son discours et le récit de cette journée dans le registre des baptêmes, véritable archive de la paroisse.

Et pour conclure son discours, il en vient à évoquer sa modeste personne : *“ Heureux mille fois mon Révérendissime si m'efforçant de marcher sur de si dignes traces quelque dépourvu que je sois des qualités nécessaires pour un si honorable mais si pénible emploi, je pouvois espérer de maintenir en eux ces sentiments de vertu et de religion que vous leurs avez si souvent inspirés et vous marquer par mon profond respect et le sincère empressement qui m'anime de mériter l'honneur de votre protection et votre bienveillance. ”*

Pour souligner davantage encore les qualités de son supérieur, le curé MAXIT parle de ses propres insuffisances, de ses imperfections, mais il promet néanmoins de poursuivre l'œuvre de son prédécesseur auprès de ses ouailles. Il termine son discours en rappelant sa totale soumission.

En implorant la protection et la bienveillance du supérieur général, peut-être

songe-t-il aussi à obtenir une nomination dans une autre maison de l'ordre des Antonins. La charge de curé dans un village de montagne à l'habitat dispersé, au climat rude, à la population indigente et rebelle (6) ne présente pas beaucoup d'avantages pour un religieux, certainement déjà âgé.

MAXIT restera deux ans encore à Labaroche avant d'être remplacé par un autre Antonin.

4. Les réjouissances populaires

A ce véritable panégyrique, le prélat répond longuement par des remerciements. Malheureusement, le curé MAXIT n'a pas pris la peine de les retranscrire. Après ces discours de bienvenue, on célèbre la messe en l'honneur de Saint Augustin sur laquelle le curé ne s'étend pas. On peut supposer qu'il s'agisse d'une messe solennelle dite avec tout le faste et la pompe baroque, particulièrement mise en valeur par le rituel hérité du Concile de Trente.

Après l'office, les réjouissances populaires reprennent et s'amplifient. Etienne GALLAND se rend au presbytère où il remet au curé Maxit une somme d'argent à distribuer aux plus pauvres. On offre du vin et du pain aux paroissiens rassemblés devant le presbytère *“ en signe de joie publique ”*. Si cette distribution de pain et de vin rappelle la symbolique religieuse, elle correspond surtout à un acte charitable envers une population démunie. Le vin aidant, l'atmosphère est des plus festives.

Des hommes en armes raccompagnent ensuite le prélat jusqu'au couvent des Trois-Epis et prennent *“ bruyamment congé de lui ”* ; des coups de feu sont tirés en l'air par ces hommes certainement épris de vin et donc

très bruyants. Le départ du supérieur général marque la fin des réjouissances populaires.

5. " Une fête octroyée "

Deux textes d'importance inégale, dissimulés dans les actes de baptêmes d'une petite paroisse rurale relatent la visite d'un prélat et les réjouissances populaires qui l'accompagnent.

Le discours de bienvenue du curé paraît bien dithyrambique, il correspond en fait à un exercice de rhétorique habituel pour un religieux qui accueille le supérieur général de son ordre. Le récit de la journée reste malheureusement laconique et soulève de nombreuses interrogations. Son rédacteur passe sous silence le détail des événements en particulier la messe, les remerciements du prélat l'affluence populaire et les quantités distribuées.

Un témoignage extérieur donnerait certainement une autre vision que l'unique point de vue d'un ecclésiastique. Il apporterait des indices sur les sentiments des paroissiens et leur perception de cet événement villageois.

Cette réception semble bien correspondre à une fête organisée par les autorités religieuses dans le contexte d'un encadrement des fidèles. Avec l'historien Joël Cornette, on peut donc dire que l'on est passé « d'une fête partagée par l'ensemble des habitants [...] à une fête octroyée : le déroulement était décidé par les notables et le peuple était réduit au rang de simples spectateurs »(7).

6. Notes :

(1) JÉHIN Philippe, " Naître à Labaroche aux XVIIe et XVIIIe siècles ", Bulletin de la Société d'Histoire du Val d'Orbey, n° 15, 1996, p. 52-64.

(2) Etienne Galland et non François comme l'indique par erreur Louis Kammerer dans

son Répertoire du clergé alsacien sous l'Ancien Régime. Outre le présent document, le prénom est précisé à plusieurs reprises dans les registres paroissiaux de la propre main du religieux comme pour un baptême le 11 mars 1730 où l'on peut lire la signature complète « Stephanus Galland ». Il est vrai que le prêtre signe généralement les actes en écrivant « Fr. Galland » ce qui a pu induire en erreur Louis Kammerer.

(3) SCHAER André, *La vie paroissiale dans un doyenné alsacien sous l'Ancien régime (1648-1789) : le chapitre rural Ultra Colles Ottonis, Ostheim, 1971.*

(4) « **tonantibus sclopétis** » : littéralement, les esclopètes faisant un bruit de tonnerre. (escopettes ?)

(5) JÉHIN Philippe, " *L'agriculture dans le Val d'Orbey au début du XVIIIe siècle* ", Bulletin de la Société d'Histoire du Val d'Orbey, n° 11, 1992, p. 45-53.

(6) JÉHIN Philippe, " *Libertin ou sorcier, un drôle de paroissien au XVIIe siècle* ", Revue d'Alsace, n° 123, 1997, p. 93-102.

(7) CORNETTE Joël, *L'affirmation de l'État absolu*, Paris : Hachette, 1994, p. 166.

7. Bibliographie :

KAMMERER Louis, *Répertoire du clergé alsacien sous l'Ancien Régime (1648-1792)*, Strasbourg, 1983-1985, 2 vol.

PREVOT M., *Dictionnaire de biographie française*, Paris, 1982, t. 15, p. 189.

SCHAER André, *La vie paroissiale dans un doyenné alsacien sous l'Ancien régime (1648-1789) : le chapitre rural Ultra Colles Ottonis, Ostheim, 1971.*

8. Annexe: Retranscription du texte latin

Novum in terra nostra

Hodie 28 augti festo Sti P.N. augustini in hac Ecclesia sacra mysteria peregit illustrissimus ac Revendissimus dominus Stephanus Galland Abbas incliti monasterii sancti antonii viennensis et totius ordinis canonica Regulari dicti Sti Antonii Superior generalis perpetuus, hujus dictae ecclesiae quondam parrochus.

In ejus gratissimo adventu acceptus fuit a parrocho et omnibus parrochianis cum cruce incensa et aliis vt decet, nolus sonantibus et tonantibus sclopétis.

Ad sanctuarii aditum gratulatoriam habuit orationem parrochus ut infra cui responsum amplum et gratiosissimum dedit amantissimus antistes, et caelebrata missa, praesbiteralem donum ingressus pecunias dedit distribuendas, tunc vina fusa sunt panes ad plebem projecti in signum publicae laetitiae :

post hae reductus fuit ad Tres Spicas cum sclopétariis qui illi salutem tonanter indixerunt.

Sic perorabat parrochus.

Traduction

Du nouveau sur notre terre

Aujourd'hui 28 août [1748], en la fête de notre Père Saint Augustin, en cette église, a accompli les saints mystères le très illustre et le très révérend Dom Etienne Galland, abbé du célèbre monastère Saint Antoine de Vienne et supérieur général et perpétuel de tout l'ordre des chanoines réguliers de saint Antoine, autrefois curé de cette église.

A son arrivée très attendue, il fut accueilli par le curé et tous les paroissiens avec une croix incandescente et d'autres manifestations de joie, comme il convient [dans une semblable occasion], les cloches sonnantes et les armes à feu faisant un bruit de tonnerre.

A l'entrée du sanctuaire, le curé prononça une allocution de bienvenue (voir plus bas) à laquelle le prêtre très aimé répondit longuement par des paroles de remerciements. Après avoir célébré la messe, il entra dans le presbytère et donna de l'argent pour qu'on le distribue ; alors des vins furent ouverts et du pain fut distribué au peuple en signe de joie publique ;

après cela, il fut raccompagné aux Trois Epis par des hommes en armes qui prirent bruyamment congé de lui.

Ainsi écrivait le curé :

[suit le discours de bienvenue du curé Maxit]

Je tiens à remercier M. GARCIN pour ses précieux conseils pour cette traduction.

RENDRE LA JUSTICE DANS LE VAL D'ORBÈY AU XVIII^e SIÈCLE

Yvette BARADEL

Sous l'Ancien Régime, le fondement de toute administration était l'exercice de la justice.

Dans le Val d'Orbey au sommet de la hiérarchie judiciaire se trouvait le bailli, à la fois officier seigneurial et officier royal. Il était aidé par différents auxiliaires nommés par le seigneur.

C'est le fonctionnement de cette administration que nous allons essayer de présenter.

1. Les baillis

1.1. L'installation des baillis

Les domaines des Ribeaupierre étaient répartis en neuf bailliages : Bergheim, Guémar, Heiteren, Jepsheim, Orbey, Ribeaupillé, Sainte-Marie-aux-Mines, Wihr au Val, Zellenberg.

Ces bailliages correspondaient à des seigneuries. Le bailliage du Val d'Orbey était la seigneurie du Hohnack.

D'après les coutumes du Val d'Orbey rédigées en 1513, le seigneur nommait le Prévôt du Val pour rendre la justice au cours

de plaids tenus dans chacune des communautés. Les appels allaient au bailli qui résidait à Ribeaupillé.

C'était encore le cas après 1648 quand l'Alsace entra dans le royaume de France. Entre 1666 et 1685 les plaids étaient présidés par un Prévôt du Val.

Les premiers plaids tenus par un bailli datent de l'année 1688 (1).

C'est en effet au cours de la dernière décennie du XVII^e siècle qu'une nouvelle administration seigneuriale fut mise en place sous la pression du gouvernement royal.

Par un édit royal de mars 1693 la justice devait être administrée "*par des personnes dont l'état soit certain et la probité reconnue*". Par suite les baillis seigneuriaux devaient "*avant que d'en faire aucune fonction se faire recevoir par les officiers de nos cours et juridictions royales de leur choix dans lesquelles lesdites justices sont situées*" (2).

En accordant les provisions de bailli à Mathias Guillaume VOEGTLIN en juin 1687, Christian de Birkenfeld, héritier des Ribeaupierre, rappelait "*qu'il se conformait à la volonté du Roy en établissant des baillis catholiques et gradués*" et il ajoutait "*à charge de se faire recevoir audit office et de prêter serment au Conseil Souverain d'Alsace*" (3).

Désormais la justice était rendue par le bailli dans son bailliage et les appels allaient au Conseil Souverain d'Alsace qui faisait fonction de Parlement. Ce conseil avait été créé en 1657 et installé à Colmar en 1698. Un arrêt de 1680 obligeait tous les seigneurs possessionnés en Alsace à prêter serment de fidélité et à reconnaître le Conseil souverain comme unique juridiction d'appel.

Une autre innovation fut apportée dans l'administration seigneuriale : la vénalité des offices qui existait dans le royaume de France.

Un bailli achetait sa charge. Dominique DOYEN offrait, en 1702, 15 000 livres pour obtenir la charge de bailli du comté de Horbourg et seigneurie de Riquewihr (4).

Le territoire sur lequel s'étendait l'autorité du bailli du Val d'Orbey varia au cours du XVIII^e siècle.

Entre 1686 et 1712, il portait le titre de Grand Bailli du comté de Ribeaupierre c'est à dire qu'il s'occupait de la gestion de tous les bailliages. Mais "*la seigneurie du Hohenac dit Val d'Orbey et celle d'Echery dit Sainte-Marie-aux-Mines séparées par des montagnes qui ne permettent pas à notre bailli de s'y rendre*" obligèrent le seigneur à nommer un bailli particulier en 1689. Ce fut un Lorrain, avocat au parlement de Metz, Dominique DOYEN (5).

En 1699 ce fut à nouveau un grand bailli, François Luc BARTEMAN qui s'occupa du Val.

Mais à partir de 1712, disparut le titre de grand bailli. Le bailli, François Joseph VOILLE, reçut les bailliages de Guémar, Ribeaupillé, Sainte-Marie, Orbey et Zellenberg. Il démissionna de celui du Val d'Orbey en 1727 (6).

Désormais, jusqu'à la Révolution, le bailliage du Val d'Orbey joint à celui de Wihr au Val St Grégoire fut donné au même bailli.

On assiste, semble-t-il, à la mise en place d'un regroupement de bailliages. Le groupe le plus important était l'ensemble Guémar - Ribeaupillé - Sainte-Marie - Zellenberg. Puis c'était les deux ensembles Heiteren - Jepsheim et Val d'Orbey - Wihr au Val St Grégoire. Le bailliage de Bergheim a toujours été provisionné à part.

Le bailliage le plus recherché était celui de Ribeaupillé où se trouvait la chancellerie des Ribeaupierre. On parlait de la promotion de François Antoine LARCHER au bailliage de Ribeaupillé alors qu'il abandonnait les bailliages de Heiteren et

Jepsheim (7).

1.2. Les baillis.

Dix baillis se sont succédés dans le Val d'Orbey entre 1686 et 1789.

Lors de leur nomination, deux étaient conseillers au Conseil souverain d'Alsace, sept étaient avocats à ce même Conseil et un était avocat au parlement de Metz.

Nous connaissons la famille de sept d'entre eux. Six appartenaient à une famille de juristes : président au Conseil Souverain d'Alsace, procureur à ce même conseil, notaire, greffier. Le septième était fils d'un médecin exerçant à l'hôpital royal de Landau.

Sur huit baillis dont nous connaissons la date de naissance, cinq avaient plus de quarante ans et trois moins de trente ans lors de leur nomination.

Celui qui garda le moins longtemps sa charge fut le premier bailli nommé, Jean LE LABOUREUR, qui ne demeura qu'un an. Celui qui la garda le plus longtemps fut Jean Pierre BELGIRA qui, nommé en 1757, resta bailli jusqu'en 1784. Entre les deux les durées ont varié :

5 ans et moins	4 baillis
De 6 à 10 ans	2 baillis
De 11 à 15 ans	2 baillis
Plus de 15 ans	2 baillis

Deux baillis seulement paraissent avoir eu des contacts personnels avec des habitants du Val. Dominique DOYEN, avocat au Parlement de Metz, nommé en 1689 comme "*bailli particulier pour les seigneuries de Hohenack dit Val d'Orbey et d'Echery dit Sainte-Marie*", assistait, en 1690, à Orbey, comme parrain, au baptême de la fille du notaire royal, Jean Claude LOUIS. Il en était de même pour Georges Joseph LICHTENBERGER qui, en 1755, était parrain du fils du sergent seigneurial, Jean Nicolas GRENEZ.

2. Les tribunaux du val

2.1. Les plaids.

Les baillis étaient à la fois juges ordinaires c'est à dire qu'ils jugeaient au civil et au criminel, mais ils étaient aussi juges gruyers c'est à dire qu'ils jugeaient les délits forestiers.

Les procès civils se déroulaient lors des plaids banaux appelés audiences judiciaires durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle. La plupart du temps, le bailli rendait son jugement immédiatement et donnait des amendes.

Ces plaids, héritiers de ceux du XVI^e siècle, se tenaient habituellement dans chaque communauté. C'était le cas en 1668.

Trois eurent lieu à Lapoutroie, deux à Orbey, deux à Fréland et un à Labaroche.

Mais en 1688, quand le bailli commença à les présider, les plaids furent regroupés en quatre jours du 12 au 15 juillet. En 1750 les sept plaids de l'année se tinrent à Orbey et en 1780 les audiences eurent lieu à Lapoutroie.

En dehors de ces plaids existaient les séances de **gruerie**, toujours présidées par le bailli ou par un délégué, le procureur fiscal, et tenues à intervalles irréguliers.

Le bailli était aussi juge au criminel car la seigneurie de Ribeaupierre avait la haute justice. Sur 39 procès criminels qui se sont déroulés entre 1725 et 1789, un tiers, soit treize, se rapportait à des coups et à des meurtres, un autre tiers, soit onze, à des vols. Le reste se répartissait entre trois décès suspects, trois noyades, trois suicides, deux infanticides, un parricide, un empoisonnement, un blasphème et un incendie (8).

2.2. Les auxiliaires du bailli

Les procureurs fiscaux

Le bailli était aidé dans son rôle judiciaire par un procureur fiscal.

Le procureur fiscal préparait les dossiers en faisant des expertises, en recherchant et en interrogeant des témoins. Le bailli pouvait ainsi prendre sa décision "*parties ouyes et le procureur fiscal en ses conclusions*". Ensuite le procureur veillait à l'application des peines, enregistrait les amendes prononcées lors des plaids annaux et des séances de gruerie.

D'après un procureur fiscal il y avait deux types de procureurs fiscaux : ceux qui étaient gradués et ceux qui étaient "*illittérés d'un simple village*" (9).

Dans quelle catégorie se trouvaient ceux du bailliage du Val d'Orbey ? (10)

Sur onze procureurs fiscaux qui se sont succédés de 1682 à 1778, cinq venaient de l'extérieur.

Ceux dont nous connaissons l'origine appartenaient à une famille d'administrateurs ou avaient une formation d'administrateurs.

Claude FINANCE, procureur fiscal autour de 1680, Jean Louis SIMON, procureur fiscal autour de 1720 et Pierre Joseph GORIUS, procureur fiscal autour de 1750 étaient des fils de prévôt. Claude ADAM, procureur fiscal autour de 1695 avait un frère sergent seigneurial. Louis BONNAY, originaire de Soissons avait tout d'abord été commis des domaines, puis sergent royal à Ribeauvillé avant de devenir procureur fiscal en 1690. François Joseph GUGGENBERGER, originaire de Guémar, avait été sergent seigneurial puis royal. Clément PÉRIOLAT, originaire de Rambervillers, avait tout d'abord été sergent seigneurial dans le Val d'Orbey, puis sergent royal à Riquewihr avant d'être procureur fiscal autour de 1768.

On ne peut donc voir en eux des personnages "*illittérés de simple village*".

Les greffiers - tabellions - notaires royaux

Le greffier assistait aux plaids, enregistrait les jugements, les expédiait et les conservait en dépôt. Il était aussi tabellion seigneurial c'est à dire notaire (11).

On compte onze greffiers-tabellions entre 1634 et 1789.

Après la mort de Jean PAULUS de Lapoutroie, greffier-tabellion de 1662 à 1674, s'écoula une période confuse de cinq ans qui fut clôturée par l'arrivée de Dominique MARESCHAL originaire de Lapoutroie, nommé le 20 décembre 1679. Celui-ci fut le premier greffier du Val d'Orbey à acheter une charge de notaire royal qu'il obtint par provisions du 24 juin 1682.

Désormais et jusqu'en 1784 la charge seigneuriale de greffier tabellion fut liée à celle de notaire royal ce qui faisait de l'officier qui les recevait un personnage dans le Val.

A MARESCHAL succéda un ancien garde-magasin aux fortifications de Strasbourg, installé comme praticien à Sainte -Marie-aux-Mines, Jean Claude LOUIS qui exerça ses charges jusqu'à sa mort en 1711 à Orbey. Celles-ci furent reprises par Nicolas LAMOUCHE, greffier-tabellion à Sainte-Marie-Aux-Mines qui ne fit que passer. Il revendit en 1713 sa charge de greffier-tabellion et en 1714 sa charge de notaire royal à Joseph MARCO, prévôt de Sainte-Marie-aux-Mines.

Désormais, et pendant 70 ans, le greffe-tabellionné-notariat appartint à la famille MARCO.

Le père, Joseph MARCO, était originaire de Sainte - Marguerite dans le val de Saint-Dié. Il mourut à Lapoutroie en 1747. Son fils François Joseph Léopold lui succéda.

En 1784 la seigneurie mécontente de la gestion du sieur Marco lui enleva le greffe-tabellionné. Elle nomma, à cette charge, Jean Michel THANNBERGER, bailli de la seigneurie de Saint -Hippolyte en Franche-Comté et greffier-tabellion du comté de Montjoye-Vaufrey. Mais celui-ci la céda rapidement à Urbain MAIRE originaire d'Orbey, sergent royal à Kaysersberg.

Nous ne savons pas comment étaient recrutés ces tabellions. La moitié d'entre eux étaient des étrangers au Val d'Orbey. Trois venaient de Sainte-Marie-aux-Mines : Jean Claude LOUIS, Nicolas LAMOUCHE, Joseph MARCO.

Ces trois tabellions avaient une certaine expérience : praticien, clerc, prévôt de même que leurs successeurs qui ont été commis-greffier, greffier ou sergent royal.

C'était des personnalités dans le Val. Ils étaient riches. Vers 1713 la charge du greffe-tabellionné valait 2 000 livres et celle de notaire royal, 10 000 livres (12). Joseph MARCO laissa une succession de 108 524 livres (13).

Les sergents seigneuriaux.

Au bas de la pyramide judiciaire, les sergents seigneuriaux, connus aussi sous le nom d'huissiers, faisaient appliquer les décisions de justice ce qui n'était pas toujours facile à réaliser.

Leur formation se faisait probablement par apprentissage chez d'autres sergents. "*Il a travaillé dans différentes études d'huissier avec contentement*" écrivait le tabellion MAIRE en réponse à la demande de Jean Baptiste George PETITDEMANGE de Lapoutroie qui voulait être sergent seigneurial (14)

Ils achetaient, eux aussi leur charge. Jean Nicolas GRENEZ versa 600 livres en 1750 (15).

A la veille de 1789, on en comptait trois dans le Val qui s'étaient répartis leur tâche entre trois secteurs : Orbey et Labaroche, Fréland et Le Bonhomme, enfin Lapoutroie (16)

Nous n'avons trouvé aucune nomination officielle. Mais grâce aux registres paroissiaux dans lesquels sont signalées leurs fonctions lors d'événements familiaux, nous avons relevé les noms d'une dizaine de sergents entre 1697 et 1789.

C'était en majorité des habitants du Val. Trois restèrent sergent jusqu'à leur mort et exercèrent leur fonction, l'un pendant 20 ans, les deux autres pendant 50 ans.

Mais être sergent permettait d'accéder à des charges plus gratifiantes.

Claude Clément PÉRIOLAT, originaire de Rambervillers, avait acheté en 1756 l'office de sergent seigneurial du Val. Il se maria en 1757 à Lapoutroie et vendit sa charge en 1758 pour un office de sergent royal à la résidence du bailliage de Riquewihr. On le retrouve à Lapoutroie en 1768 comme procureur fiscal et prévôt. Il démissionna de la prévôté en 1773 et partit en 1776 pour être huissier sergent royal en la juridiction des forts et citadelle de Strasbourg.

Nicolas George MANIÈRE, dont nous ignorons l'origine, lui succéda comme sergent seigneurial en 1768 et comme prévôt de Lapoutroie en 1773 et garda ces deux charges jusqu'en 1789. Cela ne plaisait guère aux habitants de Lapoutroie qui déclaraient que

"le sieur Manière ne peut pas être prévôt et sergent seigneurial en même temps. C'est exposer les habitants à être fouettés de deux verges" (17).

Cette organisation judiciaire vola en éclat au début de la Révolution avec la suppression de la féodalité.

On installa, dans chaque canton, un juge de paix élu dont on n'exigeait aucune compétence juridique spéciale. En 1790, Sébastien PETITDEMANGE, secrétaire-greffier de la mairie de Lapoutroie, fut élu.

3. Notes

ADHR = Archives Départementales du Haut-Rhin.

- 1 - ADHR 3B 1/1 à 1/4
- 2 - LIVET Georges, *L'intendance d'Alsace sous Louis XIV*, 1648-1715, Leroux, Strasbourg, Paris, 1956, p. 729
- 3 - ADHR 1B 929 p. 30
- 4 - ADHR 1B 934 p. 346
- 5 - ADHR 1B 929 p. 199
- 6 - ADHR 1B 951 p. 216 et 938 p. 142
- 7 - ADHR 1B 957 p. 376
- 8 - ADHR 3B Orbey 216-225
- 9 - ADHR 1B 488 (17)
- 10 - Étude à partir de ADHR 1E 83/74-75, comptes communaux de Labaroche et registres paroissiaux
- 11 - Étude à partir de ADHR E 1505, Greffiers et tabellions, collection des titres et actes et 4E, archives du tabellionné seigneurial et notaire royal du Val d'Orbey, introduction
- 12 - ADHR E 1505 cf 11
- 13 - LICHTLÉ Francis, *Les Marco, notaires et receveurs seigneuriaux dans le Val d'Orbey*, Bulletin de la Société d'Histoire du canton de Lapoutroie -Val d'Orbey, n° 17 (1998), p. 19-23
- 14 - ADHR E 1489, Lettre du receveur Maire du 12/07/1789
- 15 - ADHR E 1488
- 16 - Voir n° 14
- 17 - ADHR E 1581, Griefs et plaintes des habitants de Lapoutroie devant le greffier du lieu, juin 1784

4. Annexe les gens de justice

4.1. Les Baillis

Jean Augustin Claude LE LABOUREUR

Né à Paris le 22/05/1667
Fils de Claude Le Laboureur, Premier président au CSA (= Conseil Souverain d'Alsace)
Avocat au CSA
Grand bailli du comté de Ribeaupierre le 20/11/1686 ; Démissionnaire
Avocat général au CSA le 18/06/1687

Mathieu Guillaume VÖEGLIN

Né à Sélestat le 11/04/1631
Fils de Mathieu Voegtlin, greffier de Sélestat
Conseiller au CSA
Grand bailli du comté de Ribeaupierre le 20/06/1687
Mort à Ribeauvillé le 10/12/1693

Dominique DOYEN

Né le 10/08/1641
Avocat au parlement de Metz
Bailli particulier pour les seigneuries de Hohenack dit Val d'Orbey et la seigneurie d'Echery dit Sainte-Marie le 12/11/1689
Reste bailli jusqu'en 1698. Démissionnaire
Bailli à Ribeauvillé en 1693
Bailli du comté de Horbourg et de la seigneurie de Riquewihr le 4/07/1702
Conseiller au CSA le 17/08/1704
Mort à Colmar le 16/04/1719

François Luc BARTMANN

Né le 16/02/1672
Avocat au CSA
Grand bailli du comté et seigneurie de Ribeaupierre le 3/04/1699
Grand gruyer de la comté de Ribeaupierre, terres et seigneuries de Hohenack et des bailliages de Guémar, Zellenberg, Sainte-

Marie-aux-Mines, Wihr au Val de Saint Grégoire, Heiteren, Val d'Orbey et autres lieux le 8/02/1704. Démissionnaire
Conseiller au CSA le 16/09/1712

François Joseph Voille

Né en 1667. Fils de Maurice Voille, receveur de la ville d'Altkirch, puis notaire royal, puis bailli de Landser.
Conseiller au CSA
Bailli et gruyer dans les bailliages de Ribeauvillé, Sainte-Marie, Orbey, Zellenberg, Guémar le 30/09/1712.
Démissionnaire pour la charge de bailli du Val d'Orbey en 1727.
Garde la charge de gruyer jusqu'en 1736
Mort à Ribeauvillé le 9/05/1743

Philippe Étienne LARCHER

Né à Colmar le 7/01/1703. Fils de Philippe Larcher, procureur au CSA
Avocat au CSA
Bailli du Val d'Orbey, seigneurie du Hohenack et dépendances le 9/01/1728
Bailli de Heiteren, Wihr au Val Saint Grégoire et Jebnheim le 28/05/1729
Bailli du village de Schoppenwihr le 29/11/1731
Mort à Colmar le 19/08/1733

Jean Thiébaud HAMBERGER

Né à Ammerschwihl le 10/02/1691. Fils de Jean Thiébaud Hamberger, greffier-syndic.
Avocat au CSA
Bailli du Val d'Orbey, seigneurie du Hohenack et bailli de Wihr-au-Val St Grégoire et gruerie le 19/09/1733
Bailli de la seigneurie, montagne et château de Schwartzenbourg le 15/09/1734
Gruyer dans le Val d'Orbey le 24/04/1736, charge abandonnée par François Joseph Voille
Mort le 31/03/1753

Georges Joseph LICHTENBERGER

D'une famille de Ribeauvillé
 Avocat au CSA
 Bailli du Val d'Orbey, seigneurie du Hohenack et de Wyhr-au-Val de St Grégoire le 25/06/1753
 Bailli de Ribeauvillé, Zellenberg, Guémar et Sainte-Marie-aux-Mines le 21/10/1757
 Démissionnaire du bailliage du Val d'Orbey

Jean Pierre BELGIRA

Né le 15/08/1709. Fils de Jean Baptiste Belgira, médecin de l'hôpital royal de Landau
 Avocat au CSA
 Bailli d'Heiteren et Jepsheim le 1/07/1743
 Bailli de Schoppenwihr le 16/05/1749
 Bailli du Val d'Orbey et de Wihr-au-Val de St Grégoire le 21/10/1757
 Mort en 1783 ou 1784

Jean Baptiste François LARCHER

Né à Colmar le 14/02/1734. Fils de Philippe Etienne LARCHER, bailli d'Orbey
 Avocat au CSA
 Bailli du château de Weckenthal le 17/06/1774
 Bailli de la seigneurie de Pulversheim le 10/10/1775
 Bailli du Val d'Orbey et de Wihr-au-Val de St Grégoire le 25/04/1784
 Bailli de la seigneurie de Bergheim le 28/08/1788
 Mort à Colmar le 17/08/1793

4.2. Les Procureurs Fiscaux**Claude FINANCE**

Né à Lapoutroie le 5/07/1651.
 Fils de Claudel Finance, prévôt du Val.
 Marié à Lapoutroie avec Marguerite Lemaire le 17/01/1673
 Attesté en 1682 et 1683
 Mort à Lapoutroie le 13/03/1683

Louis BONNAY

Originaire de Soissons en Picardie.
 Commis des domaines à Brisach.
 En 1686 sergent royal «dans la comté de Ribeaupierre»
 Attesté comme procureur fiscal et receveur du Val d'Orbey en 1691.

Claude ADAM

Né à Orbey le 3/11/1666.
 Fils de Claude Didier Adam
 Greffier-tabellion du Val d'Orbey le 2/05/1689
 Attesté comme procureur fiscal, 1690 -1699
 Mort à Orbey le 8/02/1699

Antoine SERVANTOUT

Né à Orbey le 11/04/1673.
 Fils d'Antoine Servantout
 Marié à Orbey avec Odile Anthoine le 2/02/1700
 Attesté en 1701
 Mort à Orbey le 26/02/1717

Jean Jacques HELLUY

Attesté de 1706 à 1708

Jean Louis SIMON

Originaire du Bonhomme.
 Fils de Joseph Simon prévôt du Val
 Marié à Fréland avec Catherine Salomé Perdrix le 12/01/1711
 Attesté de 1712 à 1728
 Mort à Orbey le 26/12/1729

François Joseph GUGGENBERGER

Fils de Melchior Bernard Guggenberger de Guémar
 Attesté comme sergent seigneurial, de 1715 à 1718.
 Frère de Françoise Guggenberger, épouse du notaire royal Joseph Marco.
 Attesté comme procureur fiscal, 1729 - 1742
 Attesté comme sergent des Eaux et Forêts du Val d'Orbey en 1743

Pierre Joseph GORIUS

Né à Fréland le 28/03/1699.
 Fils de Jean Gorius, prévôt de Fréland
 Attesté procureur fiscal de 1746 à 1766
 Mort à Fréland le 2/09/1779

Clément PÉRIOLAT

Né à Rambervillers le 19/01/1727
 Marié à Lapoutroie avec Élisabeth Schielen d'Ammerschwihl le 31/05/1757
 Attesté sergent seigneurial au Val d'Orbey en 1756 et 1757 .
 Sergent royal à la résidence du bailliage de Riquewihr et seigneurie d'Horbourg le 29/09/1758.
 Attesté procureur fiscal de 1767 à 1769
 Prévôt de Lapoutroie le 19/01/1768

Louis VAILLANT

Attesté procureur fiscal de 1772 à 1778

Jean Georges Joseph GRENEZ

Né à Lapoutroie le 25/04/1755.
 Fils de Jean Nicolas Grenez sergent seigneurial au Val d'Orbey
 Attesté procureur fiscal-commis, 1778 - 1783

4.3. Greffiers Tabellions Notaires Royaux**Demenge PAULUS**

Attesté de 1634 à 1657
 Mort à Lapoutroie comme prévôt du Val le 20/09/1669

Jean PAULUS

Fils de Demenge Paulus, prévôt du Val
 Marié à Lapoutroie avec Odile Simon du Bonhomme le 27/09/1661
 Attesté tabellion de 1657 à 1674

Ignace BARTH

Attesté greffier-tabellion en 1675 et 1676

Dominique MARESCHAL

Greffier et tabellion du Val d'Orbey le 20/12/1679
 Notaire royal le 24/06/1682
 Mort à Lapoutroie le 13/01/1689

Claude Didier ADAM

Né à Orbey le 3/11/1666.
 Fils de Claude Didier Adam
 Greffier-tabellion le 2/05/1689.
 Puis procureur fiscal

Jean Claude LOUIS

Garde-magasin aux fortifications du Roi à Strasbourg
 Praticien et bourgeois de Sainte-Marie-aux-Mines en 1689
 Notaire royal à la résidence du Val d'Orbey le 7/07/1689
 Greffier-tabellion le 2/01/1690
 Mort à Orbey le 12/02/1711

Nicolas LAMOUCHE

Né le 3/04/1684
 Étudiant en philosophie en 1704
 Clerc au Conseil Souverain d'Alsace en 1706
 Greffier-tabellion seigneurial de Sainte-Marie-aux-Mines
 Greffier-tabellion du Val d'Orbey le 18/02/1711
 Notaire royal le 17/07/1711
 Vend sa charge de greffier-tabellion à Joseph Marco le 25/11/1713

Joseph MARCO

Né à Sainte-Marguerite dans le Val de Saint-Dié le 12/01/1681
 Prévôt de Sainte-Marie-aux-Mines, receveur de la seigneurie du Hohnack.
 Greffier-tabellion le 4/11/1713
 Notaire royal le 31/10/1714
 Mort à Lapoutroie le 31/03/1747

François Joseph Léopold MARCO

Né à Lapoutroie le 27/05/1723.
Fils de Joseph Marcot, notaire royal et greffier
Commis-greffier le 18/09/1747 puis greffier
Notaire royal le 27/09/1747
Le seigneur retire le greffe à Léopold Marco le 16/08/1784
Exerce ses fonctions de notaire jusqu'à la Révolution

Jean Michel THANNENBERGER

Greffier-tabellion du comté de Montjoie-Vaufrey
Greffier-tabellion du Val d'Orbey le 17/08/1784.
Abandonne sa fonction en 1785

Urbain MAIRE

Né à Orbey le 13/03/1743.
Fils de Joseph Maire, laboureur
7/02/1770 sergent royal à Kaysersberg
Abandonne sa charge le 7/01/1773
Huissier royal à Barr
Sergent royal à la résidence de Sélestat le 11/03/1778
Huissier, sergent royal à Colmar
Sergent royal à Kaysersberg le 1/12/1779
Greffier-tabellion du Val d'Orbey en janvier 1785

4.4. Sergents Seigneuriaux

Joseph ADAM

Né à Orbey le 8/01/1671.
Fils de Claude Didier Adam
Marié à Orbey avec Nicole Husson le 10/11/1693
Attesté de 1697 à 1717
Mort à Orbey le 13/06/1717

Joseph ADAM

Né à Orbey le 21/04/1700.
Fils de Joseph Adam, sergent seigneurial

Marié à Orbey avec Catherine Ducray, fille de Jean Ducray,
Prévôt d'Orbey le 27/06/1729
Attesté de 1720 à 1767
Mort à Orbey le 14/05/1767

François Joseph GUGGENBERGER

Attesté de 1715 à 1718
Sergent royal de la ville d'Issenheim le 10/04/1727. Voir procureur fiscal

Joseph MAIRE

Né à Lapoutroie (Hachimette) le 23/03/1712
Sergent seigneurial du Val d'Orbey le 12/01/1739.
Résigne sa charge le 3/11/1749
Prévôt de Lapoutroie le 13/05/1750
Mort à Lapoutroie le 9/01/1792

Jean Nicolas GRENEZ

Né à Orbey le 25/02/1721
Marié à Lapoutroie avec Jeanne Marguerite Richard, fille de Jean Nicolas Richard, marchand fermier du magasin à sel, le 22/09/1750
Sergent seigneurial du Val d'Orbey le 13/07/1750
Mort à Lapoutroie le 21/04/1788

Claude Clément PÉRIOLAT

Sergent seigneurial du Val d'Orbey le 22/11/1756. Voir procureur fiscal

Nicolas George MANIÈRE

Attesté de 1773 à 1789
Prévôt de Lapoutroie le 21/08/1773

Valentin MAIRE

Attesté de 1774 à 1788
Sergent royal en la ville de Kaysersberg le 26/03/1789

UN MÉTIER À RISQUE AU XVIII^e SIÈCLE : L'OFFICE DE SERGENT SEIGNEURIAL

Yvette BARADEL

VALENTIN MAIRE était sergent seigneurial dans le Val d'Orbey durant les années 1774 - 1788.

Pour se protéger d'un délinquant contre lequel « il avait fait quelques poursuites », il dut se défendre avec un fusil. Son adversaire fut blessé et mourut peu après.

Valentin Maire sollicita une lettre de rémission pour obtenir le pardon royal. Elle lui fut accordée.

Cette lettre se trouve aux Archives Départementales du Haut-Rhin dans le fonds du Conseil Souverain d'Alsace, 1 B 944, page 382.

Rémission à Valentin Maire.

Louis par la Grace de Dieu, Roy de France et de Navarre, à tous presens et à venir Salut

Nous avons reçu l'humble supplication de Valentin Maire, sergent seigneurial du lieu d'Orbey, faisant profession de la Religion Catholique Apostolique et Romaine, contenant que la nuit du vingt deux décembre dernier, Jean George Miclo, contre lequel il avait fait quelques poursuites en sa dite qualité, après avoir passé une grande partie de la journée au cabaret, vint frapper avec une bûche à la porte et sur les volets de la maison du suppliant, qui craignant les suites de ces excès d'emportement, tira son fusil chargé de

quelques grains de poudre, dans l'intention d'intimider ledit Miclo qui effectivement rentra au cabaret.

Le suppliant voulant parer à une seconde attaque, fut demander du secours au prévôt d'Orbey qui lui envoya deux hommes de garde, lesquels au lieu de roder à l'entour de la maison du suppliant, se retirent au cabaret où était Miclo, qui voyant ces hommes occupés à boire, sortit et revint une seconde fois assaillir la maison du suppliant, qui lâcha une seconde fois son fusil chargé de poudre, ce qui força Miclo à se retirer encore au cabaret; le suppliant se retourna de nouveau chez le Prévôt et se plaignit du peu de vigilance de la garde; le Prévôt donna au suppliant du plomb pour charger son fusil.

A peine le suppliant fut-il rentré chez lui, que Miclo vint pour la troisième fois à la charge. Il était déjà parvenu à casser les volets et les fenêtres Et comme il se disposait à entrer dans la maison, le suppliant craignant sa fureur, voulant d'ailleurs mettre ses jours, ceux d'une femme enceinte et de quatre enfans en bas âges à l'abri des violences et des emportements de Miclo, il lâcha son fusil chargé de plomb dans l'intention de le frapper au bras. Il eût le malheur de lui faire une blessure qui l'obligeât à renoncer à son dessein, mais par une suite de ses excès de débauche lui occasionna la mort, environ vingt et un jours après.

Dans ces malheureuses circonstances les juges du lieu ayant informé, ils auraient décrété de prise de corps le suppliant qui craignant la rigueur des loix, a pris le parti

de s'absenter et il n'oserait se représenter sans nos lettres de grace, remission et pardon lesquelles il nous a très humblement fait supplier de lui accorder.

A ces causes, voulant préférer miséricorde à la rigueur des loix, Nous avons audit Maire, quitté, remis, pardonné et par ces présentes signées de nôtre main, quittons, pardonnons et remettons de nôtre grace speciale pleine puissance et autorité royale, le fait tel qu'il est cy dessus exposé, avec toutes

peines amendes et offenses corporelles, civiles et criminelles, qu'il peut avoir pour raison de ce encourus envers nous et justice, mettons au néant tous décrets, défauts, contumaces, sentences, jugements et autres, si aucuns s'en sont ensuivis; le mettons et restituons en sa bonne renommée et en ses biens non d'ailleurs confisqués, satisfaction préalablement faite a partie civile si fait n'a été et s'il y eschet, imposons sur ce silence perpétuel à nôtre Procureur Général, ses substituts, presens et à venir et à tous autres.

Si donnons en mandement à nos amés et féaux conseillers, les gens tenant nôtre Conseil Souverain d'Alsace à Colmar, que du contenu en nos presentes lettres de

Grace, Remission et pardon, ils fassent jouir et user ledit suppliant, pleinement, paisiblement et perpétuellement, cessant et faisant cesser tous troubles et empêchement contraires.

A la charge pour le suppliant de se mettre en état de vous présenter lesdites présentes pour leur entherinement dans le délai de trois mois a peine d'être déchû de l'effet d'icelles.

Car tel est notre plaisir; et afin que ce soit chose ferme et stable et a toujours, nous avons fait mettre nôtre scel aux dites présentes.

Fait à Versailles au mois d'avril l'an de grace mil sept cent soixante et dix huit et de notre règne le quatrieme.

Signé Louis et sur le reply par le Roy signé le prince de Montbarey avec paraphe. Visa, vû et signé Miromesnil

Registré suivant l'arrêt du 8 mai 1778

Nota Bene : L'orthographe du texte a été conservée

FRÈRE JOSEPH ET LE CANTON WELCHE

Gilbert MICHEL

Lieu de pèlerinage ou d'excursion par excellence, la plupart des Welches de plus de cinquante ans ont sans doute été au moins une fois dans leur vie à Ventron, à l'ermitage du Frère Joseph.

1. Qui est "Frère Joseph" ?

Pierre Joseph Formet est né le 07/02/1724 au hameau de Lomontot, Haute-Saône, où son père était sabotier. Au décès de sa mère en 1738, Joseph quitte la maison familiale pour devenir ouvrier agricole. Puis, il s'engage dans l'armée et participe à la guerre de Succession d'Autriche. En parcourant la Bohême, il est frappé par l'extrême piété populaire qui y règne, et décide, à son retour, de mener une vie pieuse et solitaire dans un lieu retiré. S'il choisit la montagne dominant le village de Ventron, c'est que les villageois l'accueillirent avec sympathie et l'entourèrent d'affection. En 1757, ils l'aidèrent à bâtir sa chapelle et son modeste logis accolé. (1,2)

2. Frère Joseph et Pairis

C'est en 1776 qu'il quitte Ventron pour venir se fixer à l'abbaye de Pains. Mais sa vie trop édifiante constituait une remontrance permanente à ces moines dont le laisser-aller était devenu notoire et l'on avait préféré se débarrasser de lui.(2)

Il est clair que l'arrivée de Frère Joseph à Pains coïncide avec une période de prospérité. Il n'est que de lire une

commande faite à l'occasion d'une première messe : «Quelques paires de dindonneaux si vous en trouvez à Colmar ; des poulets à rôtir, on en trouve des petits ici de temps à autre ; tâchez d'avoir un bon morceau de gibier, un bon gigot de mouton et un filet de bœuf, quelques jardinages et un morceau de saumon. On vous enverra une boîte pour quelques sucreries ; de la semoule, du riz, des amandes et des citrons, quelques morceaux de citronnades et un peu de fleurs de muscade. » (3)

Quant aux mœurs : «L'abbé Eggs branle au manche et me paraît un enfant un peu gâté, aimant trop ses aises et ayant de la peine à se soumettre à quoi notre état nous astreint.» (3)

3. Le passage de Frère Joseph dans le canton.

Avant de rejoindre Ventron, Frère Joseph fit sans doute plusieurs haltes, dont certaines sont signalées dans le paysage et gravées dans la mémoire collective.

À proximité de Pairis

Selon les dires des anciens, en quittant l'abbaye. Frère Joseph se serait arrêté près d'un rocher non loin de Pairis, dans la forêt. Cette roche, c'est "**la roche de Frère Joseph**" dans la mémoire collective. Il aurait aussi fait un petit toit de branchage tout contre le rocher pour se protéger. Il n'y serait resté que quelques jours.

Accès:

Prendre la route qui conduit à Pairis depuis Orbey. Entre la ferme hélicicole et le restaurant, prendre le chemin de terre sur la gauche sur environ 500 m, en forêt. À la sortie de la forêt, on arrive à un petit vallon constitué de prairies. Traverser le petit pont et prendre sur la gauche sur environ 100 m. La roche se trouve au-dessus du chemin à une dizaine de mètres, à la lisière de la forêt. En contrebas se trouve l'emplacement d'un ancien étang d'élevage de truites construit par les moines, et dont on aperçoit encore bien la digue. Le pré en amont de cet étang est appelé «le pré des étangs» ou «Weiermat» ou, en patois, «Wèrmat» ou «pré de-z-èchtang»

On peut encore apercevoir les vestiges de la vanne de remplissage de l'étang. Sur les murets de pierre a été aménagé un pont. Le ruisseau d'alimentation provient du Lac Noir. Ce ruisseau se scinde en deux branches en amont, l'une traverse Weiermat, l'autre aboutit à l'auberge Gander.

M. Geitzenlichter, né en 1925, se rappelle que, dans son enfance, les pensionnaires de l'hospice venaient se recueillir auprès de cette pierre. C'est sa grand-mère, née en 1869, qui lui avait montré l'emplacement de la roche et lui avait raconté ce qu'elle tenait elle-même de sa grand-mère, à savoir que les pensionnaires occupés aux travaux de fauchage ou de fanage sur les prés de l'abbaye qui jouxtent l'étang, venaient se reposer et prier à côté de la roche.

À Labaroche.

Frère Joseph aurait séjourné à Moreyfontaine, dans une forêt ayant appartenu à un certain Blaise. Il y aurait un amas de pierres, vestiges du bivouac de Frère Joseph. Un voisin qui l'avait reconnu, l'avait entrepris à propos du mauvais temps qui persistait. Frère Joseph aurait répondu :

«C'est le temps du Bon Dieu aussi, mais c'est pas le sien le plus beau. (4)»

Frère Joseph mourut à Ventron le 30 avril 1784, sa mort fut ressentie avec tristesse. Il fut inhumé au cimetière de Ventron. Il a été déclaré «vénérable» par Léon XIII en 1903. (1)

Au début du siècle dernier, se rendre à Ventron, à pied, en pèlerinage, à l'occasion de la St Joseph, était chose courante dans le canton welche. Frère Joseph était particulièrement vénéré à Labaroche et à Orbey.

4. Sources

- Monsieur Robert GELTZENLICHTER, originaire de Pairis, d'après le récit de sa grand-mère.
- Monsieur Émile PARMENTIER, Orbey
- Monsieur René PRUD'HOMME (La Goutte), de Labaroche, d'après les récits de Victor CLAUDEPIERRE.

5. Bibliographie

- (1) J.-F. MICHEL *Ermitages et monastères des Vosges*, Collection Art et tourisme
- (2) *Ermitage du Frère Joseph*, Ventron, Vosges, Éd. S.A.E.P. Ingersheim, 1981
- (3) Société d'Histoire du canton de Lapoutroie -Val d'Orbey, *L'abbaye de Pairis dans la haute vallée de la Weiss*, Imprimerie ICMA, Saint-Dié, 1995.
- (4) Gilbert MICHEL, *Labaroche, mémoire retrouvée*, Éditions Reber, 1997

6. Illustrations

- Le lieu-dit « Wèrmat » à Pairis. Photo G. MICHEL, 2003.
- La Roche du Frère Joseph. Photo G. MICHEL, 2003.



Le lieu-dit "Wèrmat" où se trouvait l'étang de l'abbaye de Pairis. On distingue encore la digue et la bonde. Selon certaines personnes, il y aurait eu trois étangs à cet endroit
Photo G. MICHEL 2003



La Roche du Frère Joseph, au lieu-dit "Wèrmat" à Pairis
Photo G. MICHEL 2003

UN PROJET DE RESERVOIR D'EAU À L'ÉTANG DU DEVIN .

Lucien JECKER

1. L'eau est indispensable à toute vie .

Voilà quelques années nous compatissions aux pénuries d'eau du Sahel africain et soutenions les efforts des ONG et autres organisations charitables qui y foraient des puits pour la population indigène. Et puis ...vint la canicule de l'été 2003 et , en Alsace , un automne doux et sec , asséchant les sources et entraînant bien des conséquences : défense d'arroser les jardins au jet , de laver les voitures , pas de récolte de regain dans les prés desséchés ... et que d'exploitations agricoles et même de villages livrés aux pénuries d'eau .

L'approvisionnement en eau a été de tout temps une priorité pour nos populations ... et les droits d'eau ont fait l'objet de nombreux actes et accords ... et de disputes entre voisins !

Ainsi le dossier 7 S 311 des Archives départementales livre le différend survenu en août 1808 entre deux habitants de Labaroche à propos de l'alimentation en eau de leurs maisons. François Mathis avait fait des recherches durant près de dix ans sur ses terrains, creusant « à 15 ou 20 pieds de profondeur en avant dans la montagne » sans résultat. Un de ses voisins, Augustin Florance , avait été plus heureux que lui et trouva une source suffisante sur un terrain communal . Cette eau « coulant simplement dans une rigole , sans être contenue dans des tuyaux » passait au-dessus de la maison de Mathis dont l'habitation fut incommodée par l'humidité . Il demanda alors à Florance

de partager l'eau , ce qui fut refusé . Il fallut un arrêté préfectoral du 18 novembre 1808 pour qu'une chambre de fontaine soit prévue « où les deux parties prendront l'eau au moyen d'un tuyau de 5 cm de diamètre. »

2. Le projet de 1847

A Lapoutroie , l'approvisionnement de la localité en eau a aussi soulevé bien des problèmes , en 2003 comme autrefois .

Ainsi , en 1847 , il y fut question de transformer l'Étang du Devin en un réservoir destiné à l'irrigation des prés . La Commission communale pour l'amélioration des terrains communaux avait émis ce désir et son rapport fort important fut soumis au Conseil municipal.

Parmi les divers souhaits exprimés intéressons-nous à celui qui concerne notre Étang du Devin . Il est à relever d'abord qu'à cette époque-là les industriels de la vallée projetaient l'endiguement des lacs d'Qrbey pour en faire des réservoirs , malgré l'opposition des cultivateurs ... mais la puissance économique des fabricants allait l'emporter.

Que dit ce long rapport de 1847 ?

« Nous croyons surtout appeler votre attention sur le vallon de l'Étang du Devin; là les eaux sont abondantes et le terrain propre pour être converti en bonnes prairies . Vous en avez l'expérience puisque l'hectare de pré que la commune y a fait faire il y a 10 ans avec 1 800 F est loué en moyenne au-delà de 200 F , soit plus de 10 % ...

Comme l'indique son nom , cet entonnoir n'était qu'un étang desséché de nos jours dans le but d'en faire une tourbière ou une prairie. Mais le dessèchement est imparfait : la tourbe que l'on en retire , d'une qualité inférieure: les herbes qui y naissent sont pour la plupart vénéneuses et il nous a semblé qu'il serait infiniment plus avantageux de faire de cet entonnoir un étang dont la destination serait d'être un réservoir propre à recevoir et conserver les eaux des pluies et de la fonte des neiges et celles qui proviennent des sources qui y jaillissent depuis l'automne jusqu'au mois de mai »

Le Conseil municipal , dans sa séance du 5 novembre 1847 , après bien des réserves « décide que l'Étang du Devin soit rendu à son premier état en construisant un barrage capable d'y contenir, à l'époque de l'abondance des eaux , toutes celles provenant des sources qui en découlent pour , lors des sécheresses et lors des besoins de l'agriculture pour l'irrigation de ses propriétés , cette eau s'échappe par une écluse pratiquée à cet effet dans la chaussée. »

Il précise aussi : « En respectant les droits acquis des propriétaires inférieurs , tout en veillant à ce que les travaux entrepris dans un intérêt communal et agricole ne tournent pas au profit des industriels usiniers »

Le Maire de Lapoutroie était bien sceptique quant à ce projet , vu sa lettre au Préfet en 1846 et ses remarques au cours de la même séance du 5.11.1847 . Il y appelle l'attention du Conseil sur la nécessité de s'occuper encore du projet de construction du nouveau presbytère, projet dont les plans et devis sont depuis longtemps approuvés .

Le beau projet de réservoir est donc abandonné par le Conseil municipal .

3. Le projet de 1861

Mais le 10 novembre 1861 , Jean-Baptiste Petidmange , ancien notaire de Lapoutroie, **relance le projet** et le soumet au Préfet du Haut-Rhin par une pétition du même jour . Il propose « d'exécuter à ses frais l'endiguement de l'Étang du Devin , se réservant naturellement des avantages précieux : jouissance d'un terrain communal et servitude de prise d'eau . »

Saisi par le Préfet , le **conseil municipal**, le 26 novembre 1861 , étudie ce projet « pour la création d'un réservoir d'eau à l'Étang du Devin , pour l'irrigation des terrains communaux et de la ferme du bureau de bienfaisance avec servitude de prise d'eau pour l'irrigation de ses propriétés de la Basle du Bois ...jouir en cas d'exécution des travaux pendant une période de 18 ans, moyennant un fermage annuel de 80 F, d'environ 12 ha de terre dont le tiers serait converti en prairie irrigable » . Les conseillers émettent un avis favorable en vue d'autoriser Jean-Baptiste Petidmange à faire faire les études et travaux et demandent au Préfet de désigner l'ingénieur qui devra faire les études et diriger les travaux .

L'enquête publique demandée par arrêté préfectoral du 13 mai 1862 ne soulève aucune observation et le Maire , par lettre du 6 juin 1862 est d'avis d'autoriser M. Petidmange à faire faire les études . Le 5 mai 1863 l'on procède à une visite des lieux avec les propriétaires intéressés . Le procès-verbal de cette réunion est fort intéressant : « La vallée du Grand Trait est terminée par un vaste entonnoir qui présente une superficie de 3 ha environ à la partie inférieure et de 9 à 10 ha suivant la ligne de faite . C'est cet entonnoir qui constitue ce qu'on appelle l'Étang du Devin , lequel est actuellement barré par une digue en terre appelée la chaussée qui présente 10,40 m de largeur et 30,40 m de

longueur . Les propriétaires riverains de la colline de l'Étang du Devin prétendent avoir des droits aux eaux provenant de cette colline et du bassin de l'Étang du Devin , suivant partage arbitral du 6 août 1806 qui est joint au dossier . »

Un projet de règlement est établi le 2 octobre 1863 .

Va-t-on vers une réalisation ?

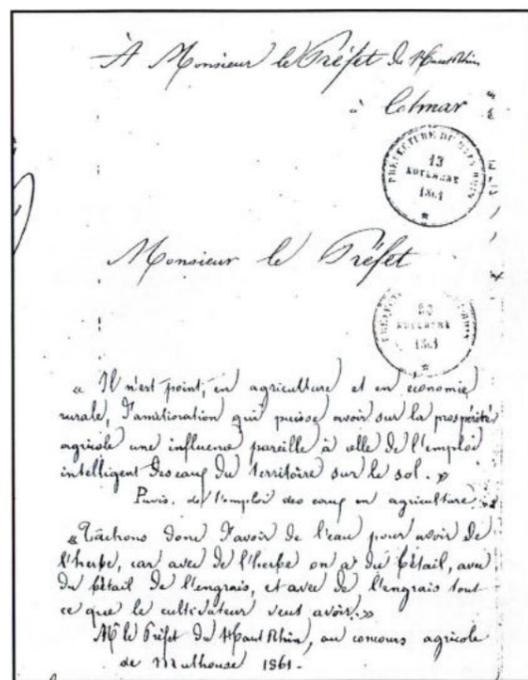
Le 10 août 1864 , le pétitionnaire renonce à son projet et l'explique : « Cet endiguement serait d'intérêt général ; un seul ne devrait pas en supporter les charges. Quand je m'adresse aux propriétaires inférieurs pour concourir avec moi à cette dépense , ils me répondent ne pouvoir , ni vouloir créer un réservoir à leurs frais au profit des industriels... »

4. Source.

Dossier 7 S 313
des Archives départementales du Haut Rhin

5. A consulter également :

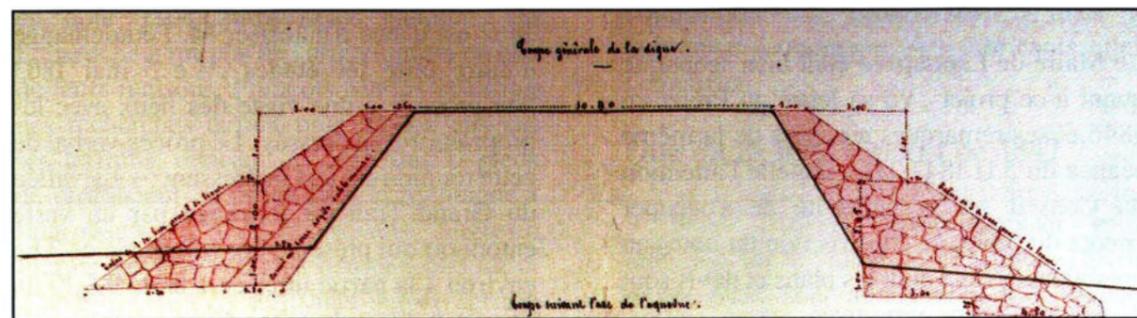
JÉHIN Philippe, *L'Étang du Devin ; l'exploitation d'une tourbière au XIXème siècle*, dans le Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey , N°13, 1994 , pages 49 -57.



Lettre de Jean-Baptiste PETITDEMANGE au Préfet du Haut-Rhin, ADHR 7 S 313

6. Illustrations

- Lettre de Jean-Baptiste PETITDEMANGE au Préfet du Haut-Rhin, A.D.H.R., 7 S 313
- Coupe générale de la digue, Photo Patrice TSCHIRRET, ADHR 7 S 13.



Coupe générale de la digue
Photo Patrice TSCHIRRET, ADHR 7 S 13

FESTIVITÉS RELIGIEUSES À ORBEY ET LAPOUTROIE EN 1904

CÉLÉBRATION DU CINQUANTENAIRE DE LA PROCLAMATION
DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Philippe JÉHIN

1. Le dogme de l'immaculée conception

Selon la foi catholique, la Vierge Marie a été préservée du péché originel. Cette immunité absolue est appelée Immaculée Conception. Cette croyance s'appuie sur une très ancienne tradition de l'Église qui trouve son fondement dans la salutation de l'archange Gabriel à Marie. Dans la première moitié du XIXe siècle, plusieurs théologiens suggèrent que la doctrine soit érigée en dogme de foi, notamment après les apparitions mariales de la rue du Bac à Paris en 1830. Leurs travaux sont appuyés par le pape Pie IX dès son avènement. Après une longue phase de consultations, Pie IX promulgue le dogme de l'Immaculée Conception le 8 décembre 1854. Quatre ans plus tard, ce dogme est réaffirmé au cours des apparitions de Lourdes où la Vierge se présente à Bernadette comme étant « l'Immaculée Conception ».

Pour les catholiques, l'année 1904 marque le Cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Le très catholique canton de Lapoutroie, encadré par un clergé dynamique, ne pouvait manquer l'occasion de marquer dignement cette commémoration. Aussi, ce 50e anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception fut l'occasion de grandes festivités. Les correspondants locaux du Journal de Colmar rapportent les manifestations qui se sont déroulées à Orbey et à Lapoutroie.

2. Les festivités à Orbey.

Dans son édition du 15 décembre 1904, le Journal de Colmar raconte que cette commémoration a été « l'occasion d'une manifestation de foi catholique inconnue jusqu'à ce jour dans les annales des fêtes orbélaises ». Depuis des semaines, la population s'était préparée à l'événement et avait confectionné des guirlandes et des couronnes, en vue des festivités du dimanche 11 décembre 1904. Les principales rues d'Orbey étaient décorées et « la décoration de l'église était un chef d'œuvre de riche et délicate parure ».

La veillée débuta par un feu d'artifice tiré depuis les propriétés de M. Lefébure, puis le gros bourdon de l'église paroissiale annonça la formation de la retraite aux flambeaux. Le cortège se forma devant l'église. En tête, marchait la formation musicale Frécharde dont les instruments entonnèrent l'Ave Maria de Lourdes. Le refrain était répété par les enfants des écoles qui suivaient en portant un cierge, une lanterne ou un flambeau. « C'était une véritable nuit vénitienne ! ». Le cortège était composé des différentes confréries, de la chorale Caecilia, de la fanfare de M. Hildenbrand. Le maire et le conseil municipal entouraient le curé, puis suivait la foule des pères et des mères de famille. Arrivé sur la place du marché, le cortège chanta divers cantiques en l'honneur de la Vierge puis reprit la direction de l'église pour d'ultimes chants et prières.

Un témoin évalua la foule du cortège et des spectateurs à plus de cinq mille personnes et de préciser que « le canton entier s'était donné rendez-vous à Orbey ; les communes de Lapoutroie, Labaroche et Fréland étaient représentées ».

3. Les festivités à Lapoutroie

Cette dernière phrase a heurté la susceptibilité d'un habitant de Lapoutroie. Une semaine plus tard, le même journal lui cède la parole pour apporter le rectificatif qu'il souhaite donner aux lecteurs. Le canton de Lapoutroie ne s'était pas donné rendez-vous le 11 décembre dernier à Orbey, « cela était d'autant plus inexact que dans toutes les autres communes de la montagne, on avait rivalisé pour donner le même éclat à la solennité » et de relater les festivités qui se déroulèrent à Lapoutroie le même jour.

A cinq heures et demi de l'après midi, un cortège se forma sur la place de l'église de Lapoutroie avec le clergé, la chorale et la fanfare. A la lueur des torches et des lanternes, le cortège prit la direction de Hachimette où il arriva au bout d'un quart d'heure. Il fut accueilli par les acclamations de la population de cette annexe de Lapoutroie.

La rue principale de Hachimette était toute illuminée. La procession fit une halte devant la fabrique de M. Jules Florence où une représentation de l'Immaculée Conception avait été placée sur un fond de verdure et entourée de faisceaux de drapeaux. Puis le cortège se rendit à la chapelle Sainte-Richarde toute décorée et illuminée par la « majestueuse couronne de lumière électrique qui dominait le portail de la maison de Xavier Antoine ». A chacune de ces stations, la chorale et la fanfare

exécutèrent des cantiques en l'honneur de la Vierge.

Le cortège, étoffé par les habitants de Hachimette, reprit ensuite la direction de Lapoutroie. La procession fit une entrée triomphale dans le chef-lieu de canton. Tandis que les cloches sonnaient à toutes volées, la retraite aux flambeaux remontait les rues illuminées. L'hôtel de la Couronne se distinguait par ses lumières électriques. La procession se termina par une dernière station dans l'église paroissiale et un feu d'artifice clôtura la cérémonie.

4. Des fêtes exceptionnelles.

Le Journal de Colmar ne relate malheureusement pas les cérémonies qui se déroulèrent dans les autres villages du canton. Une comparaison avec les autres communes d'Alsace serait intéressante.

A Orbey et à Lapoutroie, le 50e anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception constitue l'occasion de réjouissances religieuses et populaires. Celles-ci démontrent **la vitalité de la foi de la population du canton**, l'importance des associations catholiques (chorales, confréries), la participation de tout le corps social (conseil municipal, fanfares), reflet d'une époque où « Dieu était catholique et alsacien » (Claude Muller).

Cette commémoration constitue aussi **une fête villageoise exceptionnelle** qui tranche avec un quotidien plutôt rude et pénible (1), en particulier au cours de l'hiver. Les habitants d'Orbey et de Lapoutroie ont confectionné des guirlandes, ont décoré leurs maisons. Les prémices de l'électrification ajoutent de la féerie et les feux d'artifice marquent la solennité de l'événement.

Le récit de ces deux commémorations provient de **deux correspondants du Journal de Colmar**. Leur identité n'est malheureusement pas précisée. Peut-être s'agit-il de notables ou d'ecclésiastiques qui lisent très probablement ce journal catholique et francophile dirigé par l'abbé Wetterlé. La réaction indignée du lecteur de Lapoutroie témoigne une fois encore de la rivalité séculaire entre les deux plus grandes communes du canton.

(1) Voir à cet égard les accidents domestiques, de travail ou les catastrophes qui ont affecté le canton au cours de la même année 1904 : **Philippe Jéhin**. « Les événements dans le canton de Lapoutroie en 1904 » dans ce bulletin n° 23 - 2004.

5. Source.

Journal de Colmar, édition du 15 décembre 1904

Notre vice-président à l'honneur.

Philippe Jéhin, vice-président s'intéresse depuis longtemps à l'histoire des forêts. Déjà en 1993, il avait réalisé une étude consacrée à l'exploitation des forêts du Val d'Orbey au XVIIIe siècle, parue sous le titre «Les hommes contre la forêt».

Il y a quelques mois, il a soutenu avec succès une thèse d'histoire à l'université de Strasbourg consacrée aux «mutations

des paysages forestiers dans les Vosges du Nord de la fin du Moyen Age à la veille de la Révolution».

Cet important et volumineux travail (771 pages) qui a obtenu la mentions très honorable avec les félicitations du jury, comble une lacune bibliographique et prouve que les paysages forestiers, même montagnards, ne sont pas immuables.



Philippe JÉHIN

LES FRÉLANDAIS MORTS DANS LA TOURMENTE DE 1914-1918

Henri PETITDEMANGE

Le monument aux morts de Fréland mentionne 47 noms pour 1914-1918. Dans le registre de l'État Civil, j'ai retrouvé 29 noms.

Les voici dans l'ordre alphabétique, avec la mention de l'âge, de la date et du lieu du décès et du numéro du régiment, si possible.

Abréviations

I.R.	Infanterie Regiment	Régiment d'Infanterie
Fu.R.	Fusilier Regiment	Régiment de Fusiliers
Pi.R.	Pionier Regiment	Régiment de Pionniers
Fu.A.Rgt	Fussartillerie Regiment	Régiment d'Artillerie légère (canons de 77 mm)
F.L.	Feldlazaret	Hôpital Militaire de campagne
R.L.	Reservelazaret	Hôpital Militaire de Réserve

Remarques générales :

29 décès sont constatés et signalés, dont 25 où le lieu de décès figure.

4 autres sont signalés «disparu » officiellement. Les 15 autres n'ont plus donné de leurs nouvelles.

3 sont décédés à l'hôpital militaire ; 1 est décédé dans un hôpital militaire français.

En parcourant la liste des régiments, nous remarquons que la grande majorité sont des régiments d'infanterie, plus un régiment de pionniers et un régiment d'artillerie légère.

La plupart des décès ont lieu sur le front occidental (France Belgique) et 5 sur le front oriental (Pologne).

L'étude des dates de décès montre l'hécatombe de 1914 : 14 Frélandais meurent en 5 mois de guerre.

ANNÉE DE DÉCÈS	NOMBRE	POURCENTAGE
1914	14	29,8 %
1915	7	14,9 %
1916	4	8,5 %
1917	0	0 %
1918	8	17 %
Date inconnue	14	29,8 %
Total	47	100 %

N°	NOM	Prénom	Age	Décès Date	Décès Lieu	Décès Pays	Régiment
1	Ancel	Augustin	31	?	?	?	?
2	Baradel	Joseph	26	7 mai 1918	Brocykow	Pologne	I.R.223
3	Barlier	Auguste	22	22 novembre 1914	Zandeworde	Belgique	I.R.171
4	Barlier	Marcel	19	1 septembre 1918	Disparu	?	I.R.96
5	Barlier	Paul	22	6 janvier 1915	R.L. Halle	Allemagne	?
6	Barlier	Pierre	29	4 mars 1916	Verdun	France	I.R.172
7	Barlier	Raymond	19	1 septembre 1918	Disparu près de Péronne	France	I.R.96
8	Barlier	Séraphin	23	20 octobre 1918	R.L. Hammerstein	Allemagne	?
9	Batôt	Charles	47	?	?	?	?
10	Bertrand	Joseph	24	10 avril 1918	Messines	France	I.R.162
11	Claudepierre	Albert	25	?	?	?	?
12	Couty	Alfred	26	30 octobre 1914	Disparu	?	I.R.172
13	Couty	Emile	22	?	?	?	?
14	Couty	Joseph	24	26 avril 1918	Nikitorka	Pologne	I.R.2
15	Couty	Séraphin	33	25 août 1915	Rozan	France	I.R.96
16	Didier	Joseph	30	31 octobre 1914	Zandworthe	Belgique	I.R.172
17	Florentdidier	J.Pierre	32	20 août 1915	Gaki	Pologne	I.R.95
18	Frantz	J.Baptiste	25	?	?	?	?
19	Fresse	J.Baptiste	33	16 novembre 1914	Halluin	France	I.R.171
20	Garnier	Joseph	34	16 juin 1915	Thélus	France	I.R.171
21	Georges	François	30	?	?	?	?
22	Georges	Philibert	23	30 mai 1915	?	?	Fu.A.R.83
23	Gérard	Joseph	28	12 septembre 1914	Heilbronn	Allemagne	I.R.172

N°	NOM	Prénom	Age	Décès Date	Décès Lieu	Décès Pays	Régiment
24	Henry	Xavier	22	?	?	?	?
25	Herqué	André	19	29 septembre 1915	Kratowice	Pologne	Fu.R.39
26	Herqué	Charles	24	2 février 1916	R.L. Munsterlager	Allemagne	?
27	Herqué	Jules	33	1 septembre 1915	Dubrowice	Pologne	I.R.69
28	Herqué	Victor	26	29 décembre 1914	Bacelaere	Belgique	I.R.171
29	Laurent	Albert	23	23 août 1914	Namur	Belgique	I.R.164
30	Laurent	Auguste	22	12 septembre 1914	Hôp. militaire Amboise	France	I.R.164
31	Maire	Constant	23	?	?	?	?
32	Marcon	J. Baptiste	24	?	?	?	?
33	Mathieu	Paul	24	10 août 1914	Aspach-le-Bas	France	I.R.172
34	Mathieu	Théophile	22	1 septembre 1914	Somme	France	I.R.56
35	Ory	Cyrille	26	?	?	?	?
36	Ory	Joseph	26	27 novembre 1914	La Bassée	Belgique	Pi.R.19
37	Perrin	Ambroise	?	27 septembre 1914	disparu près de Craonne	France	I.R.171
38	Petitdemange	Antoine	23	?	?	?	?
39	Petitdemange	Edmond	32	13 septembre 1914	Louvain	Belgique	I.R.172
40	Petitdemange	Paul	23	9 avril 1916	Verdun, Forêt de Cumières	France	I.R.82
41	Pierrevelcin	Joseph	24	?	?	?	?
42	Pierrevelcin	Paul	22	?	?	?	?
43	Pierrevelcin	Séraphin	26	18 novembre 1914	Poolkapelle	Belgique	I.R.235
44	Sorg	Edmond	19	5 juin 1918	Pronilly	France	F.L.81
45	Toussaint	Xavier	34	4 mai 1916	?	?	I.R.129
46	Vilmain	Emile	31	24 mai 1918	Harbonnières	France	I.R.56
47	Wendlinger	Joseph	32	?	?	?	?

LA CHRONIQUE DU CURE VOEGELI FRELAND 1938 – 1952

Benoît WIRRMANN

de pouvoir s'orienter pour de bon !

M'étant occupé d'histoire locale dans mon ancienne paroisse, ma première investigation, en arrivant ici, fut d'aller feuilleter les "Chroniques" : désillusion, il n'y en avait pas !

En vertu du principe, "mieux vaut tard que jamais", je me suis décidé à commencer ces chroniques, en priant mes successeurs de vouloir bien les continuer. Les "Chroniques paroissiales" sont en effet de la plus haute importance, d'abord, comme je l'ai dit plus haut, pour une meilleure connaissance de la paroisse, pour la conservation des traditions locales ensuite, et enfin pour la contribution, si modeste soit – elle, à l'histoire du diocèse et de l'Église.

Il serait si intéressant pour un nouveau curé d'avoir des renseignements sur l'église, les transformations qu'elle a subies, les rénovations qui ont été entreprises ; sur la provenance des objets du culte et des ornements ; sur les événements importants de la vie paroissiale : érection de confréries, triduums, missions, etc, etc.

Je me permets toutefois un conseil : ne jamais faire figurer dans les chroniques les démêlés personnels du curé avec tel ou tel de ces paroissiens ; ce serait jeter le discrédit, et pour toujours, sur une famille entière. Plus que tout autre, le curé doit jeter le manteau de la charité sur les faiblesses du prochain [...]".

Le curé Raymond VOEGELI, né le 14 Août 1894 à Artolsheim fut ordonné prêtre en 1920 comme Religieux Camalien. Incardiné au Diocèse de Strasbourg, il arriva à Fréland en novembre 1938. Il y restera 14 ans, faisant face avec beaucoup de courage aux terribles années d'annexion.

L'abbé est aussi **l'auteur d'une chronique paroissiale** soigneusement rédigée et illustrée année après année. Voici des extraits des pages essentielles de la chronique.

1. Pourquoi une chronique ?

A la question posée lors de la visite canonique de 1883 : « le curé consigne – t – il dans le journal de la paroisse les principaux faits qui s'y passent ? », le curé Joseph SCHIR avait répondu que cela ne s'était point pratiqué jusqu'ici, mais que cela se ferait dorénavant. Pourtant, quand le curé Raymond Voegeli commence sa chronique en 1939, il semble que cela n'ait pas été le cas. Il écrit dans l'avant propos :

" Quand un nouveau curé arrive dans une paroisse, un de ses premiers soucis est de faire connaissance avec l'esprit, les tendances générales et les traditions de cette paroisse ; mais où trouver ces renseignements ? Ce sont les 'Chroniques paroissiales' qui devraient l'éclairer pour une bonne part. Aussi quand cette précieuse source de renseignements n'existe pas, il est obligé de tâtonner, avant

2. L'installation du curé Voegeli

Le prédécesseur du curé Voegeli était André Heckel, né à Kindwiller (Bas-Rhin) en 1877. Il avait été ordonné prêtre en 1904 et fut nommé curé d'Aubure en 1911 puis de Fréland à partir de 1928. Malheureusement, comme le note le curé Voegeli pour l'année 1938 :

“ C'est le 2 octobre, un dimanche, que Monsieur l'abbé André Heckel décédait presque subitement : malade depuis longtemps, il avait encore présidé le vendredi précédent un enterrement. Dès le samedi il dut s'aliter et c'est un Père Capucin de Sigolsheim qui fit les offices du dimanche.

Le soir, en quittant Monsieur le curé Heckel, il le quitta bien mal, il était déjà en route pour la station, lorsqu'il se



*L'enterrement du curé Heckel 1938
Cérémonie sur la place de l'Église devant le monument aux mort.*

décida à revenir : ce fut une inspiration du ciel ! En rentrant dans le presbytère, il trouva Monsieur le curé mourant. Lui ayant déjà administré dès le matin les derniers sacrements, il lui donna une dernière absolution et récita les prières des agonisants ; le bon curé expira vers 5 heures. ”

L'enterrement eut lieu à Fréland le 5 octobre. Le curé fut inhumé le lendemain à Kindwiller, son village natal. L'évêque de Strasbourg, Mgr Ruch, ne semble pas avoir hésité à offrir la paroisse à l'abbé Raymond Voegeli. Celui-ci était en poste à Riquewihr depuis 1932. Au cours de ces sept années, il a rédigé une histoire de cette cité. Mais avant d'accepter sa nouvelle paroisse, avouant être « de santé assez précaire », l'abbé demanda l'aide d'un vicaire pour le dimanche. L'évêque accepta et chargea les Pères Capucins de ce vicariat.



L'installation du curé Voegeli, le 20 novembre 1938

Nous reproduisons le contenu d'un article paru dans le journal *LE NOUVELLISTE DE COLMAR* qui décrit la fête qui eut lieu lors de l'installation du Curé Voegeli le 20 novembre 1938 :

« La fête d'installation de notre nouveau curé, l'abbé VOEGELI, qui eut lieu dimanche dernier, fut favorisée par le beau temps. De jeunes cyclistes étaient allés à sa rencontre jusqu'à la gare de Fréland, et l'auto, toute fleurie, arriva au bas du village vers 9h30. Nos sapeurs-pompiers saluèrent le nouveau pasteur de la paroisse par une sonnerie, et la musique par une marche. Puis M. le Président de la Fabrique s'avança et lui adressa quelques paroles de bienvenue. Ce fut ensuite M. le Curé-Doyen de Lapoutroie qui l'accueillit avec tout l'apparat religieux. Tout le monde se forma alors en cortège : les enfants des écoles d'abord, les sapeurs-pompiers, les anciens combattants, la musique, les chantres d'église, et on se dirigea vers la mairie, au son de la musique et de la clique des sapeurs-pompiers. Arrivés là, près d'un magnifique arc de triomphe qui

avait été dressé, M. Fritsch, notre dévoué maire, entouré de ses conseillers, le reçut en lui adressant de chaleureuses paroles de bienvenue. Une fillette lui offrit ensuite une gerbe de fleurs, tandis que les chantres lui chantaient un superbe morceau. On se mit de nouveau en marche, musique en tête vers le Monument aux Morts de la Grande Guerre. Là, après une sonnerie des clairons et un morceau de la musique, notre nouveau Curé, pour honorer nos morts, déposa une magnifique gerbe de fleurs. Il se rendit ensuite à la porte de l'église ; une petite fille lui présenta les clefs, en lui récitant une charmante allocution. Dès que toute la foule eût trouvé place dans l'église, M. le Curé-Doyen de Lapoutroie monta en chaire, présenta le nouveau Curé à ses paroissiens et procéda à toutes les cérémonies de l'installation. L'office solennel, qui commença aussitôt, fut rehaussé de beaux chants ; après l'évangile, notre nouveau pasteur fit son premier sermon. Il remercia d'abord toute la population de l'accueil sympathique qu'il avait reçu, adressa ses vœux aux malades,

aux vieillards et aux autres personnes qui n'avaient pu assister à cette cérémonie, et exprima le désir que toute la paroisse devienne une avec son pasteur. L'office fut suivi d'un banquet à la cure, auquel assistèrent les autorités municipales et les conseillers de fabrique. »

Le curé Voegeli, fraîchement arrivé, commença donc sa chronique par un **petit état des lieux** et des transformations apportées par ses prédécesseurs depuis 1914. On retiendra le dallage du chœur, la soufflerie électrique de l'orgue, le remplacement de deux cloches volées par les Allemands pendant la guerre, le remplacement des bancs et l'électrification des cloches avec déclenchement automatique de la sonnerie de l'Angélus.

3. Les années de guerre : 1939 - 1945

L'année 1939 commence par l'achat d'un certain nombre d'objets dont l'abbé fait la liste : pour janvier : achats de tentures noires et du corropée violet pour le tabernacle, de tentures en velours vert pour les confessionnaux, en avril de l'achat d'un fichier et plus tard de camails noirs avec lisérés argent pour les enterrements de 1^{ère} classe. Il indique également :

“ Je note rétrospectivement que pour le jour des Communions pascales – fête de St Joseph – il tomba dans la nuit une neige abondante qui par endroits atteignait un mètre ; il y eut néanmoins 600 communions ”.

Le curé Voegeli se montre relativement satisfait de ses paroissiens mais quelque chose l'irrite :

“ Essai de suppression d'un abus.

A Fréland existe une lamentable habitude : bien des hommes et même de jeunes gens restent à l'auberge au lieu d'assister à la messe. Pour mettre fin à cet abus, M. le curé fit le tour chez tous les aubergistes pour leur faire signer une déclaration comme quoi ils étaient d'accord que le conseil municipal prît un arrêté, fermant les auberges pendant la grand'messe. Sept sur les huit aubergistes donnèrent leur signature : un seul donc refusa catégoriquement (celui – là d'ailleurs où il y a toujours le plus d'hommes pendant la grand'messe !...) Le conseil municipal, fort de cette majorité, aurait pu prendre un arrêté, mais le maire s'y opposa et ... les conseillers, à part 2, suivirent l'avis du maire !... ”.

Après cet incident dont l'abbé est semble-t-il sorti frustré, il reçut l'évêque pour la confirmation, le 5 mai. Fréland accueillit aussi le **Congrès eucharistique cantonal**. Le journal *LE NOUVELLISTE* relate : « la grandiose cérémonie qui s'est déroulée [...] dans la paroisse de Fréland en l'honneur de la Ste Eucharistie restera gravée longtemps dans le cœur de tous ceux qui y participèrent [...] Ce congrès eucharistique de Fréland constitue un témoignage éclatant de la foi profonde de nos populations chrétiennes du canton de Lapoutroie ». **Mais comme le note le curé, en septembre, la guerre fut déclarée :**

“ Les premiers jours de septembre, plusieurs familles d'Artolsheim, pays originaire du curé Voegeli, vinrent se réfugier à Fréland, après qu'elles avaient dû évacuer leurs foyers. Ne voulant pas partir en Dordogne, elles cherchèrent un refuge à Fréland où elles furent d'ailleurs reçues avec beaucoup de charité.

Pendant l'hiver, M. le curé fit appel à la charité de ses paroissiens en faveur de la paroisse d'Artolsheim, réfugiée en Dordogne. Les dons de tout sorte affluèrent au presbytère : chaussures, bas, chaussettes, vêtements et sous-vêtements d'hommes, de femmes et d'enfants. On peut ainsi expédier en Dordogne pour les malheureux réfugiés 9 gros ballots d'effets divers ”.

En 1940, l'abbé ne peut que constater : *“ 19 juin !... jour de deuil et de consternation : les Allemands entrent dans notre village. Que nous réserve l'avenir ? Dio lo sa !... Fiat !... 14 août !... Expulsion de quelques personnes, nées à l'intérieur, entre autres aussi de la Mère Chantal, supérieure de l'hôpital. 16 décembre !... Nouvelle expulsion de familles, particulier de celles qui ont un membre plus ou moins taré physiquement : en tout 28 paroissiens ”.*

En 1941, le curé constate que le **chauffage ne fonctionne plus** et qu'il faut une nouvelle installation. Pour régler la facture de 2145 Marks, il fait appel aux paroissiens qui répondent généreusement. La fabrication et l'installation de l'appareil se sont faites à la barbe des Allemands. Il se montre aussi très satisfait du travail d'une sœur qui remplit plusieurs fonctions depuis le **départ des sœurs de Ribeauvillé**.

Pour 1942, le curé Voegeli retient principalement **deux événements** : la réfection de l'escalier de l'église ainsi que la publication d'une ordonnance interdisant désormais les inscriptions en français :

“ Grâce aux économies sur les quêtes, (qui soit dit en passant devenaient de plus en plus généreuses), grâce par ailleurs à des dons spéciaux, il fut possible

d'entreprendre au printemps de cette année un travail coûteux, mais nécessaire. D'année en année, l'escalier en pierre, conduisant à l'entrée principale de l'église, était devenue un véritable casse – cou. Monsieur le curé confia la construction d'un nouvel escalier à l'entreprise Léopold Ribolzi d'Orbey qui exécuta le travail avec un soin consciencieux. Les frais d'ensemble se soldèrent à 5145 Marks. Comme pour la chaudière, ce travail se fit sans aucune autorisation, à la barbe des Allemands. (Pour toute construction il fallait un avis favorable des autorités occupantes : pour une église cette autorisation aurait été refusée... par principe, aussi se garda – t – on de la demander). Au moment d'entreprendre ce travail, il y avait en caisse 3100 Marks, fruits des économies réalisées durant l'année 1941 ; contrairement à leur habitude, les Frélandais étaient devenus très généreux pendant l'occupation. Il fut assez facile d'obtenir de la générosité des fidèles les 2000 Marks qui manquaient ”.

L'abbé note ensuite : *“ Fin octobre, l'évêché fit parvenir à M. le curé une ordonnance du Gauleiter Wagner, prescrivant de faire disparaître les inscriptions en français au – dessus des fonts Baptismaux et sous les tableaux du Chemin de Croix. On colla tout simplement des bandes de papier gris sur ces inscriptions, qui compromettaient la sécurité du Grand Reich Allemand. J'insère ce petit document dans les Chroniques, comme un témoignage de la mesquinerie nazie en même temps que la haine des Allemands pour tout ce qui en Alsace pouvait rappeler le passé !... Ils se figuraient de la sorte pouvoir arracher de nos cœurs le souvenir de la Patrie momentanément absente !... Les naïfs !... ”*

Nouveaux émois pour l'année 1943. Le curé déplore les décisions prises par les responsables nazis. En effet, il fut interdit à partir du 1^{er} janvier de prêcher, de faire des annonces, de prier et de chanter en français. Le curé Voegeli expose sa réaction : *“ Pour se qui concerne les sermons, craignant une surveillance spéciale, M. le curé s'abstint de prêcher pendant quelques dimanches ; puis il fit une petite allocution en allemand, de 3 minutes environ, suivie...de la traduction en français qui prenait au moins le double du temps consacré à l'allemand. Quant aux prières et aux cantiques, on employa tout simplement le latin : les paroissiens comprirent et en peu de temps, tout le monde savait par cœur le Pater et l'Ave. Mais jamais on ne pria ni on ne chanta en allemand, comme l'avaient ordonné les Nazis ”.*

Le véritable drame de cette année-là est le début des enrôlements de force dans l'armée allemande. Il écrit :

“Le 9 février, grand émoi dans le village !...Les jeunes gens de certaines classes devaient se présenter à la mairie pour signer une feuille, premier pas vers l'incorporation dans l'armée allemande. La plupart refusèrent ; dans l'après-midi arriva la Gestapo avec la fameuse voiture verte et 9 de ces jeunes furent emmenés au camp...de sécurité de Schirmeck [...] Quatre autres prirent le chemin de la montagne et se tinrent cachés. ”

Le curé Voegeli fait ensuite la liste des réparations et achats réalisés pour le presbytère et l'église pendant l'année. Il s'agit principalement de la reconstruction d'un petit mur, de la pose d'une nouvelle

tapisserie, de l'achat d'un harmonium à Orbey et de la confection d'ornements. Il fait remarquer que depuis janvier 1941, les frais concernant l'église et le presbytère sont à la charge de la fabrique. On voit ainsi que le Concordat de 1802 a été dénoncé par les nazis.

1944 est l'année du Salut. L'abbé fait entreprendre en février des travaux à l'orgue afin de reculer celui-ci pour y loger les nombreux choristes. Le travail fut confié à la manufacture d'orgues Georges Schwenkedel de Strasbourg-Koenigshofen. Les allemands n'ont semble-t-il pas soulevé d'objection. Contrairement à 1917, les Allemands n'ont pas réquisitionné les tuyaux de l'orgue.

Mais l'abbé note : *“ Douleur alerte en septembre : dans les premiers jours du mois, un camion amène un gros treuil pour descendre nos cloches ; depuis longtemps on redoutait cet acte sacrilège, mais étant donnée la situation militaire, on espérait que les Allemands y renonceraient. Hélas ! vain espoir !! ... Une dernière fois, avant d'être condamnées au silence (...pour toujours peut-être !...) les cloches sonnèrent à toute volée pendant une heure. Bien vite la nouvelle fit le tour de la paroisse et ce fut une consternation générale. Ainsi pour la deuxième fois en un espace d'un peu plus de 20 ans, les Allemands allaient nous priver de nos chères cloches !... ”*

Toutefois, le grand événement de 1944 est bien sûr la libération du village.

“ Le 3 décembre, alors qu'on attendait d'un moment à l'autre l'arrivée des troupes alliées, les Allemands avaient installé une batterie dans le bas du village,

au bord du chemin qui du village monte au Kalblin et bientôt les canons se mirent à cracher. La réponse des Américains ne tarda pas ; une rafale d'obus s'abattit sur le village ; l'un d'eux vint frapper l'arcade extérieure du vitrail près de l'autel de St Joseph et causa des dégâts au plafond, aux bancs et un peu partout dans l'église ; un autre explosa dans le cimetière du bas et endommagea les vitraux que n'avaient pas touchés les éclats du premier. Pendant quelques jours on fut obligé de dire la messe à la sacristie.

C'est le mardi 5 décembre qu'eut lieu notre libération : les Américains descendirent par le Kalblin (venant d'Aubure) et forcèrent les Allemands à évacuer le village. Les troupes françaises suivirent dans la soirée. Je renonce à décrire la joie délirante des Frélandais quand ils se sentirent libérés de l'oppression nazie [...] ”.

En 1945, tout n'était pas encore réglé. La guerre et le front n'étaient pas loin mais après la chute de la poche de Colmar, le village respira. Le curé Voegeli prit alors contact auprès de la firme Causard pour remonter les 3 cloches que les Allemands n'ont fort heureusement pas eu le temps d'emporter. Le curé semble très content du petit tour joué aux Allemands :

“ C'est au mois de Mars que ce travail fut exécuté et cela avec une rapidité (en 3 jours tout fut terminé) qui contraste avec la lenteur que l'on avait mise pour les descendre (grâce à des pourboires il avait fallu...16 jours pour les sortir de la tour) [...] ”.

Les paroissiens offrent aussi leur aide aux sinistrés des villages de Sigolsheim et de Bennwihr qui ont été très touchés

par les combats. La quête rapportera 16425 francs. Au village, on procède à la réparation provisoire de l'église touchée le 3 décembre 1944.

4. Les projets de l'immédiate après-guerre

Le curé Voegeli est à la moitié de sa mission en 1946. Il procède cette année-là à des achats pour le culte comme une nouvelle statue du Sacré-Cœur et instaure une nouvelle méthode des exercices du mois de Marie. Il note également qu'une Mission fut prêchée par des Rédemptoristes en mars et qu'elle connut un grand succès. Un an après, en 1947, le curé décrit les actions menées avec les jeunes :

“Pour la première fois depuis 20 ans, on a repris dans la paroisse les représentations théâtrales ; ce sont les jeunes filles du patronage qui ont repris l'ancienne tradition . La commune avait fourni gracieusement le bois nécessaire pour construire une modeste scène qui fut installée dans la grande salle de la mairie.

Pour attirer davantage la jeunesse féminine, en même temps que pour contribuer davantage à la formation religieuse, morale et sociale des jeunes filles, l'ancienne formule du patronage fut modernisée et dans ce but fut adoptée la méthode J.A.C.F. Mais comme il n'y avait pas que des jeunes paysannes, mais aussi des ouvrières, on donna une dénomination plus générale et l'on choisit le nom : ‘Groupement Jeanne d'Arc’ :G.J.A . Les jeunes filles portent un costume spécial pour les manifestations officielles : jupe bleu - marine, blouse blanche avec

un écusson portant les lettres G.J.A et béret basque. Le groupement se réunit régulièrement le dimanche ; ensemble on aborde tous les thèmes qui peuvent contribuer à la formation de la jeune fille et la préparer au rôle qu'elle aura à remplir plus tard. IL y a aussi une partie récréative :chants et toute sorte de jeux d'intérieur ; le côté récréatif a une grande importance, lui aussi, car il attire et maintient au groupement bien des jeunes filles et il favorise la détente physique et morale ”.

Cette année là, le Frère Ludeau, enseignant, organiste et directeur de la chorale décéda. Un autre changement intervint. A la rentrée, les frères-enseignants qui étaient dans le village depuis 1854 furent remplacés par des instituteurs laïques.

Au cours de l'année 1948, Le curé demande l'aide de la commune pour aménager un terrain de sport mais la municipalité laisse le curé sans réponse. Il se débrouille tout de même avec les moyens du bord : les jeunes garçons du Cercle St Joseph installent des poteaux de basket sur la place de l'église et les jeunes filles du groupement Jeanne d'Arc montent un terrain de volley-ball entre l'église et le cimetière du haut.. Un projet de construction d'un foyer pour ces jeunes tombe ensuite momentanément à l'eau, faute d'argent. Pendant toute **l'année 1949**, l'abbé cherche des dons pour la construction du foyer, bien souvent en vain. Ce n'est qu'en **1951** que le foyer voit le jour.

Le curé écrit : “ *C'est la veille de la fête du Patronage de St Joseph (...patron du Cercle des Jeunes gens...) que furent donnés les premiers coups de bêche pour l'élargissement du chemin donnant accès*

au terrain, cédé en 1948 par Mme Vve Émile Servautout pour la construction éventuelle d'un foyer paroissial [...] c'est ainsi que débuta la réalisation d'un projet qui, depuis des années, préoccupait le curé de la paroisse ”.

Le foyer fut inauguré et béni le 25 novembre 1951. Toutes les associations musicales que comptait le village participèrent à ce grand événement, l'aboutissement du rêve du curé Voegeli.

5. Vers le terme

1952 marque la dernière année de présence du curé Voegeli à Fréland. C'est un curé apprécié et très respecté de ses paroissiens, un curé assez extraordinaire aux multiples rôles, qu'il a su endosser pendant toutes ces années passées dans sa paroisse.

Raymond Voegeli fut avant tout un homme d'Église soucieux du dynamisme de sa paroisse dont il était le berger. Son engagement auprès des jeunes fut total. Il apporta des nouveautés dans la façon de célébrer les grandes fêtes de l'année liturgique. Il attachait comme on l'a vu beaucoup d'importance aux objets du culte et aux ornements. Il s'est élevé contre le vol programmé des cloches et a donné l'impulsion de nombreux travaux à l'église, au presbytère et dans les petites chapelles que compte la paroisse. Le curé était aussi un homme de conviction, qui tout en modernisant sa paroisse, dénonçait certains abus avec lesquels selon lui il fallait se montrer inflexible. Un an avant de partir, il dénonçait encore :

“ le scandale que donnent nombre d'hommes et de jeunes gens en passant dans les auberges le temps de la grand'messe ”

Il y a aussi la présente chronique qui témoigne de son goût pour **l'histoire locale**. Après avoir rédigé une histoire de son ancienne paroisse de Riquewihr, cette chronique est un document essentiel et un formidable témoignage de cette époque si riche en événements. Les années de guerre décrites ont très certainement été rédigées après la guerre, car les dangers encourus par les personnes citées dans le texte étaient trop grands. Peut-être a-t-il pris quelques notes rédigées par la suite ?

En plein milieu de l'annexion nazie, il a su faire preuve de courage. Les événements relatés ne montrent que la surface de l'engagement du curé Voegeli dans la résistance à l'ordre nazi. D'après les témoignages de familles frélandaises, on sait aujourd'hui que **l'abbé fut un responsable de la résistance locale**, permettant la fuite et la cache de prisonniers évadés et qu'il écrivit aux prisonniers frélandais retenus au camp de Schirmeck. Il endossa même la fonction de maire, le temps de réaliser la transition en décembre 1944.

Mais comme il l'avouait lui-même, **le curé était de santé assez précaire**. Le

jour de Pâques, il fut prit d'une crise grave d'asthénie. Un médecin lui prescrivit un repos absolu et il partit se reposer chez son frère à Vitry-sur-Seine. Pendant son absence, les Pères Capucins de Colmar officièrent. Rentré dans sa paroisse, son état de santé se dégrada à nouveau.

Après 14 ans passés à Fréland, le curé donna sa démission à l'évêque et demanda sa mise à la retraite. Ce dernier accepta et le curé Voegeli se retira comme aumônier au monastère des Dominicaines à Logelbach après avoir fait **ses adieux à ses paroissiens le dimanche 21 septembre 1952**.

Le curé Raymond Voegeli s'est éteint le 1^{er} décembre 1980 à Kaysersberg.

6. Sources :

Archives paroissiales de Fréland.
Archives de l'Archevêché de Strasbourg .
Témoignages oraux recueillis auprès de la population.

Photographies :

Archives paroissiales et personnelles .

SOUVENIRS D'ENFANCE À ORBEY PENDANT LA GUERRE (1942 - 1943)

Pierre ERNY

Dans les années 1942-1943 nous venions très souvent de Colmar à Orbey où mes parents avaient loué un appartement dans une maison ouvrière, au Faing, dans le haut du village, en face de la petite usine.

Leurs motivations étaient multiples : la principale était sans doute d'avoir un endroit où se replier au cas où Colmar serait bombardé ; la seconde était de faciliter le ravitaillement familial en allant "*faire le hamster*" dans les fermes environnantes ; la troisième était qu'en pays welche on pouvait parler librement le français, ce qui était strictement interdit en ville. C'est ainsi que j'ai passé là-haut une bonne partie des vacances et des week-ends alors que j'avais de neuf à onze ans.

Pratiquement tout le monde parlait le patois, et j'en ai assimilé quelques mots. Trois ou quatre vieilles dames, anciennes ouvrières de l'usine, se retrouvaient régulièrement sur le banc placé devant la maison, et je rôdais autour pour essayer de capter quelques bribes de cette langue mystérieuse. Elles ne demandaient d'ailleurs pas mieux que de m'y initier.

1. Jeux d'enfants

Je me suis fait quelques bons copains dans les alentours, mais ils étaient en tout infiniment plus agiles, habiles et débrouillards que le petit citadin. Il nous arrivait de partir pour de longues expéditions vers le Noirmont, le Faudé ou le Rain des Chênes. Et on ramassait myrtilles (dites

brimbelles), aïrelles, mûres, framboises et champignons. J'en apprenais des choses !

La traversée des forêts était d'autant plus mystérieuse qu'on les disait hantées par des résistants ou des «partisans», un terme surtout employé par les Allemands. Les prés étant abondamment irrigués grâce à des rigoles et de petits canaux, les grenouilles y pullulaient. Mes copains étaient experts à les attraper. Ils savaient aussi pêcher les truites à la main.

Nous avions une petite charrette du type Leiterwayala (charrette à ridelles). Un des sports favoris des gamins du lieu était de dévaler avec ce type de véhicule la rue fortement en pente qui traverse toute la localité en tenant le « gouvernail » entre les jambes. C'était formellement interdit, mais d'autant plus amusant. Il est vrai qu'il n'y avait que très peu de trafic.

Un jour je devais aller chercher mon père lourdement chargé à la gare de Hachimette, accompagné du garçon de la maison nommé Gilbert. Ma mère nous recommanda fortement de marcher à pieds, mais à peine nous avions tourné le coin de la rue que la tentation devint trop forte et nous nous mîmes à dévaler la pente à toute vitesse, Gilbert aux commandes et moi derrière, actionnant un hypothétique frein constitué d'un bâton qu'en cas de besoin on coinçait contre la roue. Tout allait bien jusqu'aux abords de l'actuelle ferme Dumoulin : là une roue a lâché, nous avons traversé le pré et nous sommes retrouvés dans la rivière.

2. Chez les fermiers

Quasiment chaque jour de notre présence à Orbey nous prenions le chemin en direction de la statue du Sacré-Cœur pour aller nous approvisionner en lait, beurre, œufs et fromage dans les fermes se situant entre le Creux-d'Argent, le Geishof et le Pré Bracot. Les fermiers étaient devenus des amis : les Henry, les Ancel, les Deparis, etc...

Les maisons, reconstruites sur le même modèle après la première guerre mondiale, étaient encore toutes neuves dans leur éclatante blancheur, avec leur architecture particulière à la vallée qui voulait que toute l'exploitation soit ramassée sous un long toit avec, à l'arrière, une rampe d'accès en forme de pont pour monter au grenier à foin, plus ou moins importante selon la pente. Je m'étonnais toujours des différences avec la vallée de Munster pourtant si proche, autant dans le style des maisons et l'agencement des exploitations que dans la gestion du bétail et des pâtures.

Comme je m'intéressais beaucoup aux bêtes et au travail des fermiers, ceux du Geishof m'invitèrent un jour à **venir passer quelques jours chez eux**. Le lit qui m'accueillit était placé dans la cage d'escalier qui conduisait à l'étage, à côté de celui d'une jeune fille confiée à cette famille par l'assistance publique. Les fils et filles de la maison avaient l'âge de se marier. Chacun avait sa tâche à accomplir et tout se passait sans mot dire comme dans une mécanique bien huilée. Mais pour moi c'était vraiment un autre monde. Jamais je n'aurais pensé qu'un jour je mangerais du fromage de Munster avec de la confiture !

Nous partîmes un matin pour aller ramasser le foin dans une ferme située au bout de la vallée qui conduit vers le Lac

Blanc et donner ainsi un coup de main à une fille de la famille mariée là-haut. La technique consistant à emballer le foin dans de grandes toiles de jute et de le porter à dos d'homme vers le chariot était elle aussi particulière. Soudain nous vîmes arriver un **avion anglais ou américain en feu** : il volait très bas, et quatre parachutistes en sautèrent à rapide intervalle. Nous avions l'impression qu'ils allaient toucher terre sur notre pré, mais finalement ils se perdirent derrière la crête, et je n'ai pas su ce qu'ils sont devenus.

Quand mon père montait pour le **week-end, nous élargissions nos tournées** jusqu'au Surcenord, aux Basses Huttes ou aux Hautes Huttes, essayant d'échanger des paquets de tabac, de cigarettes ou de sucre contre du fromage, du beurre et des œufs. Je me demande encore aujourd'hui ce que nous avons bien pu faire avec tous ces fromages ! Le beurre, quant à lui, était le plus souvent fondu pour en faire des réserves entassées dans la cave au cas où..., et les œufs étaient placés dans du Wasserglas (silicate de potasse) pour en assurer la longue conservation.

Quand les fermiers nous demandaient notre nom et qu'ils entendaient "*Erny*", on constatait un mouvement de recul ou un froncement de sourcils, car le principal responsable nazi d'Orbey, un sellier, portait le même nom.

Les dimanches on voyait tous ces fermiers, costumes et chapeaux noirs, descendre vers l'église. Après la messe ils se retrouvaient dans les bistrotts d'à côté. C'était un jour de vie sociale intense pour ces hommes vivant dans un certain isolement. Parfois, semblait-il, la messe devenait un simple prétexte : je me souviens avoir vu un groupe d'hommes jouer aux cartes au fond de l'église de Pairis pendant l'office, sans que cela semblât choquer qui que ce soit.

3. Quand la guerre se rapprocha ...

Comme à partir de 1943 les villes allemandes furent atteintes par de terribles bombardements, **les appartements vides d'Orbey furent réquisitionnés** pour loger des familles d'outre-Rhin qui avaient perdu leurs maisons. Nous dûmes donc quitter celui que nous occupions à l'étage, mais nos logeurs nous cédèrent une chambre de leur propre appartement au rez-de-chaussée et nous pûmes ainsi continuer à venir régulièrement.

Nous vîmes arriver une jeune femme de haute taille avec son bébé, une fillette nommée Birgit : elle venait de Hambourg et était Suédoise, mariée à un soldat allemand, des gens sympathiques mais qui se trouvaient un peu perdus. Comme j'avais fait une année d'anglais à la Oberschule, je pus exercer mes talents auprès de la belle Scandinave. Elle avait l'habitude de fumer cigarette sur cigarette, et devenait ainsi un objet de curiosité publique, car cette manière de faire n'était encore guère de mise chez les Orbelaises. Plusieurs autres familles allemandes se sont implantées dans le voisinage, et l'on voyait souvent passer, assise sur l'arrière d'une charrette. Madame Von Pape, l'épouse d'un très haut dignitaire nazi.

Pour venir de Colmar à Orbey on empruntait évidemment **le folklorique petit train** à vapeur et à voie étroite, et on descendait en gare de Hachimette. Puis venait la longue montée à pieds, mais on était habitués à marcher et personne ne s'en plaignait. Néanmoins, le fait d'être ainsi à distance de la voie ferrée constituait certainement un handicap pour Orbey par rapport à Lapoutroie. Dans les trains de l'époque il y avait trois classes différentes, mais dans celui de la vallée de Kaysersberg il y avait en plus des wagons de quatrième classe où les banquettes étaient disposées

le long des parois de manière à ménager un vaste espace rectangulaire où les paysans pouvaient déposer leurs corbeilles, voire leur animaux, quand ils se rendaient au marché.

Le dimanche soir, des gendarmes attendaient les *touristes-hamsters* à la gare de Hachimette pour fouiller les sacs à la recherche de victuilles acquises illicitement. Les femmes en cachaient jusque dans leurs soutiens-gorge et leurs caleçons, et cela finissait dans la rigolade : « On les a bien eus ! » Tout le train, disait-on, était envahi par l'odeur si caractéristique du munster.

L'image de ce même train éveille **un autre souvenir, plus dramatique**. Nous habitions à Colmar près de la gare Saint-Joseph, et un soir, tandis que nous jouions sur la place, nous le vîmes passer rempli de jeunes gens qui agitaient des drapeaux français et chantaient la Marseillaise. C'étaient des incorporés de force de la haute vallée partant pour l'armée allemande. Ils payeront très cher sur le front de Russie leur acte de révolte.

Voici encore un autre aspect d'Orbey durant la guerre. Alors que les restrictions alimentaires étaient draconiennes, **le restaurant Schielé** proposait des menus pantagruéliques : des viandes à foison, des glaces, des vacherins. Avec un groupe d'amis du *Stammtisch* de mon père on s'y est rendu à plusieurs reprises. Bien entendu, le restaurant était toujours au complet, et beaucoup d'Allemands, qui avaient plus de mal que les indigènes à se ravitailler par des voies détournées, y venaient pour goûter ce que voulait dire "*leben wie Gott in Frankreich* : vivre comme Dieu en France". Tout le monde se demandait comment ce restaurateur pouvait ainsi se ravitailler en contrevenant manifestement et en toute liberté à toutes les règles imposées par l'occupant.

4. Le pays Welche

Le cours d'histoire à la *Oberschule* de Colmar traitait abondamment **des invasions germaniques** aux IV^e et V^e siècles, et le professeur, un Allemand, nous expliquait que c'est dans les montagnes et au fond des vallées qu'on trouve des « Restvölker » descendants d'anciennes populations de la plaine ou groupes ethniques minoritaires refoulés par les envahisseurs. Dans ma petite tête je me posais beaucoup de questions quant à l'origine de la population welche et de sa langue : des Celtes chassés par les Germains, Alamans et Francs ? des Huns égarés par là ? Personne ne pouvait me répondre.

Quand plus tard je me spécialiserai en ethnologie, ces interrogations resteront toujours présentes dans mon esprit. Avec des étudiants nous échafaudâmes alors le projet de constituer un groupe de travail en vue de l'étude ethnographique et linguistique de cette haute vallée de Kaysersberg qui m'attirait tant et dont j'ai fini par connaître presque tous les recoins. La bibliographie était abondante et l'enquête débuta au Bonhomme. Mais, happé par l'Afrique Noire, je n'aurai plus le temps de me consacrer à cette recherche et je regrette encore aujourd'hui de n'avoir pu réaliser ce dessein. Je me réjouis d'autant plus de voir que d'autres y travaillent avec beaucoup d'ardeur et de compétence, comme en témoigne toute une floraison d'initiatives et de publications.

A l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Strasbourg j'avais, il y a une vingtaine d'années, une étudiante grecque qui avait pris comme sujet de recherches un groupe minoritaire dans son pays : **les Valaques ou Valaches**. Ceux-ci étaient sans doute d'origine roumaine (la Valachie),

s'adonnaient à l'élevage et parlaient un dialecte roman, ce qui les différenciait fortement du reste de la population grecque. Frappé par de nombreuses ressemblances, j'ai parcouru avec mon étudiante le val d'Orbey en lui disant : « Je vais vous montrer où habitent les Valaches d'Alsace ! »

Je me suis aperçu depuis que cette boutade n'était pas sans fondement. **Le mot welche ou velche**, qui vient de l'allemand *welsch ou waelsch*, se disait en haut-allemand *walhisc*, en moyen allemand *wâlhisch*, et en dialecte alsacien de Colmar *walch* (a *walcha* et *Walchi* pour les habitants). Le *Dictionnaire Étymologique Robert* met le mot "*welche*" en relation avec le latin *gallus*, qui signifie à la fois "*coq*" et "*Gaulois*". En francique, *walha* désignait le pays des Celtes et des Gallo-Romains, du nom, semble-t-il, de la tribu des Volques en Gaule narbonnaise.

Au cours de l'histoire, l'évolution du mot « welche » semble avoir parcouru **quatre étapes** :

- **Le plus anciennement, il a servi à dénommer les langues et les populations celtiques** : ainsi désigne-t-il aujourd'hui encore ceux qui utilisent ce type de parler au pays de Galles (Wales) (cf. la fondue galloise au fromage *welsh rabbit*, et les races de chiens d'origine galloise *welsh-springer*, *welsh-spaniel* et *welsh-terrier*).

- **Puis le terme en est venu à désigner dans la bouche des locuteurs de langue germanique les populations de langue romane** : ainsi parle-t-on de *Welsch-Schweiz* (Suisse romande) et de *Welsch-Tyrol* (Tyrol italien). A ce propos, le Grosse Herder cite aussi formellement les Wallons et les Valaques de mon étudiante grecque.

- **Au XVIII^e siècle, le mot welsch a pris une connotation nettement péjorative**, expression du dédain que l'on avait dans des

États avides d'uniformité centralisatrice pour les minorités linguistiques et culturelles qui, en contexte germanique, étaient souvent de langue celtique ou romane. En allemand, il en est venu à désigner tout ce qui est d'origine latine, y compris les langues nationales comme le français, l'italien ou l'espagnol. Finalement, sa signification a recouvert plus généralement tout ce qui est étranger, non allemand.

- **Ce sens méprisant a fini par passer au français :** Voltaire s'est même laissé aller à un *Discours aux Welches* où il prend ce mot au sens d'homme ignorant, sans goût, aux mœurs frustes. En Alsace même, il était assez commun de parler des *Walchi* sur un ton de supériorité ou de dérision. Dans ma jeunesse j'entendais dire couramment, pour désigner quelqu'un de la haute vallée, *walchi gôgômmen*, « concombre welche » : cela ne se voulait pas injurieux, mais simplement quelque peu dédaigneux ou condescendant.

Les mots ont une vie bizarre !
Aujourd'hui, voici qu'on utilise celui-ci dans le canton de Lapoutroie dans le sens éminemment positif d'une affirmation identitaire, vecteur de fierté.

Quelques souvenirs d'enfance m'ont ainsi amené à aller fouiller les dictionnaires et à prendre conscience que les choses sont parfois plus complexes qu'on ne l'imaginait au départ.

5. L'auteur :

Pierre ERNY est professeur émérite d'ethnologie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg.

Il a écrit, entre autres, *La maison du sculpteur. Ethnographie d'une enfance alsacienne ordinaire*, chez EDIRA, 68280-Katzenthal.

LES « PATOIS WELCHES » DANS L'ARMÉE ALLEMANDE : SOUVENIRS (1942-1944)

Jean MATHIEU

La défaite de juin 1940 a eu pour conséquence l'Annexion de l'Alsace-Moselle, c'est-à-dire que nous étions annexés et considérés comme Territoire allemand malgré qu'aucun traité n'ait été signé. Donc toutes les régions d'Alsace à l'est du col de Saales, de Steige, d'Urbès, col de Sainte-Marie-aux-Mines, du col du Bonhomme et de la région francophone du Haut-Rhin limitrophe du Territoire de Belfort étaient allemandes. Suite à cela la frontière était hermétique et aucune relation n'était possible entre le département des Vosges, le Haut-Rhin et le Bas-Rhin. Nous étions pris comme une souris dans un piège, cherchant le petit trou pour nous sauver.

1. Incorporé de force dans la Marine

Le 25 Août 1942 le Gauleiter de Strasbourg décréta l'incorporation des Alsaciens dans l'armée allemande : cela concernait les classes nées en 1908 et par la suite de 1915 à 1928. Il y avait possibilité de se sauver, des filières de passeurs existaient mais les représailles étaient terribles : camps de concentration pour les familles, expulsion en Pologne et les repris directement expédiés dans les compagnies disciplinaires. De ce fait il n'y avait qu'une solution : accepter cette incorporation de force avec toujours le secret espoir de désertir à la première occasion.

Donc en 1943, après une mutilation volontaire : six mois de gagné...- je me suis

retrouvé dans l'armée allemande. Comme un jeune de Fraize ou de Gérardmer, je ne connaissais pas un mot d'allemand. Cette incorporation en août 1943 fut l'unique dans la marine allemande la Kriegsmarine. Première affectation pour l'instruction à Deutsch-Krone en Prusse Orientale, actuellement en Pologne.

Lors de la première période d'instruction, les sous-officiers et les trois officiers ne faisaient que hurler et nous, pauvres jeunes d'à peine 20 ans, nous ne comprenions rien, tremblions et suivions les autres comme des petits lapins. Cette période dura un mois.

2. Jawohl ...

J'ai alors rencontré d'autres Alsaciens de plus de 30 ans qui eux avaient été engagés volontaires dans la marine française entre 1932 et 1935. En 1940, en tant qu'Alsaciens, ils n'avaient pas été dans un camp de prisonniers français «K.G.» mais libérés en août. Ces Alsaciens, une dizaine, étaient tous de la région de Saales, Rothau, Orbey et Fréland, et n'étaient pas des « Bleus » mais de vrais roublards. Rentrés en 1940, ils s'étaient mariés et avaient de petits enfants. Vu les représailles, ils n'avaient pas le choix et durent accepter l'incorporation de force.

Toutes les combines étaient leur fort et alors nous avons fait les idiots complets. A toutes les questions posées nous

répondions " *Jawohl, oui* ", mais jamais " *Non* ", jamais aucun refus de notre part. De la bonne volonté, mais ensuite nous faisons le contraire. Les sous-officiers et officiers enrageaient avec nous mais nous ne savions répondre à toutes les questions que " *Jawohl* "

Un jour, un sous-officier, un blond moustachu que nous appelions " *Face de Rat* " et ensuite le capitaine commandant le centre d'instruction nous convoquèrent. " *Tous les Franzosenkopf, têtes de Français, Idiotenkopf, têtes d'idiots, disent toujours oui!* " Ils nous tinrent ce langage : " *Pourquoi vous ne connaissez pas l'allemand?* " Et nous répondions : " *Chez nous on ne cause que le patois* ". Ils rageaient entre eux contre leur État-major qui leur avait envoyé en instruction de pareils imbéciles.

Ils nous posaient la question : " *Est-ce que chez vous les gens sont aussi bêtes, imbéciles que vous?* " et nous répondions " *Jawohl* " comme à toutes leurs questions. Leur réponse était : " *Avec des soldats comme vous, nous allons perdre la guerre!* " et comme toujours notre réponse était " *Jawohl* " et ils ne remarquaient même pas notre sarcasme.

Ils ne savaient plus rien faire de nous. Tous les Patois Welches furent rassemblés et en octobre 1943 nous fûmes mutés dans un centre de la marine à Waren-Muritz, au nord de Berlin près d'un grand lac, le centre " *Marine Fahrschule* " pour apprendre l'allemand. Nous devions apprendre l'allemand mais avec notre bonne volonté, étant des idiots, nous ne faisons que peu de progrès mais toujours avec " *Jawohl* " .

Parmi nous il y avait aussi des Belges de la région d'Eupen-Malmédy, des Luxembourgeois mais aussi des volontaires français recrutés par le gouvernement de Vichy dont nous nous méfions et quelques Alsaciens parlant le dialecte qui avaient vu notre combine. Notre professeur qui avait enseigné à l'Université de Strasbourg était correct et de toute manière nous devions quand même faire quelques progrès pour apprendre l'allemand.

3. A la guerre.

A Noël 1943, on nous rassembla et la question suivante nous fut posée : " *Savez-vous assez l'allemand pour aller im Einsatz - en opérations de guerre?* " Et notre réponse comme toujours était " *Jawohl !Wihr wollen zum Einsatz* " : nous voulons aller en opérations de guerre. Mais nous savions encore trop peu l'allemand et de ce fait nous restâmes encore jusqu'à fin février 1944 à ce centre de la " *Marine Fahrschule* ". A partir de cette date nous fûmes individuellement mutés dans des unités combattantes. Les plus âgés dans l'artillerie de Marine et les plus jeunes comme moi sur des bâtiments de la Marine de guerre.

Je fus affecté sur un torpilleur de la 6e flottille à Swinemunde. Lors d'une permission agricole, je fus rappelé " *Sofort Zurück an Bord: retour immédiat à bord* ", je revins avec trois jours de retard. Considéré comme déserteur, traduit en conseil de guerre, c'est grâce à une bouteille d'Auw de Srèyj, de Kirsch, que je pus me disculper. Heureusement car mon torpilleur déjà en mer du Nord fut coulé en Norvège. Ensuite muté dans l'artillerie de Marine à l'île de Sylt près du Danemark, c'est grâce

à une nouvelle permission agricole que je désertai en septembre 1944.

4. J'ai eu de la chance.

Franchement, par rapport aux autres Alsaciens, pratiquement tous dans la Campagne de Russie, j'ai eu de la chance. Aujourd'hui encore, 60 années plus tard, je pense à la question que nous posaient les officiers et les sous-officiers allemands devant notre idiotie de ne pas comprendre l'allemand. " *Was sind Sie für Landmann? : De quel pays êtes-vous?* " Notre réponse : " *de l'Alsace* ". Alors un éclair de méfiance passait dans leurs yeux car les Alsaciens de 1914-1918 étaient reconnus comme déserteurs, traîtres à la patrie allemande. Là ils avaient raison, car mon père déjà avait déserté à Verdun en 1916, avec une compagnie entière d'Alsaciens.

De A jusqu'à Z, nous avons dupé les Allemands et le Patois Welche nous a aidé, car entre nous, nous parlions souvent patois afin que les Allemands comprenant le français ne nous comprennent pas. Lorsqu'ils nous engueulaient, entre nous nous disions : « *Kok ki di? Que nous dit-il?* " Gueulant de plus en plus, ils disaient : " *Kok ki di? Was ist das für eine Idiotensprache! Kok ki di? Qu'est-ce que ce langage d'idiots!* ...

A noter : vu notre « idiotie » quand les Allemands nous disaient : " *Avec des soldats comme vous nous allons perdre la guerre* " et que notre réponse était " *Jawohl* ", ils ne remarquaient heureusement pas notre duperie. Car en Juillet 1944 lors de l'attentat contre Hitler, des Alsaciens dans l'armée allemande furent pendus ou fusillés pour avoir dit : " *C'est dommage que ce salaud d'Hitler n'ait pas crevé* " .

5. Le patois m'a sauvé la vie.

En conclusion : le Patois en quelque sorte m'a sauvé la vie. Comme je l'ai déjà souligné, 60 années se sont écoulées et actuellement je me pose encore la question. Vu notre idiotie en 1943-44, il fallait peu de chose pour que nous soyons internés dans un centre psychiatrique avec toutes les suites possibles, mais heureusement nous nous sommes tirés des griffes nazies.

Je n'en veux pas à la nation allemande mais à son régime nazi. Les Allemands n'y étaient responsables qu'en partie car il fallait se taire et suivre.

6. Un homme bon et correct

Pour ma part, ayant déserté de la marine allemande en septembre 1944, j'ai été vu et identifié par un soldat allemand qui ne m'a pas dénoncé à la Gestapo ou à la Police. Ce soldat allemand était un paysan wurtembergeois dans le civil. Lors de la retraite allemande en octobre-novembre 1944, il venait chaque jour à notre ferme. Son travail était l'entretien et l'affouragement du bétail réquisitionné à Gérardmer et Corcieux pour le ravitaillement de l'armée allemande. Il abattait aussi les bêtes et faisait de la saucisse de viande, aliment de base des soldats.

Un jour que j'étais dans la ferme avec mes parents, il entra avant que je n'ai le temps de me cacher ou de m'enfuir. Mais il ne dit rien, me sauvant ainsi certainement la vie.

Il avait un nom prédestiné : Albert Schweitzer. Un homonyme donc du célèbre docteur de Lambaréné. C'est une raison pour laquelle après la guerre je suis devenu profondément Européen car il y a des hommes corrects partout.



*Photo des soldats welches dans la KriegsMarine et la Marine Artillerie,
Centre d'Instruction de Waren-Müritz, décembre 1943.*

En haut, en tenue de l'artillerie de marine, de gauche à droite : CHOTTEL Henri (Ste Croix aux Mines) - WEBER Siegfried (Russ) - FLADEMUL - SCHULER Henri - REMY Henri - BOUR Marcel (tous de la région de Saales-Schirmeck)

En bas, en tenue de marin, de gauche à droite : MALAÏSÉ Henri (Schirmeck) - RICHERT Édouard (Hachimette) - ROBINOT Adrien (Saales) - MATHIEU Jean (Lapoutroie).

Nous étions au total une section de 30 hommes. Manquent sur la photo :

- HUSSON Louis (Orbey)
- DIDIERJEAN (Orbey)
- TISSERAND Auguste (Orbey Tannach)
- FLORENTDIDIER Joseph (Fréland)
- PRUDHOMME Désiré (Fréland)
- DURAIN Marcel (Fréland)
- SUSS Gabriel (Le Bonhomme)
- LANTL René (Lapoutroie)
- HAAG René (Lièpvre)

Et d'autres encore....

IL Y A 60 ANS : LA LIBERATION DE LAPOUTROIE

Irène MULLER née MICLO

6 décembre 1944 : jour de mon 17ème anniversaire.

Notre village a été bombardé par les Américains aux alentours de l'église. Nous habitions la ferme située 18, rue Courbe (aujourd'hui rue des Tabors Marocains).

7 décembre 1944

Vers 12h50, mon oncle Marcel MICLO, qui habitait au 1er étage, nous appelle et nous dit de regarder par la fenêtre, que les français arrivaient à l'arrière de la maison. Il les apercevait dans les taillis, descendant le sentier de la Schleif venant de La Forêt, c'est-à-dire de Fréland par la montagne.

Tout le monde dans la maison s'est sauvé à la cave, à l'exception de mon père, Arthur MICLO, et d'un autre homme. Ils sont sortis sur le pas de la porte et ont fait signe du bras à la patrouille de venir. Celle-ci avançait lentement en braquant les fusils. Leurs premiers mots furent: " Y a-t-il des boches ici? " Ils leur ont dit qu'il n'y en avait pas. Alors les autres soldats ont suivi.

Nous avons ressenti une grande joie et nous étions très impressionnés, car c'étaient des Goumiers d'Afrique et seulement deux - trois Français. Personnellement, j'ai eu un peu peur, car ils ne souriaient pas beaucoup : ils étaient à la tâche. Ils portaient de longues robes beige - kaki et le casque anglais, assez plat.

Ma mère, Élixa MICLO née LAURENT y s'est empressée d'annoncer la libération à la cave voisine, maison GEORGES-PERRIN, en leur disant: " *Ils sont là, noirs, un peu* ". Dès leur arrivée, nous leur avons offert du café et des pommes. Ils étaient contents de boire du café chaud, car il avait plu la veille et ils avaient couché dehors.

Ces braves soldats nous ont gâtés. Nous n'en revenions pas de voir du chocolat et du beau pain blanc , genre brioche! Ils nous ont aussi donné a. goûter les " *bins* ", délicieuses conserves de légumes et viandes.

Ce jour-là, ils sont restés dans notre maison jusque vers 17h. Puis, ne comprenant pas les ordres donnés par radio, ils sont repartis par le même chemin. Il faisait encore jour. Nous avons eu peur que les Allemands reviennent chez nous. La nuit tombée, quelqu'un frappa à la porte. On a eu peur d'ouvrir, mais c'étaient les Français! Ils revenaient pour la nuit. Ils ont couché dans la grange sur le foin et la paille.

Leur chef, l'adjudant MICHEL, leur a bien recommandé de ne pas fumer, à cause du feu. Ce que ces braves goumiers ont surtout aimé, c'était boire du lait. Ils ont été très corrects chez nous, vu que leur chef leur avait dit que nous n'étions pas des Allemands, mais des Français. Je leur ai montré mon costume d'Alsacienne (avec la cocarde) qui avait été confectionné en cachette dans l'attente de la Libération.

Ce soir-là, l'Adjudant MICHEL a mangé avec nous. Nous lui avons demandé ce qui lui ferait le plus plaisir et il a dit: " *Un œuf sur le plat!*" et nous lui en avons fait plusieurs ! On a aussi ouvert une bonne bouteille.

Il pouvait à peine manger, tellement on le questionnait sur la France. Il nous a indiqué quelques mots en arabe (que j'ai notés dans un cahier) afin de pouvoir se faire comprendre avec les goumiers, car ceux-ci ne parlaient pas français.

Nous lui avons offert un lit pour la nuit, mais il a voulu coucher avec ses hommes sur le foin.

Cette nuit-là, nous avons tous dormi à la cave, au cas où les Allemands reviendraient. Il faut dire qu'à 50 m de chez nous, un chef allemand resta cantonné jusqu'au lendemain 8 décembre. Les voisins qui venaient chercher le lait à la ferme nous le disaient.

Le lendemain matin 8 décembre

C'est la Fête de l'Immaculée Conception. Lapoutroie voit sa libération ! De la « Schleif », venant de la « Forêt », les mulets chargés descendaient le sentier caillouteux. Dans la grand'rue, les chars descendaient de Châmont, venant de Fréland et non du Bonhomme, comme les Allemands les attendaient. Les barrages, que les Allemands avaient faits contre les chars, sont ouverts par les civils et les militaires français et voilà que les chars descendent le village ! Des jeunes gens du village amenaient des Allemands, les bras en l'air. Nous sommes libérés !

Mais..... on nous demanda de ne

pas sortir les drapeaux, car l'ennemi était proche. Les braves goumiers continuaient la bataille et montaient vers les Mérelles en nettoyant les bois. Mais le combat durera plus longtemps pour libérer Orbey par le col de Bermont .

Quelques jours plus tard, le village a été bombardé par les Allemands. Quelques obus sont tombés tout près de notre ferme, les vitres ont volé en éclats.

Avec beaucoup de peine, j'ai vu la tour du Faudé s'écrouler. Les Allemands étaient encore cantonnés dans le Noirmont, au-dessus d'Orbey, et de là ils bombardaient aussi la route à la Croix d'Orbey.

Nos libérateurs ont beaucoup souffert jusqu'au 15 décembre, dans la neige et le froid, car des combats d'une extrême violence se déroulèrent vers la Goutte, les Mérelles et le Faudé pour la prise du col de Bermont, défendu par les Allemands!

Les libérateurs nous ont fait découvrir la Jeep. Nous avons trouvé cette voiture très originale et vieux genre à première vue, mais combien efficace !

Nous avons fêté officiellement la libération de notre village, le 1er Juillet 1945. L'adjudant MICHEL et des goumiers étaient parmi les hôtes de cette fête.

C'est à partir de ce jour-là que notre rue a été dénommée " **Rue du 2ème Groupe des Tabors Marocains**" en reconnaissance à nos libérateurs.

LE MONUMENT AUX MORTS DE LABAROCHE - ÉGLISE.

Alain BOULEAU



Avant la construction du monument aux morts actuel, les habitants de Labaroche célébraient la mémoire des victimes de la guerre 1914-1918 à **l'ancien monument commémoratif, édifié en 1923 ou 1924** à proximité de l'église de Basse Baroche. Celui-ci fut détruit le 3 janvier 1944 lors de l'incendie de l'église. Les dates habituelles des cérémonies au monument aux morts dans les années 1920 étaient le 11 novembre et le 14 juillet, et non pas la Toussaint ou la fête de Jeanne d'Arc comme cela pouvait se produire ailleurs. A l'initiative du maire et des anciens combattants, le conseil municipal a décidé, le 25 février 1957, la construction d'un nouveau monument qui fut inauguré le 11 novembre 1965. Après la construction du monument aux morts, il n'y eut plus d'autres cérémonies à la mémoire des morts de la Grande guerre en d'autres

lieux, à l'exception des cérémonies du 15/2 de Colmar en hommage à leurs héros de régiments.

Aujourd'hui, les dates habituelles des cérémonies au monument aux morts sont toujours le 11 novembre et le 14 juillet.

1. Ses caractéristiques

Ce monument est l'unique monument de la commune consacré aux victimes civiles et militaires. Il est érigé sur la place de la nouvelle église au sommet du plateau de Labaroche, plus précisément au nord de l'église de Haute Baroche, à l'emplacement compris entre les rochers existants.(cf.. document 1)

Un procès-verbal du conseil municipal daté du 24 juillet 1963 définit les principales caractéristiques du monument en ce qui

concerne sa structure et son financement. Le maire, M. Frédéric Preiss et son conseil ont délibéré: l'architecte est M. Keller de Mulhouse, l'entreprise de sculpture est celle des frères Schuller établie route de Neuf-Brisach à Colmar.

Le monument est constitué d'une croix et de deux stèles en granit des Vosges gris-noir aux faces polies et aux contours bouchardés, sur lesquelles figurent les inscriptions suivantes:

«LABAROCHE A SES MORTS»,
sur le socle de la croix
«PAX», sur la croix

les noms des victimes civiles et militaires des guerres 1914-1918 et 1939-1945, sur la stèle.

Un devis descriptif et quantitatif avait été élaboré antérieurement, en janvier 1963 afin d'estimer les travaux et de décrire les éléments des matériaux utilisés, approuvé par la suite au procès-verbal du 24 juillet 1963 déjà évoqué. Les dimensions des deux plaques rectangulaires sont précisées. Elles ont une taille identique et mesurent en millimètres: 1500 de hauteur, 1400 de largeur et 200 de profondeur, sans les couvertines. Le montant de la croix s'élève à une hauteur de 2070 et est recoupé par un bras horizontal de 1080. Enfin, le socle de la croix mesure 760 sur 650 pour une hauteur de 230.

L'estimation du coût de revient de l'opération s'élève à 11.110 F pour la stèle et la croix, avec les inscriptions; 14.350 F pour l'implantation du monument suivant le devis de l'architecte, soit un total de 25.450 F. Le financement repose sur un crédit de 10.455,65 F décomposé en trois fonds:

- 2.118,64 F représentant le montant des dommages de guerre de l'ancien monument aux morts
- 1.635,91 F d'apport de la société de tir de

Labaroche

- la différence de 6.701,08 F étant financée par la commune.

L'implantation du monument est financée par la commune; les travaux d'implantation ont fait l'objet d'une adjudication restreinte.

Cependant, le coût de revient a évolué entre celui indiqué dans le procès-verbal et celui mentionné sur la facture de la commune le 15 octobre 1965, soit un mois avant l'inauguration. Ce coût est de 11.600 F. Un procès-verbal intermédiaire datant du 28 juillet 1965 mentionne une augmentation d'environ 1.500 F mais les autres ajouts sont inconnus.

2. Une procédure d'édification lente et difficile

L'aboutissement de cet édifice commémoratif est l'objet d'une **longue démarche préalable**. Un premier projet de construction d'un monument aux morts en 1960 concernant les victimes civiles et militaires des deux guerres avait avorté pour différentes raisons:

- **l'emplacement au sein de la commune:** le maire de Labaroche a dû certifier dans une note lors de la présentation du second projet, que « le monument sera implanté près de l'église de Haute Baroche, église non classée; le monument ne se trouve pas dans un site classé, la vue sera sauvegardée, le projet n'apportant aucune entrave à la circulation »
- **l'esthétique du monument :** par manque d'originalité architecturale, principalement.

Une lettre du sous-Préfet de Ribeauvillé au maire de Labaroche le 28 janvier 1961 explique le refus du plan de 1960: "M. le Directeur départemental du ministère de la construction et du logement

estime que ce projet s'apparente trop aux stèles funéraires des cimetières et qu'il y aurait lieu de donner plus d'expression à ce monument dont l'implantation est prévue à proximité d'une église neuve avec laquelle il ne cadrerait pas."

L'architecte des bâtiments de France, quant à lui, partage ce même point de vue et trouve le projet insuffisant en matière esthétique. (cf. document 2) Il pense que la commune devrait éviter une exécution en granit poli. Il estime également qu'il faudrait éviter l'énumération des noms des victimes dont la liste risque d'être incomplète. Sur ce point, l'administration accepterait la volonté du constructeur.

Justement, le constructeur en question, la commune, maintient dans le second projet de 1963 le détail de l'inscription des noms. Mais la mise en garde de l'architecte semblait parfaitement prémonitoire étant donné que plusieurs noms ont dû être rajoutés une fois le monument construit, le 30 septembre 1969. Le maire demande par lettre aux Ets Schuller et Fils de rajouter les noms des trois victimes, avant le 1^{er} novembre de la même année. Par la suite, le nom de Thomas Joseph a été rajouté sur la plaque de la Guerre 1914-1918, et les noms de Humbrecht Paul et Raffner Jean-François "morts en service" sur la plaque de la guerre 1939-1945.

L'obligation pour les maires de soumettre leur canevas à l'acceptation des autorités compétentes avant toute entreprise de construction de monument commémoratif est induite à une circulaire ministérielle du 22 juillet 1961, qui renvoie à une circulaire antérieure du 3 avril 1952. Cette dernière, adressée aux préfets puis aux maires, visait à raffermir les contrôles pour éviter des constructions abusives et inadaptées.

Un extrait du registre des délibérations du conseil municipal lors de la séance du 23 mai 1960, décrit les caractéristiques du premier projet de monument commémoratif. Le principal changement se trouve au niveau de l'aspect structural, à savoir la disposition des stèles par rapport à la croix. La matière des pierres (le granit) et les entrepreneurs restent les mêmes. Le coût de la construction s'élève à 11.100 F.

Finalement, c'est le 18 octobre 1963, à la suite de quelques modifications formelles, que la commune et son architecte délégué présentent le nouveau modèle au sous-préfet de Ribeauvillé. Ce dernier projet est approuvé par un décret du Premier ministre le 28 février 1964, qui charge le ministre de l'Intérieur de l'exécuter.

3. L'entretien du souvenir

La journée du 11 novembre 1965, est marquée par l'inauguration du monument aux morts qui rend officiel un nouveau symbole de recueillement. Dès lors, des cérémonies bisannuelles y ont lieu. (cf. document 3)

L'entretien du souvenir implique la bonne tenue de l'endroit où le monument est érigé ainsi que du monument lui-même. A cet effet, **M. Raffner d'Orbey**, père de Raffner François, fait part au maire de Labaroche par lettre du 7 février 1977, de sa volonté de contribuer financièrement à la rénovation des inscriptions en lettres d'or.

Par cette action, M. Raffner tient à marquer sa reconnaissance à la commune de Labaroche. Il précise dans ses premières propositions du mois de février qu'il a agit « par égard au beau geste que la municipalité de Labaroche témoigna à ma famille en 1969 en ajoutant sur le monument le nom de mon fils aîné François, capitaine d'infanterie, mort en service commandé aux grandes manœuvres des Alpes en 1966 ».

M. Raffner confirme par lettre du 9 février 1977 sa décision de prendre à sa charge 50% des frais de rénovation. Cette initiative du donateur est consignée dans le procès-verbal municipal du 22 avril 1977 par le maire Gérard Klinklin.

Le montant des travaux de rénovation s'élève à 5.169 F TTC ; la quote-part de M. Raffner est de 2.197,50 F car le devis est descendu à 4.395 F, les travaux effectués sur des monuments commémoratif étant exonérés de taxes. Le 29 juillet 1977, la quote-part de chacun des participants au financement est clairement définie.

Une seconde rénovation concernant les inscriptions est proposée par le maire Gérard Klinklin en 1994. Le 3 mai de cette année, le maire confirme la commande pour la réfection des inscriptions en peinture dorée des lettres du monument aux morts. Ce travail avait pour ultime échéance le 14 juillet 1994. Le devis accepté retenu est celui de l'entreprise de peinture-décoration Gérard Grimont de Labaroche plus avantageux que celui des entreprises Granivosges à Vagney et Fleckinger à Colmar.

Les rénovations terminées, les dignitaires et agents municipaux ainsi que des bénévoles de la commune s'attachent à la préparation du 50ème anniversaire de la libération de Labaroche prévue pour le samedi 4 février 1995, et ce, dès le mois de septembre 1994.

4. Notes

1. Les informations relatives au monument (devis, décrets, ...) sont issues des archives municipales de la commune de Labaroche.

2. Les cérémonies du 15/2 de Colmar se déroulent au lieu-dit « Croix de Wihr » sur la route du Linge.

3. Une lettre du 15 mai 1977 de la part des Ets Schuller confirme que ce sont véritablement des lettres d'or.

4. Pour plus de renseignements au sujet de la cérémonie du 50^{me} anniversaire de la libération de la commune, voir l'ouvrage de PIERRE (Fernand), MILLION (Jean-François), les membres de l'académie patoise de Labaroche, (dir.), *Labaroche, 50^{me} anniversaire de la Libération*, Riquewihr, 1995.

FRÉLAND, NOTRE VILLAGE À L'HEURE DE LA LIBÉRATION (VERS 1945-1950)

Guy GUÉRIN

Nous aimons parfois laisser notre pensée vagabonder en ces temps anciens, où, après des années d'inquiétude, notre village, baigné des senteurs printanières, retrouvait la paix et la sérénité.

Déployé dans son écrin de verdure, il a échappé aux grandes destructions. Ses fermes, ses bâtiments communaux sont peut-on dire intacts. Mairie et écoles se dressent à l'abri de l'église au lourd clocher.

Sur les places et au long des rues, chacun va à ses affaires, calme et serein. Les enfants s'ébattent, jouant au soldat, armés de fusils de bois, parmi les aboiements des chiens et les glorieux cocoricos.

Le soleil pousse ses joyeux rayons au travers des feuillages naissants. La saine vie pastorale s'épanouit, ignorante encore du modernisme, destructeur des mœurs anciennes.

En cette époque, la population frélandaise se répartit en villageois habitants rassemblés autour des édifices communaux, religieux, instituteurs, fonctionnaires, commerçants, artisans et quelques cultivateurs.

A égalité se trouvent les fermiers de la banlieue, disséminés sur les flancs de la montagne, vivant essentiellement de cultures et de travaux ou produits de

la proche forêt. Très unis dans une vie paroissiale commune, tous vivent alors simplement dans la continuité des usages anciens.

Chacun prend le temps de vivre, se déplaçant à pieds, en sabots de bois, du plus éloigné au plus proche. Vers l'église, l'école, l'atelier ou les magasins. On se croise, s'arrête dans les rues, échangeant des nouvelles et propos aimables. On se connaît tous, de famille et d'endroit, ayant de cordiaux contacts humains. L'automobile les a détruits. On ne fait plus que s'apercevoir.

Le village vit à l'heure de son clocher. Il se suffit et subsiste par lui-même. Les commerces sont nombreux et florissants : deux boulangeries, deux boucheries, plusieurs épiceries, deux cordonniers, coiffeur, des merceries, deux maréchaux-ferrants, charron, plusieurs menuisiers, sabotiers, voituriers, débardeurs, un moulin à grains, cabarets et restaurants.

L'instruction primaire se donne dans les écoles communales jusqu'au certificat d'études primaire, filles et garçons séparés. Par la pluie, la neige ou le froid, les écoliers descendent de toutes les habitations de la montagne. Le sac au dos, la canette contenant le repas de midi à la main, ils animent les rues de leurs galopades retentissantes. Le jeudi est jour de congé, ainsi que la semaine entre Noël et le Nouvel An.

Les offices religieux sont très fréquentés. L'abbé Voegeli, curé de la paroisse reçoit les fidèles chaque dimanche, ainsi qu'aux fêtes patronales telles St. Joseph et St. Thiébaud. Après l'office, les hommes des hauteurs, heureux de rencontrer leurs camarades villageois, se rassemblent autour des tables d'auberge, toujours à la même place avec les mêmes camarades. Après l'annonce des nouvelles, ils entament des parties de cartes. Et bien souvent le déjeuner à la ferme est retardé au dépit de la ménagère.

Pas de chômage ! Du travail pour tous. Les tissages Herzog emploient une importante main d'œuvre et grande partie féminine. Déjà de nombreux frélandais se rendent à pied ou en vélo à la cartonnerie de Kaysersberg. La forêt communale offre des emplois de bûcherons, ouvriers forestiers, débardeurs et transport.

Peu de constructions nouvelles. Elles n'empiètent pas sur la banlieue, où les cultures couvrent toutes les pentes. La faux coupe les herbes dans les plus sauvages endroits. On cultive le blé, le seigle, les avoines, beaucoup de pommes de terre, ces tubercules sont d'un bon rapport et profitent en toutes saisons, à tous les habitants de la ferme.

Les pâturages ne se trouvent que dans les landes communales. Les prairies sont parfaitement entretenues, fumées et purinées à l'aide des outils d'autrefois, ne laissant place ni aux genêts, ni aux buissons. Les haies sont transformées en petits fagots pour la cuisson du pain. Les fermiers préparent le fromage de Munster. Il produit une des principales ressources du pays.

Le lait employé provient de l'excellente herbe parfumée de la montagne où s'épanouissent des milliers de graminées en ravissantes fleurettes.

Les pratiques ancestrales se perpétuent. Un entretien parfait des terres. Les arbres fruitiers reçoivent des soins particuliers. Leurs fruits sont soigneusement récoltés, puis distillés en eaux de vie fort appréciées. Leur vente est d'un grand rapport, et au temps de la maturité, le paysan n'hésite pas à interrompre les travaux de la fenaison pour la cueillette des fruits ambres, à l'aide de hautes échelles.

La forêt communale est riche en bois de valeur. En cette époque où la reconstruction des régions dévastées lors des combats commence, les besoins en bois sont énormes.

En forêt, l'exploitation des bois est accélérée. Des milliers de mètres cube de grumes quittent la montagne à l'aide de fardières. Les attelages de bœufs ou de chevaux les conduisent vers les proches scieries, parfois les dirige à la gare de Bennwihr où, par fer, les bois gagnent de lointaines destinations. Ce commerce est d'un bon rapport pour la commune.

Au village, chaque ménage possède un jardin aux abords de l'habitation ou éloigné sur les collines. La terre n'est pas très généreuse et il est nécessaire de lui porter des soins constants : fumure, sarclage, arrosage. Mais les frais légumes récoltés et la joie de la récolte longtemps incertaine payent largement des efforts.

Les Frélandais, en ces temps de restrictions, pour un surcroît de confort, possèdent des poules pondeuses, des lapins, souvent même des chèvres au lait parfait et des porcs. Au printemps, plusieurs marchés aux cochons se tiennent au long de la grand'rue, jusque sur la place de la mairie. Les clients vont et viennent, admirant la " *marchandise grognante* ", puis, après de longs marchandages, soudain conquis, ils emportent leur achat dans un grand sac de toile ou dans une caisse aménagée.

Le samedi a lieu la grande invasion des magasins. Chacun veut faire ses provisions pour la semaine. Aussi, dès le matin, c'est la ruée vers le village par les sentiers noyés de rosée, ou les chemins rapides et incommodes. Hommes, femmes et enfants, tous trottent gaiement vers les sources enchantées de vins, sucre, café, etc....

Ils parcourent des kilomètres, parfois depuis la haute montagne. Haut Voirimont, Moyennegoutte, Barlin, Verse. Le village s'anime d'appels joyeux, de conversations à haute voix. Les magasins regorgent de clients. Et dans ce brouhaha, le vendeur demeure stoïque et souriant.

Et puis, c'est la longue remontée dans l'amertume de la fatigue. Quelques poses de la hotte sur un rocher, puis soudain, un grand sourire, la ferme est là, près de son enclos.

Le lundi est jour de lessive pour les ménages. Les fontaines de grès, tout au long de la grand'rue, tout comme celle aux auges multiples devant la mairie, débordantes de l'eau claire de nos montagnes, sont envahies par un monde enjuponné de belle humeur. Les bras vigoureusement brassent le linge dans l'eau savonneuse, puis le laisse

tremper dans l'eau fraîche. Tout fonctionne au rythme de joyeux caquetages. L'après midi, ce linge bien propre flottera sur un fil d'étendage entre les arbres du verger.

Les habitants du village sont fiers de leur réserve de bois pour l'hiver. Du bon bois de feuillus. Vers le milieu de l'année, la commune procède à une distribution gratuite d'affouages. Elle se fait par tirage au sort et à raison de deux stères pour une personne seule, quatre stères pour un ménage.

Une vente de bois aux enchères en mairie clos la possibilité des bois coupés. Au déclin de l'automne, Eloi, à l'aide de son étonnante scie mobile, lors d'une journée ensoleillée, débite les belles bûches en morceaux que dévorera le feu familial.

Et voilà, en bref, notre village au temps de la libération. Il était laborieux et gai, les rues animées de nombreuses voitures hippomobiles se rendant aux champs, en forêt, ou vers les fermes des hauteurs jusqu'à mille mètres d'altitude. Devant sa forge, le maréchal-ferrant remplace le fer usagé d'un bœuf. Une acre odeur de corne brûlée et le fer est en place. Le chant joyeux du lourd marteau façonnant le métal rougi sur l'enclume. Le haut fer de la scierie siffle en cadence. Les raboteuses ronronnent dans l'atelier du menuisier.

Les navettes du tissage claquent, fières de leur importance. Des claquements de fouets parviennent du haut chemin où descend, tous freins bloqués, un chargement de grumes pour notre scierie. Aux abords du moulin à grains, l'eau vive du torrent bondit sur la lourde roue à aubes, dans des gerbes argentées.

Chacun est occupé aux mêmes tâches que ses parents ont connu. Dans la sérénité ambiante, aucun ne peut croire aux énormes changements, que, dans quelques décennies, les machines à moteur bouleverseront nos anciens, la fin d'une époque, qui en engendrera une autre, plus moderne, qu'il nous faudra apprendre à vivre et nous conduira dans un monde nouveau.

Bien des années se sont écoulées. Et il nous faut reconnaître que tous les effets de la modernisation ne sont pas négatifs, mais souvent heureux.

En effet, d'un monde moribond, elle a façonné un pays neuf, bien vivant. Dans les années 1960, les jeunes générations ont abandonné leur héritage familial ne pouvant les faire vivre, et se sont rapprochées de l'agglomération. En effet, à cette période, ces jeunes ont trouvé facilement des emplois rémunérateurs dans les entreprises avoisinantes.

La nature, livrée à elle-même, devenait sauvage, se couvrant de genêts et morts-bois. En quelques années elle se transformait en un vaste désert.

Les machines à moteur sont arrivées : faucheuses, faneuses, râteleuses, tracteurs..., remplaçant mille bras d'homme. En peu de temps, les centaines d'hectares de terrains ceinturant notre village, sont devenus de vertes prairies, nourrissant de riches troupeaux. Le pays est demeuré sain comme par le passé. Seuls, les arbres fruitiers sont laissés à l'abandon, le ramassage des fruits n'étant plus rentable.

De ce fait, le village s'est fortifié, plein d'assurance. Il a poussé de puissantes racines jusque dans les champs d'autrefois, cultivés il y a peu de temps encore, par nos anciens.

LES ÉVÉNEMENTS DANS LE CANTON DE LAPOUTROIE EN 1904

Philippe JÉHIN

1904 fut une année essentiellement marquée par les accidents domestiques et du travail dans le canton de Lapoutroie.

HACHIMETTE : 16 janvier

Agression du facteur : rentrant de sa tournée vers 20 heures, le facteur est attaqué par un malfaiteur qui cherche à s'emparer de son sac. Le facteur se défend vigoureusement et réussit à regagner Orbey pour y alerter la gendarmerie. Aussitôt, la maréchaussée part à la recherche de l'agresseur qui a disparu à la faveur de la nuit.

ORBEY : dimanche 31 janvier

Accident de luge : un garçonnet de cinq ans s'amusait à descendre en luge une pente très escarpée au Faing, à proximité de l'usine Kiener. Le garçon n'a pas réussi à s'arrêter à temps et est tombé dans le canal qui coule au bas de la pente. Aux cris de l'enfant, la mère est accourue et est parvenue avec grande peine à le sauver de la noyade.

ORBEY : 3 février

Discussions autour de projets onéreux : le conseil municipal et les habitants les plus imposés se sont réunis pour discuter de trois importants projets :

- le prolongement jusqu'à Orbey de la ligne de chemin de fer du Kaysersberger Thalbahn
- la construction d'une route d'Orbey au lac Blanc en passant par Pairis et le lac Noir
- la construction d'un nouveau presbytère

Le conseil municipal a accepté le premier projet mais a repoussé les deux autres. Un crédit de 20 000 marks a été voté pour la réalisation de cette voie ferrée. Le conseil municipal estime que comme la route des lacs passerait par la

forêt domaniale des deux lacs, c'est à l'État à en supporter les frais car il en tirera le plus grand avantage pour l'exploitation du bois.

ORBEY : 4 février

Conséquences du verglas : le verglas qui recouvre le sol a provoqué deux accidents : un ouvrier du tissage Herzog s'est grièvement blessé en tombant en se rendant à son atelier et une jeune fille s'est fracturé le bras dans une chute.

ORBEY : 11 février

Accident domestique (1) : une fillette de la famille S. laissée seule quelques instants dans une chambre avec son petit frère, s'amusait à faire rouler une charrette d'enfant . en allant à reculons, la fillette tomba dans une chaudière remplie de café bouillant. Attirée par les cris de l'enfant , la mère accourut et retira l'enfant. Malheureusement , la petite fille succomba aux brûlures.

ORBEY : 11 février

Tempête : dans la nuit du 11 au 12 février, la grange et l'écurie d'une ferme de Beaubois ont été renversées par la tempête. Le bétail composé de 8 vaches et 5 veaux a été retiré sain et sauf des décombres. La maison d'habitation est lézardée et menace de s'écrouler.

FRELAND : 11 février

Noyade : en revenant de Kientzheim, un habitant de Fréland est tombé dans la soirée dans le canal de la scierie d'Alspach et s'est noyé.

LAPOUTROIE : 19 février

Incendie (1) : un incendie s'est déclaré pendant la nuit du 19 au 20 février dans l'usine de tissage. Le feu s'est propagé rapidement et malgré les efforts des pompiers, une partie de l'établissement est réduite en cendres.

LABAROCHE : 31 mars

Un décès suspect : le corps du forestier communal Loechel a été retrouvé dans un bois près de La Place. Le cadavre portait une blessure faite avec une arme à feu. Une enquête est ouverte pour savoir s'il s'agit d'un suicide ou d'un crime commis par un braconnier.

LABAROCHE : 7 mai

Accident domestique (2) : en mettant du bois dans un fourneau, une jeune fille de 12 ans s'est approchée trop près du foyer et ses habits ont pris feu. Le voisinage est venu immédiatement à son secours. Malheureusement, la jeune fille est décédée peu après dans d'atroces souffrances.

ORBEY : 18 mai

Incendie (2) : un incendie a réduit la ferme Masson aux Basses-Huttes en cendres. Comme la ferme est relativement isolée, les secours ont tardé. Deux vaches et deux chèvres ont péri dans les flammes.

LABAROCHE : 9 juin

Accident domestique (3) : la mère de famille n'avait quitté la cuisine que quelques instants. A son retour, elle retrouva son enfant noyé dans le baquet d'eau qu'elle avait préparé pour la lessive.

ORBEY : 30 juillet

Inauguration de l'hôtel Freppel : Toutes les autorités ainsi qu'une importante foule s'étaient réunies pour l'inauguration du nouvel hôtel Freppel près du lac Blanc. La construction de l'établissement touristique haut de cinq étages a coûté 200 000 marks. Le curé Uhlerich a procédé à la bénédiction du bâtiment. M. Baffrey, maire d'Orbey, fit ensuite un discours

et porta un toast à la future route carrossable du lac dont il promit de se faire l'ardent champion (le conseil municipal avait cependant refusé son financement quelques mois plus tôt). Puis le curé Rhein de Lapoutroie célébra les beautés du site en « langue celte », c'est-à-dire en patois welche, usité par cet ecclésiastique originaire de Chavannes-sur-l'Etang et établi dans le canton depuis 1893.

ORBEY : 21 août

Incendie de forêt (3) : un incendie s'est déclaré dans la forêt communale d'Orbey et a dévasté deux hectares de jeunes plantations en pleine vigueur.

ORBEY : 30 août

Incendie (4) : une ferme au Soultzbach est détruite par un incendie. Deux vaches et une chèvre ont péri dans les flammes.

LE BONHOMME : 27 octobre

Nomination d'un nouveau curé : la paroisse du Bonhomme connaît son troisième curé en l'espace d'un an. M. l'abbé Uhlerich a quitté le village après huit ans d'exercice pour la cure d'Orbey, M. l'abbé Gyss y est resté moins d'une année avant d'être nommé à Lièpvre. Le Bonhomme accueille M. l'abbé Isidore Ansel, précédemment vicaire à Orbey pendant cinq ans. C'est M. Rhein, curé de Lapoutroie, qui présente le nouveau curé à ses paroissiens : « Il le fit en une mâle et vigoureuse éloquence qui ébranla les voûtes de notre petite cathédrale et qui impressionna vivement tous les Bonhommiens » rapporte un témoin. Un banquet offert par la municipalité à l'hôtel Minoux clôtura les festivités religieuses.

FRELAND : 24 novembre

Accident mortel : dans les forêts de Fréland, l'abattage par les bûcherons d'un grand sapin a entraîné dans sa chute un arbre voisin au pied duquel se tenait Jean-Joseph Delaporte. Ce dernier a été renversé par le tronc et tué sur le coup. Le bûcheron laisse une veuve et quatre enfants.

NOTES DE LECTURE

Philippe JÉHIN - Armand SIMON

La chasse et le braconnage dans le Val d'Orbey.

Le magazine « la chasse en Alsace » n° 15 du mois de juin 2003 (p.42-44) consacre sa rubrique historique à « la chasse et le braconnage dans le Val d'Orbey sous l'Ancien Régime ».

Son auteur, Philippe JÉHIN montre l'évolution du droit de chasse qui est progressivement restreint au cours des siècles pour être finalement réservé au seigneur. Au XVIII^e siècle, ce dernier se contente de le louer aux notables villageois.

La population ne lutte pas seulement contre les grands prédateurs (ours, loups et lynx) comme elle y est invitée, mais elle braconne allègrement. Les coqs de bruyère et autres gélinottes pullulaient dans les forêts du Val d'Orbey et les sangliers y dévastaient déjà les terres agricoles.

(Philippe JÉHIN)

Félicitations !

Notre vice président Philippe Jéhin a soutenu avec succès une thèse d'histoire à l'université de Strasbourg consacrée aux « **Mutations des paysages forestiers dans les Vosges du Nord de la fin du Moyen Age à la veille de la Révolution** ».

Cet important et volumineux travail (771 pages) qui a obtenu la mention très honorable avec les félicitations du jury, comble une lacune bibliographique et prouve que les paysages forestiers, même montagnards, ne sont pas immuables.

(Armand SIMON)

Relevé des mariages du Bonhomme (1722-1900).

On doit à la dynamique **Association généalogique et héraldique du Val de Lièpvre** la récente parution du Relevé des mariages du Bonhomme. Fruit d'un fastidieux travail collectif de consultation des registres paroissiaux et municipaux, puis de rédaction, ce volumineux registre recense les 1439 mariages et 497 promesses de mariage enregistrés au Bonhomme de 1722 à 1900. Il constitue une mine de renseignements pour tous les généalogistes et les historiens de la vallée. Il leur évite le déplacement aux archives départementales de Colmar ou au Centre départemental d'histoire des familles de Guebwiller et surtout la lente et complexe lecture d'actes microfilmés.

Le dépouillement des naissances devrait paraître à la fin de l'année 2004 et celui des décès en 2005. Ils sont attendus avec impatience.

L'ouvrage est **consultable** au siège de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey ou en **vente** auprès de l'Association généalogique et héraldique du Val de Lièpvre au prix de 30,50 € et 5,25 € de frais de port à l'adresse du président de l'association : M. Michel KRUCKER, 3, Grand-rue 68660 LIEPVRE

(Philippe JÉHIN)

Août 1942, l'incorporation de force des Alsaciens et des Mosellans dans les armées Allemandes.

Actes de la Rencontre de l'AMAM des 15, 16 et 17 octobre 2002, Colmar, 262 pages, Archives départementales du Haut Rhin, 2003. Prix public 15 €uros.

Cet ouvrage apporte de nombreux témoignages (dont celui de notre ami Raymond STEFFANN), des monographies, une partie sur les Églises durant la seconde Guerre mondiale, de précieux renseignements sur les Archives. Il étudie aussi le culte du souvenir et recense les études faites par les étudiants sur les monuments aux morts dans 384 communes (dont celles de notre canton. Voir à ce sujet l'article d'Alain BOULEAU sur le monument aux morts de Labaroche, dans notre présent bulletin.

(Armand SIMON)

LES MALGRÉ - NOUS D'ORBÉY, Souvenir Français, Comité Paul Munier, sous la direction de Pierre CRENNER, Orbey, 2004, 94 pages, 10 €uros.

Cet ouvrage émouvant présente 50 témoignages d'incorporés de force d'Orbey, 60 biographies d'incorporés de force déjà décédés, 41 notices sur des Orbelais disparus ou tués à la guerre.

Au fil de la lecture, les souffrances, les peurs, les périples des incorporés de force tissent une précieuse contribution à la connaissance et la compréhension de cette douloureuse période

(Armand SIMON)

Ce compte rendu nous invite à rappeler le beau travail exécuté à Fréland, il y a quelques années : « **Fréland, témoignages de**

la guerre 1939-1945 » sous la direction de Pierre BERTRAND, président de l'UNC de Fréland, 174 pages 1998. Prix public 16 €uros.

Gilbert MICHEL, Le Sel de la langue ~ Bons mots et autres en Pays Welche.

Éditions J.D. Reber, 2003, 270 pages, 42 €uros (se renseigner chez l'auteur).

Un livre savoureux que l'on parcourt avec gourmandise. Gilbert Michel a procédé avec sa rigueur et sa ténacité habituelles. Il nous livre une petite encyclopédie des expressions patoises. Ainsi, il faut huit pages pour traiter de l'enivrement. Les 35 pages des étapes de la vie apportent sourires, réflexion et nostalgie. Vraiment un ouvrage exceptionnel qu'on ne se lasse pas de découvrir.

Si vous n'êtes pas convaincu, voici un petit échantillon (page 67) :

« Un vieux garçon demanda à une femme de quatre-vingt ans qui faisait encore de la bicyclette :

- Té fê ko do vélo è l'èdj-la ? Tu fais encore du vélo à ton âge ?
- Dj'é drau è mè myti d'rout, inak ti ! J'ai droit à ma moitié de route, comme toi (car il titubait).

Ou encore :

- S'té béytri dnan do lèséy, té pourau vand do tchik !
- Si tes bêtises produisaient du lait, tu pourrais vendre du fromage blanc !

(Armand SIMON)

SAUVEGARDER LE PATOIS ROMAN : POURQUOI?

Yvon MARTIN

C'est un passé dépassé, disent les uns, un langage simple et frustré, disent les autres. Quelles inepties ! Il y a de multiples raisons de s'attacher à sauvegarder le parler de nos anciens.

Dans un monde où notre société tend à tout uniformiser, à mondialiser pour employer un terme à la mode, nombreux sont ceux qui manquent de repères, vivent une crise d'identité, s'interrogent sur leur avenir et qui alors recherchent leurs racines et les valeurs du passé .

Certains reconstituent leur arbre généalogique, ou s'adonnent à des collections de cartes anciennes, ou retrouvent des recettes culinaires ancestrales, ou redonnent vitalité aux races vosgiennes et aux recherches archéologiques, pour connaître comment vivaient leurs ancêtres paysans. Car comme l'affirmait Jacques BRETEL lorsqu'il écrivit sa chanson « Le plat pays qui est le mien » il que l'on sache que l'on est de quelque part .

Certains chercheurs avancent plusieurs indices qui démontrent que la langue gallique est antérieure à la fondation de Rome, donc à la langue latine, l'Italie étant peuplée de Gaulois. Ensuite, les Romains apportant en Gaule la paix et la prospérité, y ont imposé le latin populaire et rustique.

Le patois roman n'est pas une corruption du français, mais une véritable langue structurée. régie par une syntaxe rigoureuse. précise et savante, à la grammaire rigoureuse. Le vocabulaire est riche, subtil, truculent, riche d'idées où la raillerie et l'humour se mêlent aux sentiments les plus émouvants. Rabelais au cours de son séjour à Metz, a enrichi sa propre langue au contact du patois lorrain. Le patois roman est la langue d'oïl qui était parlée dans plus de la moitié de la France, dans l'ex-Lotharingie.

Bien qu'essentiellement langue orale, le patois a beaucoup été écrit: **les fiauves**, légendes, chansons, poèmes et dictionnaires foisonnent. Ces documents offrent des repères tangibles dans le temps et dans l'espace. Ils sont des instruments d'acquisition des connaissances du passé. C'est le moyen de rassembler et de faire revivre des biens abandonnés qui constituent de précieuses archives du patrimoine.

“Être bilingue, c'est accoutumer l'oreille à des sonorités inhabituelles et favoriser l'apprentissage d'autres langues.” Alain REY, linguiste et coauteur du dictionnaire “ *Le petit Robert* ”, affirme que lorsqu'on étudie son langage dans deux langues, on en apprend sauf problème une troisième. Les rapprochements sont nombreux avec l'italien, l'espagnol, le grec, l'allemand ...

Pour beaucoup, parler patois, c'est un moment ludique au cours duquel chacun revit sa jeunesse et retrouve par la pensée ses chers disparus car le patois est le parler de ceux qui se souviennent....

Pour les plus érudits, la recherche de l'étymologie est un travail passionnant, enrichissant, révélateur. Alors le problème de la transcription de phonèmes spécifiques: les **hh**, par exemple, amène à réfléchir à la phonétique internationale ou des romanistes.

Enfin, lutter pour conserver ce langage, c'est peut-être montrer à nos descendants, l'exemple qu'ils devront suivre. « L'on doit crier pour sauver notre patois » clamait Oscar BLOCH, un thillottin né en 1877, professeur au Lycée Buffon, directeur d'études de dialectologie à l'école des Hautes Études. Mais dans quelques décennies ne faudra-t-il pas crier « Sauvons la francophonie » face à l'omniprésence de l'anglais?

L'ACCENT

Poème de Miguel ZAMACOÏS

Ceux qui n'ont pas d'accent, je ne peux que les plaindre.
Emporter de chez soi son accent familier,
C'est emporter un peu de terre à ses souliers,
C'est emporter un peu de sa lande ou sa montagne.
Lorsque loin du pays, lorsque loin on s'enfuit,
C'est un peu cet accent, invisible langage,
Le parler de chez soi qu'on emporte en voyage.

C'est pour les malheureux à l'exil obligé,
Le patois qui déteint sur les mots étrangers.
Avoir l'accent enfin, c'est chaque fois qu'on cause,
Parler de son pays en parlant d'autre chose.
Non, je ne rougis pas de mon fidèle accent

Je veux qu'il soit sonore, clair, retentissant

Et m'en aller, l'humeur toujours pareille
En portant mon accent fièrement sur l'oreille

Cet accent là, vent d'Est, du Nord ou de travers, welche ou vosgien
À toutes mes chansons avec la musique à bouche, donne un même refrain
Et quand vous l'entendez dans mes paroles
Tous les mots dansent une ronde folle.

La quatrième strophe a été modifiée afin de l'adapter au pays welche. Voici le texte original :

Cet accent là, mistral et tambourin,
À toutes mes chanson donne un même refrain
Et quand vous l'entendez dans ma parole,
Tous les mots que je dis dansent la farandole.

L'AKSANG

Traduit en patois
par Jean MATHIEU

Sau ki n'o pè d'aksang, dje ne pu k'lé pyand.

D'sè maujo, par èvo sn'aksang d'lè famil,
S'a kik pauw par èvo, dè tyèr èpré sé solè
S'a par èvo inn pauw d'sè kominn obé d'sè montèyn.

Kat lang do pèyi, kat bé lang an fouy,

S'a i pauw l'aksang, mi vizibl longgèdj,
Lo prakè d'lè maujo k'on pra è vouyèdj.

S'a po lé malourou è l'égzil oblidji,
Lo patwè k'détin tsu lé mo ètrèndj
Avou l'aksang anfin, s'a tchèk fou k'on prak

Prakè d'so pèyi an prakan d'aut tchauwz.
Nyan, dje n'vé mi rodj è kauz d'mo todou aksang

Dje vu k'i sau sonang, kyèch èko pu rèchtinang

È m'è nalan, toukou bé kontang
È poutan mn'aksang fyèrma tsu l'aray.

L'aksan la, lè bij, lè naur bij obé lo trèvyè,
welch è vaujyèn
È tortot mé tchanso èvo mè fray pot, dèn i mèm erfrang
È kat vo l'oyau da mé parol,
Tortu lé mo danso èn fol rond.

LA LÉGENDE DE SAINT NICOLAS

Chanson populaire

Refrain

Ils étaient trois petits enfants,
Qui s'en allaient glaner aux champs.
Tant sont allés, tant sont venus,
Que sur le soir se sont perdus.
S'en sont allés chez le boucher,
«Boucher, voudrais-tu nous loger ?»
«Entrez, entrez, mes beaux enfants,
Y a d'la place assurément !»
Ils n'étaient pas si tôt entrés,
Que le boucher les a tués.

Saint Nicolas au bout d'sept ans,
Vint à passer dedans ce champ,
Alla frapper chez ce boucher,
«Boucher, voudrais-tu me loger ?»
«Du p'tit salé je veux avoir,
Qu'y a sept ans qu'est au saloir.»
Quand le boucher entendit ça,
Hors de la porte il s'enfuya.

«Petits enfants qui dormez là,
Je suis le grand Saint Nicolas !»
Et le Saint étendit trois doigts :
Les p'tits se lèvent tous les trois.
Le premier dit : «j'ai bien dormi !»
Le deuxième dit : «et moi aussi !»
A ajouté le plus petit :
«Je croyais être en paradis !»

SOURCE:

«Chantons» Recueil de chansons populaires
et de chœurs, Éditions Alsatia, 1960

LO KONT DÉ SÈN NICOLAS

Gilbert MICHEL

Refrain

El in toukou tra pti-z-èfang
Ké nalan glané da lé tchang.
Tang é iialen, tang é rvenen,
Ké tsu lo sa, pedu é fen.
Nalen takè tchî lo boutchéy :
«Boutchéy, po no t'èrau m léy ?»
«Antrau, antrau, me byè-z-èfang,
El i dé pyès, djé séy èblang !»
El in è pon o pal antre,
Ké lo boutchéy lé-z-awou twè.

Sèn Nicolas o bou d'sèt ang,
Vne è pèse déda lo tchang,
Nale takè tchi lo boutchéy,
«Boutchéy, po mi t'èrau in léy ?»
«Dé salay tchyèj'mmdjray vlatéy,
Ènda set an k'a da lo kwéy.»
Lo boutchéy zbyantche è fe skru
Pa l'ech do pal é s'bote fu.

«Me pti-z-èfang ké sau toula,
Djé séy lo gran Sèn Nicolas !
È lo gran Sèn chtande tra dau :
Sitauw lé trach se Iven tou drau.
Lo perméy djé : « Dj'è bé dermi !»
Lo douz/m djé : «È mi ausi !»
È lo pu pti rdrase le téyt :
«0 pèrèdi, djé pasay éyt !»

NOEL

Avec quelle impatience j'attendais Noël ! Quelques jours auparavant, mon père allait en forêt pour couper un sapin. Je l'attendais en regardant tomber la neige. Mais il fallait encore attendre le soir de Noël pour le mettre en place et le décorer.

Ce soir-là, ma mère allait chercher ses boîtes avec les boules : des rouges, des blanches, des vertes, des bleues ; les cheveux d'anges, les petits bougeoirs avec les bougies. Il n'y avait pas de guirlandes électriques !

J'avais sept ans lorsque ma mère m'emmena pour la première fois à la messe de minuit. Elle m'habilla chaudement car cette année-là, il y avait beaucoup de neige, il faisait froid. Comme notre maison était bien située, on voyait descendre les gens de la Place, des Mulles, des Christés, des Évaux. Ils avaient tous une lanterne avec une bougie à l'intérieur. Ils les balançaient pour se faire voir d'un endroit à l'autre. Après la messe, on alla voir la crèche. Ma mère me donna un sou pour mettre au « petit nègre » ; il faisait merci avec sa tête.

En revenant, mon père avait éteint la lumière et allumé les bougies. Le « ogéy » était sur la table avec du vin chaud. Moi j'allais au lit sans avoir oublié de mettre mes sabots sous le sapin. Le matin, le petit Jésus était passé, on ne parlait pas du Père Noël ! On n'était pas riche, mais il y avait toujours un crayon, un cahier et parfois une pomme d'orange. On était content.

NWEY

Gaby BAUMANN

Èvod key pausyans dj'ètannday Nwéy! Èn pèr dé djo dèvang, mo pèr nalau da lo bauw kauwpè inn sèpnéy. J'l'ètannday è spyàn tchèr lè nadj, mè é falau ko ètannd lo sa de Nwéy po lo botè è sè pyès è lo garnir.

Lo sa la, mè mér nalau kwèri sé bwèt èvo lé boul : dé rodj, dé byantch, dé wach, dé ble ; lé tchawou d'anj, lé pti boujwar èvo lé bouji.
É n'y awou pè d'guirland élèktrik !

Dj'awou sèt an kat mè mér m'èmone po lè permér fou è mèyney mas. Èl mé vechte tchaudma po lamou l'èny la, él y awou trobé dè nadj, é fèyau frau. Nak not maujo ir bé pyèsi, an vèyau dvalè lé djan dé d'dsu lè Pyès, dé Mul, dé Krechtéy è dé-z-Éyvau.
Èl awoun tortu èn lantén èvo dda èn bouji. Èl lé bransyan po sé fèr vèr d'inn ley è l'aut. Èpré lè mas, an nale vèr lè krèch. Mè mér mé dne inn sou po botè o « pti nègr ». Èvod sè téyt, é fèyau mèrsi.

È rvenan, mo pèr awou chtèndu lè kyètè è èspri lé bouji. Lo ogéy ir dsu lè tauy èvo do tchau vi. Mi j'nale o léy mè sna rèvyè de botè mé solè d'bauw dzo lo sèpnéy. Lo mèti, lo pti Jèzu awou pèsè, an n'palau mi do pèr Noël.
An-n-ir mi rérch mè él y awou toukou inn krayo, inn kayé èko dé fou èn pom d'oranj.
An-z-ir kontang.

UNE FARCE D'AUTREFOIS

Cela se passait en 1929-1930. À cette époque-là, les cultivateurs engageaient des ouvriers à la journée pour faucher le foin ou porter de la terre ou du fumier sur leurs champs.

Le Batisse du Wach avait un champ à quatre cents mètres de notre jardin, à côté du sentier qui menait à la Gouttélure. Un jour, il vint et renversa un tombereau de fumier à côté du sentier. Le lendemain, deux hommes: Bargéy et le Pape Mantine vinrent et plantèrent leur chevalet à côté du sentier. Ils se mirent à porter le fumier avec une hotte. Au milieu de la journée, le fils de notre voisin, le Gaston Damien vint me trouver et me demanda:
« Donne-moi une scie !
- Que veux-tu faire avec une scie ?
- Tu verras bien ! Tu verras bien ! »
Je lui donnai la scie et il se mit à scier aux trois-quarts le piquet qui tenait le chevalet. Il frotta encore du fumier dans la marque de la scie. En partant, il me dit :
« Tu riras bien quand ça dégringolera ! »

Les deux hommes revinrent et se mirent à charger la hotte. D'un coup, la hotte de Bargéy s'écroula à terre, et puis ce fut celle du Pape Mantine. Les jurons volèrent mais nos deux hommes furent obligés de chercher deux autres piquets chez le Batisse du Wach.

Après cela, ils ne montèrent plus ensemble. Chacun à son tour !

ÈN FARS D'ÈN SEKWANG

Henri PETITDEMANGE

S'a se pèsè an 1929-1930. Do ta la, lé morkèr ègèdjan dé-z-auwréy è lè djonay po sayi lo fon o bé po poutè lè tyèr è lo fé dsu voré tchan.

Lo Batis do Wach avou i tchan è kwèt san mèt de not djadi, èkot de lè sautt, ki mnay è lè Gotlur. Inn djo, é vné, é rvèche inn timréy de fé èkot dlè sautt. Lo landemèy, dou-z-om : Barjéy èko lo Pap Mantinn vnen è pyanten voré tchiv èkot d'lè sautt. E s'boten è poutè lo fé dèvod inn ho kwéy.

O moytan d'lè djonay, lo fe d'mo voizi, lo Gaston Damien, vne me trovè è me dmandè :
«Dèn me èn zègat !
- Ko ket vu fèr dèvod èn zègat ?
- Té vèré bé ! Té vèré bé!»
Dje li dne lè zègat è é s'bote è zègè lo pikè dlè tchiv o tra kwa. É fraye ko èn kay de fé dsu lè mark d'lè zègat.
É me dje an fouyan :
«Te riré bé kat sa fralré !»

Lé dou-z-om revnen è s'boten è tchadji lo ho kwéy. D'inn kauw lo ho kwéy de Barjéy frale è tyèr. Èpré se fe lo ho kwéy do Pap Mantinn è fralè. Lé djuri volen mè mé dou-z-om fen oblidji de kwèr dou-z-ot pikè tchi lo Batiss do Wach.

Èpré sla, i ne monten plu èsèn.
Tchèki è so tour !

LA COUSINE D'AMÉRIQUE

Quelle joie pour moi, après 43 ans, de revoir cette cousine qui avait quitté son village pour l'Amérique ! Elle revenait voir sa famille et ses amis.

Lorsque je la vis, je ne savais pas si je devais lui parler en français ou en patois. Ce fut elle qui commença à parler en patois et cela aussi bien que moi. On n'aurait jamais pensé qu'elle était en Amérique depuis si longtemps, surtout qu'elle n'avait personne pour parler patois avec elle.

Je lui parlais des gens qui vont ailleurs, et reviennent un beau jour, au bout de quelques mois seulement, ils ont oublié le patois.

Ce fut elle ensuite qui me raconta ce qui s'était passé chez une voisine. Leur fils avait quitté ses parents pour aller rester en ville.

Au moment de la fenaison, il revint aider sa sœur, et d'un coup il lui demande comment on dit râteau en patois.

Sa sœur n'eut pas le temps de lui répondre, il marcha sur la tête du râteau, attrapa le manche sur le visage.

« Oh non dé Dieu d'rèchtéy ! »

Il avait retrouvé le patois !

LÈ KOUZINN D'AMÉRIQUE

Gaby BAUMANN

Kéy djoy po mi d'érvèr lè kouzinn la. Èpré 43 ang k'èl avou kitè so vilèdj po l'Amérique, èl érvènu vèr sè famil è sé z'èmi.

Kat j'lè vèye d'j'ènn savou mi si djé dway li prakè è français ou bé è patwè. Se fe léy k'èantche è prakè patwè aussi bé k'mi. En n'èrau jamais pasè k'èl ir en Amérique ènnda auchtan d'ta, surtou k'èl n'avou pachèyn po prakè èvo léy.

D'jli pāle dé djang ké n'alo auter ley, é rveno inn biè djo, sova o bou d'ènn pèr dé mou, é lo rèveiyè lo patwè.

Sé fe léy èpré ke mé r'konté souk savau pèsè ètchi ènn wezin. L'or fe avou kitè sé para po n'alè dmourè en ville.

O moma dè fnau é rvène èdie sé sù, è d'inn kau é li dmende mak en di inn rèchtéy è patwè.

Sè sù n'au mi lo ta d'rèpond é tchèmine dsu lè téyt do rèchtéy ètrape lo mènch dsu lo vizèdj.

« On non dé Dieu d'rèchtéy ! »

É l'avou rtrovèlo patwè !



Photo : Noël
Mme DÉCHRISTÉ décore le sapin de Noël
(1976)



Photo : la cousine d'Amérique
Travail à la pépinière des Trois Épis pendant la 2^{ème} Guerre mondiale
Deuxième à droite Paulette LAPORTE, la cousine d'Amérique,
se cache derrière Gaby DÉCHRISTÉ, future Mme BAUMANN

LA FÊTE DIEU DE MA JEUNESSE

Je me souviens toujours de la Fête Dieu, pour le petit servent de messe que je suis c'est vraiment la fête.

Le printemps est là, la nature entière après les gris de l'hiver, respire la joie.

Les jours précédents, nous allons cueillir des fleurs dans les prés pour confectionner des parterres en forme de calice ou de croix.

La veille, mon père va chercher des branches pour garnir la maison.

Dans les rues du village, il y a du mouvement et de la musique; ce jour là chacun a mis ses plus beaux habits.

Pour la procession on a sorti les statues et les bannières, là chacun a sa place. Premièrement les enfants avec leurs petits paniers pleins de fleurs, ensuite viennent les jeunes hommes et les jeunes filles.

Ensuite ce sont les prêtres sous le dais porté par quatre conseillers de fabrique, escortés par les pompiers et les servants de messe, derrière viennent les hommes et les femmes.

Quant la procession passe, les rideaux frémissent, celle-ci nous amène aux quatre coins du village.

LÈ FÉYT DU DE MÈ DJÈNAS

Maurice HERMANN

Dje me sovè toucou de lé Féyt Dū po lo pti servou de mas ke dje sey sa vorma lè féyt.

Lo fūta a toula, lè natur ètèr èpré lo gri de l'evyè, rèspir lè djoy.

Lé djo d'èvan dje nallo kouyī dé fyo da lé prè po fèr dé kalis oubé dé krey evo loley.

Lè way mo pèr èvé kwèr dé kech po garnir lè maujo.

Da lé ru do vilèdj éli do mouvma è dè musik; lo djo la tchèki è botè sé pu byè'z, èbi.

Po lè pochèsyo an'é rechi lé stātu é lé banyèr, toula tchèki è sè pyès. Permërma lé'zèfan èvo voré pti bochtey rèpu de fyo, èpré vno lé djèn boub é lé djèn bès.

Èpré sa lé préyt dso lo dé, poutè pa kwèt konsèli de fabrik èrondi pa lé ponpyé é lé servou de mas, è dèri vno lé'zam é lé fam.

Kat lè pochèsyo pès, lé rudyau bolyo, èl no èmon é kwèt kwar do vilèdj.

On s'arrête devant chaque reposoir pour prier tous ensemble, ces derniers ont coûté des heures de sommeil et de travail aux gens du quartier.

La chorale chante pendant que le prêtre va bénir les petits enfants dans les bras de leur maman.

Je marche tout le long de la procession sur un tapis de fleurs à recoupons pour encenser l'hostie.

A la fin, tous, comme chaque année, trouvent du plaisir mais parfois le retour à l'église se fait dans la précipitation car l'orage et la pluie menacent.

An sèrèt dèvan tchèk repauswèr po pray dey tortu èsèn; sola o kotè dé'z'our de smoya é de bzañ é djan dè katray.

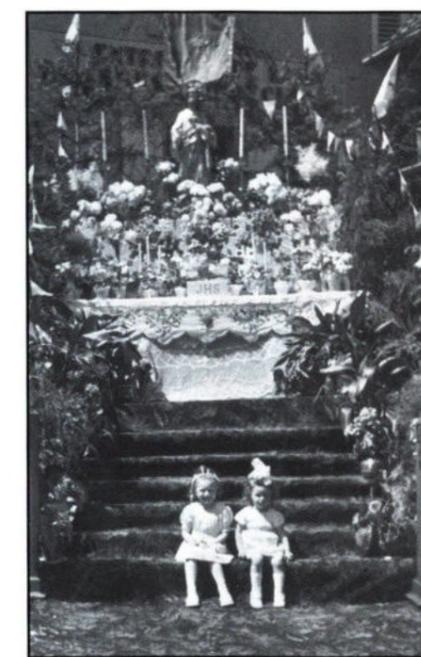
Lè koral tchant dota ke lo prèyt èvé mnitè lé pti'z'èfan da lé brè de voré mèr.

Dje tchemin, do gran dè pochèsyo, dsu i tapi de fyo, è rkulo po ansansè l'auwsti.

È lé fé, tortu, nak tchèk ènay trovo do pyèji, mè dé fou lo rto o motey s'fè da lè présipitasyo, l'oraj é lè pyou mnèso.



*Reposoir Place du Marché,
sompueusement décoré
avec les statues de St Urbain et St Genest
(entre-deux-guerres)*



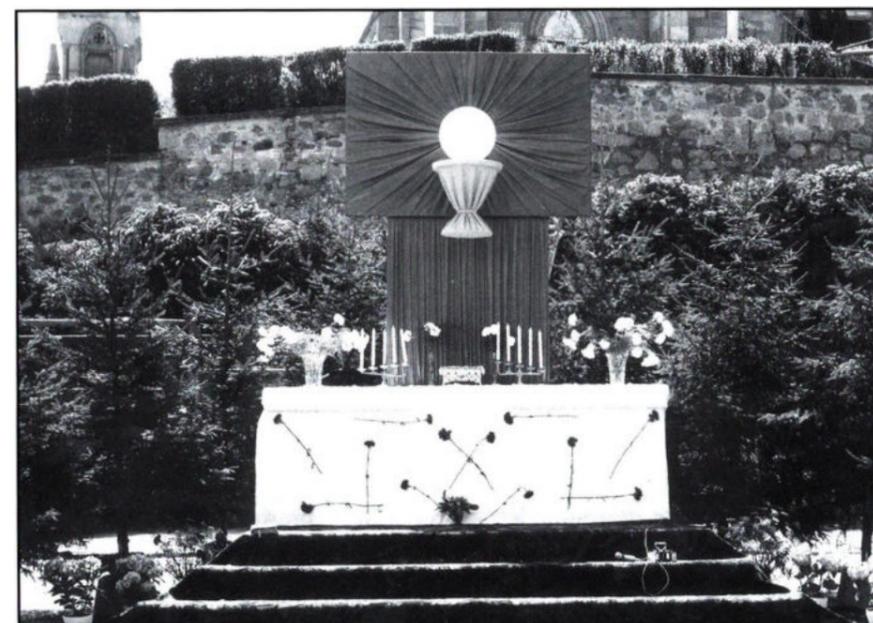
*Reposoir inondé de fleurs, à côté de
l'auberge Au Chasseur Alpin.*



*Le curé Marchal bénit les enfants,
place du Marché (Années 1950)*



*Reposoir place du Marché,
avec le petit Gérard Dupont.
Le style est plus moderne et dépouillé. (Années 1950)*



*Reposoir édifié sur la petite place du Cercle.
C'est le premier reposoir réalisé au Bas d'Orbey (28 mai 1967)*



*Le curé Thannberger,
encadré par les pompiers,
bénit les enfants sur la place du Cercle
(4 juin 1972)*

2003 - 2004 : UNE ANNÉE FÉCONDE POUR LE PATOIS WELCHE

Armand SIMON & Jean MATHIEU

Un travail de fond est réalisé depuis de nombreuses années par notre Société d'Histoire, particulièrement sous l'impulsion de l'équipe menée par Yvette BARADEL et de Gérard MILLION. Jean MATHIEU représente nos patoisants aux quatre coins de notre massif. Il a particulièrement à cœur de faire parler le patois et de réunir les patoisants de tous lieux. Sa persévérance et son dynamisme ont été déterminants en ces derniers mois.

1. La messe en patois au Bonhomme : 4 juin 2003

C'est une foule fervente et heureuse de se réunir qui s'est pressée au Bonhomme pour la messe célébrée par le curé Roger Hartmann et le Père André PERRIN qui fit l'homélie en patois.

La réception qui suivit à la salle des fêtes de Lapoutroie permit aux représentants des diverses associations de patoisants de présenter leur action et d'exprimer leurs vœux. Les patoisants du Val de Villé étaient venus en force : M Freddy DIETRICH fit part de l'intention de la Société d'Histoire du Val de Villé d'organiser un colloque en 2004.

Cette journée est mentionnée dans la revue **Massif des Vosges Magazine**, N° 9, janvier 2004 : Philippe LEMOINE décrit, par son article et ses photos, « Un patois qui chante les Vosges », pages 30 à 33.

2. Atelier d'initiation au patois lors du festival Celtiwelche : 13 septembre 2003

L'Association « la Petite Graine »

organise depuis plusieurs années le Festival Celtiwelche qui accueille d'excellents groupes de musiques celtiques. Bernard BARLIER, son dynamique président, milite pour des liens solides entre la culture originale de notre canton et le monde celtique. Avec Mme NITSCH, il a donc organisé ce samedi après midi le premier atelier d'initiation au patois. Une douzaine de participants ont tout d'abord évoqué leur connaissance ou leur intérêt pour le patois. Puis ils ont étudié et lu des textes patois, avant de chanter ensemble. Une découverte pour plusieurs participants, très intéressés de poursuivre ces expériences.

3. Table de patois à Lapoutroie : 10 janvier 2004

C'est avec émotion et un peu d'appréhension que les animateurs ouvrirent cette table de patois dans les beaux locaux de l'Hôtel du Faudé à Lapoutroie. Chantal et Thierry BALDINGER défendent et promeuvent avec passion la culture welche : lui aux fourneaux où il concocte des recettes bien de chez nous, elle dans l'organisation des séjours à thème et l'intérêt pour la langue. Depuis longtemps ils accueillent Jean MATHIEU et ses amis pour l'apéritif dominical et évoquent la future « tauye de patwè ». Ce samedi après-midi, Thierry a préparé un hogey pour rassasier les patoisants.

Plusieurs associations ont uni leurs efforts pour lancer cet événement : l'Académie patoise de Labaroche, notre Société d'Histoire, l'Association Évo Love, L'Association La Petite Graine. Cette union de tant de forces et de volontés est prometteuse !

Plus d'une quarantaine d'entre eux se pressèrent dans la salle et travaillèrent sur le thème du Hogey : traduction en français ou en patois de recettes, puis mise en commun. Chansons et gôgattes mirent fin dans la joie à cette première rencontre de l'année.

4. Table de patois à Fréland : 3 avril 2004

Jean MATHIEU

Le samedi 3 avril, plus de 70 participants se sont retrouvés dans le restaurant de la Maison du Pays welche, accueillis par l'Association de défense et de valorisation du Patrimoine de Fréland et M et Mme Tani. La Société d'Histoire du canton de Lapoutroie - Val d'Orbey fit l'accueil à la majorité des patoisants du canton mais aussi aux patoisants voisins, M. Pierre GÉGOUT, président de l'Académie de Patois des Hautes-Vosges de Gérardmer avec ses fidèles du Grand-Valtin et Habeaurupt-Plainfaing, les animateurs des patoisants du Val de Ville, M.M. DIETRICH et RICHARD, les patoisants de Ste-Croix-aux-Mines et aussi des patoisants d'Étival. Le patois fait école : un jeune linguiste allemand de Stuttgart amoureux du parler roman était présent.

Le thème retenu pour cette rencontre était « **Le travail au jardin au printemps** » « Lé bzan da lo mèzey o futa ». Chaque participant pouvait l'écrire dans son patois local et ensuite la synthèse fut lue par tablée.

L'animateur hors pair, M, Christian MARCHAND, président de l'Association Évo l'ove d'Orbey fit le tour de table. Le plus intéressant était d'entendre les différents rapporteurs des dix tablées. Malgré quelques différences de mots et d'accent de prononciation, tout le monde se comprenait. C'est alors à M. MILLION de

l'Académie patoise de Labaroche d'en faire la synthèse sur un grand tableau.

Après un entracte autour d'un verre et d'un amuse-gueule, « Vour é ene bonn golay », c'est Joseph DIDIERJEAN l'accordéoniste qui entraîna le chant en patois : « Savez-vous planter les choux à la mode de chez nous : A s'kwo sevau pyantè lé tchauuw inak tchi no, inak è maujo ».

Ensuite M. Claude JACQUES, président de l'Association de sauvegarde et de valorisation du patrimoine de Fréland, avec son humour et entrain coutumier, fit le tour des tablées cherchant une aide pour planter ses pommes de terre et aller chercher de la semence de choux cabou à Aubure. « Pyantè lé kmartyer é kwèri dé smas de kabou è Aubur ». Ensuite sans oublier la traditionnelle poésie : « Colette va cueillir les noisettes : Colat évé é neujat » et surtout les vêpres du Valtin « Lé vèyp do Veiti ».

Avant de clore cette joyeuse assemblée, M. SIMON fit part d'une invitation pour la messe avec les patoisants de Chavannes sur l'Étang, Haut-Rhin et Trouée de Belfort le 23 mai 2004 à Thavenans-Doron.

M. DIETRICH de Fouchy rappela la Journée du 24 Avril, colloque des patoisants à Steige.

Prochaine Table de Patois dans le canton en automne, soit à Orbey ou Labaroche.

5. Colloque des patoisants à Steige : 24 avril 2004

Un événement exceptionnel : la première rencontre officielle des patoisants du Massif vosgien et du Territoire de Belfort ! L'organisation minutieuse et efficace de la Société d'Histoire du Val de Villé et particulièrement de l'équipe de Freddy DIETRICH, a fait merveille.

Notre Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey a eu l'honneur d'ouvrir le colloque par la présentation de ses activités et de ses projets. Les autres associations prirent le relais. La richesse des actions était étonnante et encourageante.

Après un bon apéritif et un savoureux repas très convivial, les participants eurent le plaisir d'entendre une série de conférences. Ainsi notre ami Gilbert MICHEL présenta son dernier ouvrage : « Le Sel de la langue » et releva sa conférence de maints exemples savoureux.

Le colloque se termina par la signature de la Charte de défense de notre parler.

Et par la volonté de se retrouver en 2005.

6. Un fidèle relais de notre patois : Les annonces des Hautes Vosges.

Ce sympathique petit journal accueille depuis fort longtemps dans



Journée des patoisants du 23 mai 2004 : Maison du Temps libre de Dorans (90)
 Au premier plan, nous distinguons de gauche à droite : Mme MICHEL, Mme MASSON, M Gilbert MICHEL, M Joseph MASSON, Mme MARCHAL, M Hubert MATHIEU, M Marcel MARCHAL, M Jean MATHIEU.

ces colonnes des articles en patois. Jean MATHIEU y rédige de nombreux articles sur la vie de notre canton et l'actualité patoise. Les Annonces ont bien relayé le Colloque de Steige du 24 avril. Elles sont lues dans un large secteur du massif vosgien.

7. Journée des patoisants à Trévenans (90) : 23 mai 2004.

A l'invitation de l'Union des patoisants du territoire de Belfort et environs présidée par François BUSSER, une douzaine de Welches ont assisté à la journée patoise de Trévenans. Messe en patois, chorale des Baladins du patois, apéritif musical, repas avec animations constituaient les bons moments de cette journée. Jean Mathieu et ses amis ont aussi rencontré un groupe franc-comtois et quatre groupes suisses romands. L'amitié des patoisants francophones s'élargit de plus en plus, de l'Helvétie aux Marches Wallonnes !

LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE

Titre de la publication	Prix de vente unitaire
Histoire du Pays welche	25,00 Euros
Légendes et récits du pays welche	20,00 Euros
No Prako lo patwè - Nous parlons welche	18,00 Euros
Pairis : histoire de l'abbaye	17,00 Euros
Bulletin 23-2004	15,00 Euros
Bulletin 22-2003	13,00 Euros
Bulletins 21-2002, 20-2201 et 19-2000 : prix unitaire	10,00 Euros
Bulletins de 18-1999 à 12-1993 : prix unitaire	7,00 Euros
Ventes par lots :	nous consulter

Frais d'envoi :	5,25 Euros, jusqu'à 1 kg, en Postlivre Pour d'autres cas, nous consulter.
-----------------	---

Adressez :
• Votre commande
• Votre adhésion et abonnement (formulaire joint dans ce bulletin)
• Accompagné(s) du chèque de paiement,
• À la trésorière : Mlle Rose Blanche DUPONT, 86 Rue Charles de Gaulle, 68370 ORBEY
• Chèque à l'ordre de « Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey »

Société d'histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey : ADHÉSION POUR L'ANNÉE 2005					
NOM Prénom		Mme, Mlle, M....			
Adresse					
N° de téléphone (si vous le souhaitez)					
Adresse Internet (si possible)					
Membre	Cotisation	+	Abonnement au Bulletin	Total	Cochez votre (vos) choix
Membre actif : cotisation ordinaire	7,50 Euros	+	14,00 Euros	21,50 Euros	<input type="checkbox"/>
Membre bienfaiteur : cotisation de soutien	23,00 Euros	+	14,00 Euros	37,00 Euros	<input type="checkbox"/>
Frais d'envoi pour expédition du Bulletin				5,25 Euros	<input type="checkbox"/>
Votre total				Euros